[poète ouvrier] Envoi de l'auteur

préface de Th. Gautier

LES POÉSIES

D'AUGUSTE

DE CHATILLON

Lecteur, c'est peut-être un bon livre...
Hé! ma foi, je n'en sais trop rien.
Qu'il vous plaise et tout ira bien,
Car alors il est sûr de vivre.
S'il vous déplaît, tant pis pour moi,
Chacun pourra jeter sa pierre;
Du moins, nul ne dira, je croi :
Il a pillé Jean, Paul ou Pierre.

A. DE CH...

3e ÉDITION TRÈS-AUGMENTÉE

Prix : 3 francs

PARIS

LIBRAIRIE DU *PETIT JOURNAL*

RUE RICHELIEU, 112

—

1866

à Madame de Villerose, charmante
Dame phénoménale qui aime les poésies
Auguste de Châtillon.

20 août 1873.

LES POÉSIES

D'AUGUSTE

DE CHATILLON


J. Claye, imprimeur
St Benoit, 7, à Paris

LES POÉSIES

D'AUGUSTE

DE CHATILLON

Lecteur, c'est peut-être un bon livre...
Hé! ma foi, je n'en sais trop rien.
Qu'il vous plaise et tout ira bien,
Car alors il est sûr de vivre.
S'il vous déplaît, tant pis pour moi,
Chacun pourra jeter sa pierre;
Du moins, nul ne dira, je croi :
Il a pillé Jean, Paul ou Pierre.

A. DE CH...

3e ÉDITION TRÈS-AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE DU *PETIT JOURNAL*

RUE RICHELIEU, 112

1866

A mon ami

LÉON BATTÉ

Il me paraît étrange que vous, l'admirateur enthousiaste & réfléchi de toutes les créations vraies de l'Art, sous quelque forme qu'elles respirent; vous, l'implacable pour toute production sans substance, quelque brillante & réputée qu'elle soit; il me paraît, dis-je, extraordinaire, en ce temps-ci surtout, que vous vous obstiniez à publier mes œuvres, quand vous mettez même obstination à retenir les vôtres.

J'accepte avec orgueil & reconnaissance.

Mais comme aussi nous avons débattu

ensemble toutes les pièces de ce nouveau recueil; comme vous m'avez prêté l'appui de vos conseils sévères, & que vous-même avez mis la main à certains endroits en souffrance, vous me permettrez bien, rare ami, de vous dédier cette édition à laquelle vous avez pris une telle part, & qui d'ailleurs n'eût probablement jamais existé sans vous.

J'espère que tôt ou tard on nous saura gré de nos efforts communs.

AUGUSTE DE CHATILLON.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Voici un livre qui a l'avantage de ne pas être l'œuvre d'un poëte de profession, avantage immense en ce temps d'inspiration factice, où le procédé remplace le sentiment, où des rimes toutes faites viennent s'ajuster d'elles-mêmes à des idées tombées dans le domaine public. — Rien ici qui sente la résolution prise d'avance de faire un volume; ce sont des pièces de vers descriptives ou philosophiques, des chants gais ou tristes, venus à leur heure sur un rayon de soleil, sur un souffle de brise parfumée, à l'ombre d'une tonnelle, dans le calme de l'atelier, au milieu de la joyeuse agitation

d'une cuisine d'auberge, le long de la rivière qui soulève le bout des cheveux du saule; au pied des moulins de Montmartre, dont le tic-tac semble scander les vers; à Enghien, à défaut du lac d'Elvire & du lac Majeur, ou parmi les petits jardins de lilas et d'aubépine, dont les branches, quand on les dérange, laissent tomber des souvenirs avec des perles de rosée & des gouttes de pluie semblables à des larmes. Une fraîcheur toute moderne s'allie, dans ce charmant recueil, à la franche saveur gauloise. La stance alterne avec le couplet le plus harmonieusement du monde. Si l'auteur est sensible au bleu argenté du clair de lune, le rouge clair qui scintille au ventre d'une bouteille ne lui déplaît pas. Libre, pur, sincère, il lève franchement son verre plein de vin & boit sans crainte le généreux sang de la vigne, sûr que son honnête souffle n'amènera aucune parole mauvaise, aucun secret immonde sur ses lèvres empourprées, où la chanson voltige comme une abeille sur une fleur. Il y a loin de là à ces stupides refrains bachiques qui font venir la nausée comme un mélange de bois de campêche & de

litharge. M. de Châtillon est peintre ; l'habitude d'étudier la nature, de saisir les effets, de suivre les lignes, d'apprécier les rapports des couleurs, lui a donné, sans qu'il la recherchât, une précieuse originalité d'écrivain ; chez lui, point de descriptions vagues, point de métaphores mal suivies ; chaque objet est à sa place, comme dans un tableau, avec sa lumière, son ombre portée, sa perspective ; ses figures sont bien plantées, ont une physionomie distincte, & sont indiquées par une touche vive & spirituelle. Ce qu'il chante, il serait capable de le dessiner, au besoin même de le sculpter, car il manie aussi bien le ciseau que la brosse : jamais nature ne fut plus artiste. Vignette, paroles & musique d'Auguste Châtillon est une signature qu'il pourrait mettre au bas de chacune de ses charmantes pièces, dont plusieurs ne seraient pas déplacées parmi les chants populaires de la France, que fait recueillir maintenant le ministère de l'instruction publique. M. de Châtillon, bonne fortune que lui envieront tous les poëtes, a composé plus d'une de ces chansons qui semblent faites par tout

le monde & n'avoir jamais eu d'auteur; telles qu'en inventent les carriers en tournant leur grande roue rouge, les charretiers au tintement des grelots de leur long attelage, les compagnons en brandissant leur canne enrubanée sur le chemin du tour de France, les villageois en versant leur hotte pleine de raisins dans la cuve de la vendange, la jeune fille en tirant en silence son aiguille près de la fenètre que l'hirondelle libre vient agacer de son aile. — Son auberge de *la Grand'Pinte,* entre autres, vaut, par ses tons doux & bruns, sa chaude couleur enfumée, un cabaret d'Ostade. Seulement, la lourde ivresse de la bière & du tabac fait place à l'entrain philosophique & joyeux de bons vivants trinquant à l'amitié & se réjouissant devant un bon feu d'être à l'abri des frimats qui poudrent la plaine à blanc & dessinent leurs ramages sur les carreaux.

Après *la Grand'Pinte,* indiquons à l'attention du lecteur, *les Centenaires, Alain, Coup d'œil à travers une grille, la Berceuse, Vêprée, Ha! petit démon, Pigeon, Solitude, Montmorency,* etc., etc., petits chefs-d'œuvre de sentiment & de grâce. — Tout en gar-

dant la note familière, le poëte, qui jadis a vécu dans l'intimité amicale des maîtres de la grande école romantique, a su rester dans les limites de l'art. — La rime, le rhythme, la coupe des strophes, dénotent chez lui ce souci constant de la forme, sans lequel il n'y a pas d'œuvre durable. — Nous prédisons donc, sans crainte d'être un faux prophète, un succès de vogue au volume de M. de Châtillon auprès des naïfs & des lettrés, car il concilie la simplicité & l'art, & ses chansons peuvent se brailler au cabaret & se soupirer au salon.

Théophile Gautier.

C'est mon premier livre, lecteur,
Et si votre esprit s'en délasse
Comme d'une brise qui passe,
Je serai fier d'en être auteur.

En deux mots, voici la préface :
— J'ai chanté selon mon humeur
Et fait de mon mieux. Par malheur
La tristesse a pris trop de place. —

Si vous aimez ce livre ainsi,
Au Hasard je dirai : Merci!
Car c'est un bizarre mélange,

Comme une vie en désarroi :
Le Diable est à côté de l'Ange,
Le Doute à côté de la Foi.

LES POÉSIES

DE

AUGUSTE DE CHATILLON

UN FOU.

Un fou disait : « Venez ce soir :
Le vent souffle, le ciel est noir;
Dieu dans sa grandeur est sans voiles.
Aux sons du fifre de l'hiver
Et des flots sonnants de la mer
Vous verrez danser les étoiles...
J'ai l'âme d'or, le cœur d'argent,
Mais l'habit d'un homme indigent.
Hélas! je n'ai plus de toilettes...
Quel gouvernail que votre nez!
Otez-moi ça, si vous venez
Au concert que font les chouettes. »

Ce fou disait : « Comme un miroir
Est mal inventé pour se voir!

Je suis laid quand je m'y regarde.
J'en veux composer un nouveau,
Où je me verrai jeune, beau,
Et capitaine dans la garde. »
Ce fou, quand il voyait pleurer,
Jouer ou se désespérer
Le pauvre enfant qui perd sa mère,
Devenait rêveur & pensif,
Et murmurait ce chant plaintif;
Car il enviait sa misère...

Il chantait : « L'enfant va mourir,
Si le bon Dieu veut le bénir.
Il reverra celle qu'il aime!...
Entendez-vous dans les grands bois
Venir mes amours d'autrefois?...
Mourir sans se tuer soi-même!... »
Et si l'enfant ne mourait pas
Et se consolait vite, hélas!
Ce fou chantait, disant encore :
« La foudre, en crevant mon chapeau,
A failli briser mon cerveau...
Le malheur est à son aurore;

Son jour commence seulement.
Le malheur nous vient en dormant.
Le malheur nous guette et nous veille...
Voici trois corbeaux sur un mur,
Trois oiseaux noirs sur fond d'azur!
Enfant, le malheur te réveille. »
Et quand il voyait sangloter
Un homme, on l'entendait chanter :
« Ce n'est rien, tout chagrin s'apaise.

Allons, fossoyeur, fais des nids.
Nuls grands malheurs ne sont finis.
Morts, nous seront bien plus à l'aise...

J'écoute avec un plaisir fou
Les rossignols & le coucou.
Ils font leurs tombeaux sur un arbre.
Les rossignols chantent le jour;
Mais le coucou chante l'amour.
Moi, je suis la statue en marbre.
Je ne dirai rien désormais.
Je ne sais plus ce que je sais.
Marins, qu'est-ce que la boussole?..
J'ai perdu celle que j'aimais!
Si j'étais mort, je danserais...
Voilà tout ce qui me console. »

Une belle lui dit : « Pourquoi
Ne veux-tu donc pas être à moi? »
Le fou lui répondit : « Madame,
Je pleure & j'attends son retour...
J'ai perdu mon chien l'autre jour;
Une autre femme a pris mon âme.
Hélas! il ne me reste rien.
Ma raison même, dernier bien,
Parfois je sens qu'elle succombe.
Oh! si j'avais ce bonheur-là!
Chut! Chut!.. Regardez... la voilà
Là-bas... elle creuse ma tombe.

C'est l'amour seul qui fait des lois.
Je me hâte... Elle attend, je crois,
Jamais je ne l'ai fait attendre...

Je n'emporte que cette fleur
Qu'elle a mise un jour sur mon cœur,
Et que nul n'oserait me prendre.
Je ne pouvais toujours souffrir.
Puisque c'est mon tour de mourir,
Tambours de basque, clarinettes
Que j'entends dans les carrefours,
Chantez le plus beau de mes jours,
Triangles, orgues & musettes!... »

PENSEE.

Pensée, ô souveraine,
Faisant le chaud, le froid,
Car tu calmes ma peine
Ou l'augmentes en moi;
Toi, puissance suprême,
Par qui tout brille ou luit...
Ou s'assombrit quand même,
Ton esclave te suit.

Mais souvent tu l'inspires
Au hasard, bien ou mal :
Mouvement inégal,
Cause des troubles pires.
Es-tu folle? — Au logis
Sois une aimable folle.
Ou raisonnable? — Agis :
Encourage, console.

Enfin, toi qui toujours
Mal ou bien, sans relâche,
En nous remplis ta tâche
Les nuits comme les jours;
Hé! montre toutes choses
Belles, pleines d'espoir!

Revêts tes robes roses,
Pensée en manteau noir…

Que veux-tu que l'on fasse?
Chacun est ton valet;
On va comme il te plaît.
Si tu fais la grimace,
Si tu prends l'air chagrin,
Je me traîne, morose;
J'attriste mon refrain;
Toi seul en es la cause.

Abuse-moi plutôt,
Sois joyeuse, embellie.
A la mélancolie
Tu m'abandonnes trop…
Bats, rebats la campagne,
Mais ne grogne pas tant.
Des châteaux en Espagne,
Et me voilà content!

Aussi, je te rends grâce :
Aujourd'hui tout me plaît;
Je me semble moins laid,
Même devant ma glace.
Dans l'hiver, au printemps,
Dans l'été, dans l'automne,
Fais en moi le beau temps.
Je veux dire : sois bonne!

AU BORD D'UN ÉTANG.

Voyez! — Sur un étang à l'immense surface,
Alors qu'un cygne blanc & majestueux passe,
Reflété par l'azur & du ciel & des eaux;
Devant lui, sur les bords, un monde de roseaux
S'incline sous la brise. — Ouvrant l'aile, en silence,
Il regarde distrait, & gravement s'avance,
Portant la tête haut, insoucieux du sort...
Laissant flotter son pied, sans bruit & sans effort
Il trace un fil d'argent sur l'eau verte & profonde,
Et sillonne l'étang sans jamais troubler l'onde.

Mais cygnes & rêveurs suscitent bien souvent
Des clameurs, des mépris qui se perdent au vent.

Dans un coin, des canards, engeance vile & sotte,
Caquetaient, barbotaient ensemble dans la crotte.
Frétillant de la queue & contents, bec en cœur,
Ils disaient, ces goujats, & de leur ton vainqueur :
« Il se tient à l'écart ou détourne la tête
En passant... C'est pitié! La vaniteuse bête!
Le trouvez-vous jamais parmi nous pour manger?
A le voir, on dirait que lui seul sait nager.
Et nous donc, les canards!... S'il s'agit de plumage,
Le nôtre est varié, bien préférable au sien.

— Et quant à son long cou, j'aime encor mieux le mien,
Reprit un caneton. Laissons là ce sauvage!
L'oie est, des oiseaux blancs, le plus beau, le premier!
Comme avec majesté vers nous elle se penche,
Quand elle se dandine autour de son fumier. »

Un pinson indigné, perché sur une branche,
Et connu du canton pour son esprit moqueur,
S'envola, leur jetant dans sa mauvaise humeur :
« Allez, fangeux canards, vous êtes tous si bêtes,
Qu'un cygne ne doit pas se tenir où vous êtes. »

SAINT-GRATIEN.

A Mme M. S. ROMIEU.

Coup d'œil à travers une grille.

Voici la maison, le jardin,
Où les sentiers bordés de thym
Embaumaient jusqu'à ma pensée,
Alors que j'allais, le matin,
Suivant & perdant en chemin
Ma chansonnette commencée.

Et novembre a tout éclairci,
Les buissons & les gens d'ici;
Plus de feuilles, plus de famille.
Je vois les murs de ce jardin,
Que les noisetiers, en gradin,
Masquaient d'une épaisse charmille.

Il me semble que la maison
Me reproche son abandon;
Surtout l'humble perron de pierre.
Ses portes, ses volets fermés,
Naguère aux chants accoutumés,
Sont mornes comme un cimetière.

Voici le gazon, vert encor,

Où mes amis sonnaient du cor
En chœur pendant les soirs d'automne.
La bise bruit à présent,
Se plaint comme un agonisant,
Et la feuille au-loin tourbillonne.

On est parti, l'hiver venant;
Et seul, je reviens maintenant
Voir d'où la gaîté s'est enfuie.
J'aime à contempler tout cela...
L'escarpolette est encor là,
Sa corde noircie à la pluie.

A terre est resté le pompon
Dont j'ornementais un ânon,
Les jours de grande cavalcade!
Pauvre oripeau fané, roussi,
Dans les bois de Montmorency,
Tu brillais comme une grenade.

Allons! passons notre chemin...
Adieu maison, adieu jardin.
Un bon souvenir est encore
Ainsi qu'un ami sans pareil,
Ou comme un rayon de soleil
Où l'amertume s'évapore.

Asile, où je fus abrité
Par la grâce et par la bonté;
Murs & maison couverts de lierre,
Endroit de joie & de bonheur,
Je vous ai gravés dans mon cœur,
Avec l'hôtesse hospitalière.

CHINOISERIE.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin
De triangles, de sonnettes,
De tambourins, de clochettes:
C'étaient des gens de Nankin,
Des mandarins en goguette,
Qui revenaient d'une fête,
D'une fête de Pékin.

Ils étaient dans des gondoles
Où brillaient, en girandoles,
Mille feux. C'était le soir.
Des lanternes, bien fermées,
Resplendissaient allumées;
Et des torches enflammées
Éclataient dans le flot noir,
Sous des flocons de fumées...

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

Les rameurs, sur l'eau profonde,
En mesure effleuraient l'onde.
Le gai cortége avança.
Comme une baigneuse lasse,

Qui mollement dans l'eau passe,
Chaque gondole, avec grâce,
Alors près de moi passa.
Et j'étais triste à ma place.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

De jeunes femmes, rieuses,
Sous des tentures soyeuses,
Ne savaient rien refuser;
Et, près de tables chargées
De mets, de fruits, de dragées,
Quelques belles saccagées
Laissaient tout prendre au baiser,
Dans un doux sommeil plongées.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

Sous les arbres du rivage,
Un malheureux, au passage,
Vint tendre sa maigre main...
Les mandarins, en goguette,
Dont chacun était poëte,
S'émurent de sa requête;
Cet homme, sans riz, sans pain,
Eut large part de la fête.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

On souleva les dormeuses,

Et ces belles paresseuses,
Ne voulant pas s'éveiller,
Se laissèrent, sur la plage,
Doucement, selon l'usage,
Déposer par l'équipage,
Sans cesser de sommeiller,
Malgré chansons & tapage!

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

Aimons, chantons! Éphémères,
Passons au bruit de nos verres;
Soyons tout le jour joyeux.
Plus on aime, plus on donne :
L'amour fait l'âme si bonne!
Aimons, donnons... Chaque aumône
Sert d'échelon vers les cieux,
Quand la dernière heure sonne.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin
De triangles, de sonnettes,
De tambourins, de clochettes :
C'étaient des gens de Nankin,
Des mandarins en goguette,
Qui revenaient d'une fête,
D'une fête de Pékin.

LEGENDE.

Un ange au diable dit un jour :
« Si tu veux, chacun notre tour,
Sans tricherie & sans chicane,
Tranquillement, sous ce platane,
Jouons à qui l'emportera
Du bien ou du mal. On verra! »

Le diable était aux trois quarts ivre;
Mais l'espoir de faire un bon coup
Lui fit dire : « Je vais vous suivre
Quand vous voudrez, & n'importe où.

— Tout simplement là, sous cet arbre,
Lui répond l'ange avec douceur;
Sur ce fût de colonne en marbre
Jouons, selon notre bonheur.

— Mais à quoi? répliqua le diable,
Retroussant sa queue en vainqueur;
A l'égoïste, au charitable,
A la honte, ou bien à l'honneur?

Il nous faut un jeu, je suppose,
Digne de nous, en vérité :
Le bien & le mal sont en cause...

Choisissez donc, ô majesté! »

L'ange, étant un esprit modeste,
Et surtout sobre de grands mots,
Lui dit : « Fais-moi grâce du reste...
Jouons au jeu de dominos! »

L'esprit du Malin toujours veille :
Il crut voir un piége au lointain...
Domino! frappa son oreille,
Et le diable sait le latin.

Il avait fait un bond extrême;
Car ce saint mot lui sonnait mal...
Se remettant à l'instant même,
Il trouva l'ange original.

Alors, contenant sa figure,
Qui redevint calme aussitôt,
Il répondit : « Je vous assure
Être heureux de vous prendre au mot.

Vous pécherez par plusieurs causes :
Nous en reparlerons plus tard.
Mais avez-vous, entre autres choses,
L'argent, pour ce jeu de hasard? »

Le pauvre ange était très-candide.
Possédant la grande vertu
De tout donner, sa poche vide
Ne contenait pas un écu!

Alors comprenant sa détresse ,

Et pour ce moment loin de Dieu,
Il répondit avec tristesse :
« Allons, choisis un autre jeu. »

Le diable à ce ton lamentable
Sourit, &, comme on pense bien,
Fit surgir jeu, marques & table,
Sans qu'on y pût comprendre rien.

« Voyons, est-ce là votre affaire?
Dit-il alors. Eh! sur l'honneur,
J'oubliais un cruchon de bière
Pour vous remettre en bonne humeur.

Garçon!... Prenez garde à vos ailes,
Le temps de tourner un sinet... »
L'ange ne vit que des chandelles,
Se trouvant à l'estaminet!

Au lieu de myrrhe parfumée
Qu'il respirait au ciel le soir,
On aurait coupé la fumée...
A peine se pouvait-on voir.

« La chose est plaisante & bien faite;
Mais ces repaires malséants...
Dit l'ange; ils font mal à la tête...
Allons-nous donc rester céans?

Car je le redis sans manière,
Tout en trouvant drôle ce tour,
Étant un esprit de lumière
J'eusse aimé mieux jouer au jour.

Néanmoins faisons la partie.
Voyons qui des deux posera.
Si la chance m'est départie,
Le genre humain s'en souviendra!

— Ah! bah! c'est aujourd'hui dimanche :
Dit le Malin, riant plus fort,
Vous avez votre robe blanche,
Des ailerons plus blancs encor...

— Tais-toi! maudit, range ta queue :
C'est un ornement indécent;
Et dans ce temple de banlieue
Tu ferais tomber un passant.

— Oui, bel ange au nimbe qui brille,
Bel ange à chevelure d'or...
Êtes-vous garçon, femme ou fille?
On ne le sait pas tout d'abord...

— Cette insistance est déplacée,
Répondit l'ange en rougissant,
C'est une coupable pensée...
Du six! affreux concupiscent!

— Moi, du trois! répliqua le drôle,
Autant que de poils sur mon nez!
Allons! vous avez le beau rôle,
Bel ange, c'est vous qui donnez!

— Un blanc! dit l'ange. — Un six! dit l'autre.
— Un as encor! — Du six! toujours.
— Un trois! — Double! — Six! dans le vôtre!

— Vous me jouez de mauvais tours!

Du quatre! — Un double! — Un cinq!.. Ensuite?..
Ah! sorte d'oiseau, vous boudez!
— Non, non, sapristi! pas si vite...
Combien te reste-t-il de dés?

— Parbleu! deux : vous voyez la chose.
— Tigre, tu sauteras le pas!
Je te pose un cinq, & pour cause,
Et de ce blanc dont tu n'as pas! »

Le diable perdit cette manche :
Il avait neuf points dans les mains.
Mais il prit & prit sa revanche,
Au grand détriment des humains.

L'ange avalait un peu de bière,
Tant il suffoquait en ce lieu :
Et, dans son nimbe de lumière,
En demandait pardon à Dieu.

Le diable, le regardant boire,
Et pour le chagriner d'autant,
Non satisfait de sa victoire,
Lui dit, l'air narquois & content :

« Joueur! Buveur! De belles choses!...
Jureur!! Pilier de cabarets!...
Fumez-vous, ange aux lèvres roses?
Allez! je paierai tous les frais... »

L'ange comprit la moquerie;

Mais avant de monter aux cieux,
N'aimant pas la plaisanterie,
Tout d'abord il fit de gros yeux.

« Nous gagnons donc la route bleue? »
Dit le Malin, narguant encor.
Avant de prendre son essor,
L'ange lui piétina la queue.

DANS LES BOIS D'ANDILLY.

Pleut-il, pleut-il encore,
Dites-moi, mon amour?
Sommes-nous à l'aurore
Ou sur la fin du jour?...
Tout est crépusculaire
Dans mon rêve vermeil.
Mais jour sombre ou nuit claire,
Est-il bonheur pareil!

Dans la forêt profonde,
Comme des cris humains
Les voix d'un autre monde
Gémissent aux lointains.
Partout gronde l'orage.
On sonne au loin du cor...
Aimons-nous davantage,
Endormons-nous encor.

Sous un toit de verdure,
Parmi les fleurs, les fruits,
Les grands bois, la nature,
Nous écoutons les bruits
Du vent dans l'avenue...
Il ne nous fait pas peur.

L'orage est dans la nue,
L'amour dans notre cœur.

En notre nid de lierre
Qu'il fasse ou nuit ou jour!
A quoi bon la lumière
Quand brille notre amour?
Que nous importe l'heure
Et le temps, & les cieux,
Et le grand vent qui pleure?
Nous nous aimons!... C'est mieux.

PIGEON.

Ha! petit pigeon blanc crotté,
Pour vous arranger de la sorte,
Vous mériteriez bien la porte,
Au lieu de l'hospitalité.

Quoi! vous barbotez dans la fange,
Comme un caneton roturier?
Sans respect pour vos ailes d'ange,
Vous aussi hantez le bourbier?

N'allez pas dire le contraire;
Je vous ai vu dans le ruisseau,
Ainsi qu'un pauvre prolétaire,
Fouillant, pataugeant... C'est du beau!

Votre queue est pleine de boue!
Vous arrivez tout moucheté...
Et, devant moi, faites la roue!
Je vous conseille, en vérité!

Et que dirait votre pigeonne;
Vous a-t-elle aperçu déjà?
On ne charme jamais personne
Avec un habit de goujat.

Vous, qui traverseriez l'espace
En un clin d'œil, si vous vouliez,
Comment pouvez-vous dans l'eau grasse
Et la vase poser vos pieds?

N'avez-vous pas votre pitance,
Ne regorgez-vous pas de tout?
On vous croirait dans l'indigence
A vous voir manger dans l'égout!

Ce petit cuistre partout trotte...
Dès qu'il pleut, il semble enragé;
On dirait, pour lui, que la crotte
Est un ornement obligé.

Il n'a plus qu'une patte rouge,
L'autre est noire : le petit sot
Revient de je ne sais quel bouge;
Mais il est immonde, en un mot.

Venez ici, que je vous lave,
Et comprenez bien ma bonté :
Vous mériteriez d'être esclave...
Je vous rends à la liberté.

Cherchez des semblants de tourelles :
Cherchez des semblants de donjons;
Respectez plus vos blanches ailes...
Volez haut, parmi les pigeons.

JEAN RENAUD.

Quand Jean Renaud revint de guerre,
Pâle, il arriva dans la nuit,
Et dit, en embrassant sa mère :
« Mère, ne faites pas de bruit.

— Mon fils! ta femme est accouchée
D'un petit, viens voir la nichée.
— Silence, mère, allez devant;
Faites-moi dresser un lit blanc
Tout doucement, & parlons bas,
Que ma femme n'entende pas. »

Le vent soufflait comme en décembre,
On fit un grand feu dans sa chambre ;
Mais Jean Renaud dans le blanc lit,
Vers la minuit rendit l'esprit.

« Dites-moi, ma mère & ma mie,
Pourquoi j'entends pleurer ici?
— Chère fille, presque endormie,
C'est le grand vent qui pleure ainsi.

— Dites-moi, ma mie & ma mère,
Pourquoi j'entends clouer, marcher?

— Ce sont les charpentiers, ma chère,
Qui raccommodent le plancher.

— Dites-moi, ma mie & ma mère,
Pourquoi j'entends une oraison?
— C'est la procession, ma chère,
Qui fait le tour de la maison.

— Dites-moi, ma mie & ma mère,
Pourquoi donc pleurez-vous si fort?
— Je ne puis plus feindre, ma chère,
Ton mari Jean Renaud est mort!

— Dites aux fossoyeurs, ma mère,
Que deux vont le rejoindre en terre;
Et qu'ils creusent un trou plus grand
Pour placer la mère & l'enfant! »

LES DEUX CENTENAIRES.

Deux centenaires chancelants,
A pas lents,
Revenaient de boire bouteille,
L'un sur l'autre étant appuyés
Et pliés,
Pour mieux se parler à l'oreille.

C'était comme un jour de gala,
Ce jour-là,
Montmartre fêtait la Saint-Pierre!
On peut bien boire un petit coup,
Voilà tout;
N'allez pas leur jeter la pierre...

Ils passaient sur mon boulevard
Assez tard;
Comme eux je gagnais ma demeure,
Et m'en allais, le nez au vent,
En rêvant,
Ainsi que je fais à toute heure.

De ces vrais amis d'autrefois
Quand parfois
Je rencontre une noble paire,

Je les suis avec intérêt,
Toujours prêt
A les écouter pour mieux taire.

L'un disait à l'autre en marchant,
Trébuchant :
« L'ombre pour nous devient épaisse! »
L'autre lui répondait : « Mon cher,
Mots en l'air!
Nos cœurs sont brillants de jeunesse. »

Tous deux, bras dessus, bras dessous,
Un peu soûls...
Bénissant madame Grégoire,
Chantèrent en tournant un coin;
Puis au loin
Se perdit leur chanson à boire.

Rien ne me parut plus touchant
Que ce chant
De deux amis heureux quand même.
Chanter lorsque l'on est si vieux
Fait voir mieux
Comme on est plus fort quand on s'aime!

LA SIESTE.

N'ouvrez pas encor les yeux,
  Ma belle dormeuse;
Le soleil est radieux,
  Et vous radieuse.
Écoutez, tout en dormant,
  Ce que je vous chante :
Je chanterai doucement,
  Dormez, ma charmante!

Dormez dans votre beauté,
  Bercez-vous d'un songe.
Mieux que la réalité
  Vaut un beau mensonge.
Quand vous vous réveillerez,
  Ma petite reine,
Nous irons où vous voudrez
  Que l'amour nous mène.

Nous prendrons, si vous voulez,
  Auprès de l'église
La route à travers les blés,
  Quand viendra la brise.
Ou bien les petits sentiers
  Autour du village,

Où saules et peupliers
  Bordent le rivage.

Si nous trouvons en chemin
  Une batelière,
Nous irons jusqu'au moulin
  Qui bat la rivière;
Nous nous arrêterons là.
  Plus tard, quand on passe,
On se souvient... Tout cela
  Dans le cœur se place.

Il est mille endroits fleuris,
  Ou gais, ou pleins d'ombre;
Il est toujours, près Paris,
  Des jardins sans nombre.
Nous irons dîner, joyeux,
  Sous quelque tonnelle...
N'ouvrez pas encor les yeux,
  Dormez, ô ma belle!

DOULEUR D'UN CHARRETIER.

Dia! hue! — Oh! chacun de vous m'écoute,
Compagnons qui marchez à ma voix,
Sans jamais que mon fouet, sur la route,
Vous tourmente une fois.

Dia! hue! — Oh! dans l'hiver, par la bise,
Je trouvais bon souper, vous bon foin;
Et de toi surtout, ma vieille Grise,
Elle avait tant de soin!

Dia! hue! — Oh! ma pauvre fille est morte!
A présent, qu'allons-nous devenir?
Tous les soirs elle était sur la porte,
Pour nous voir revenir...

Dia! hue! — Oh! sur la route, mes bêtes,
De bien loin nous étions reconnus.
Mais sa main, qui caressait nos têtes,
Ne nous touchera plus!

Dia! hue! — Oh! c'était toute sa mère!
Même voix!... Je n'ai pas de bonheur...
Mêmes yeux!... Ma fille est dans la terre,
Et la mort dans mon cœur.

Dia! hue! — Oh! la maison est déserte;
Plus d'enfant! pour m'embrasser le soir...
Plus de feu... plus de chants! Quelle perte!
Je suis au désespoir...

Dia! hue! — Oh! comme la route est triste!...
Tous les cinq, arrêtons-nous auprès
De Mathieu, le pépiniériste,
Pour avoir deux cyprès.

Dia! hue! — Oh! nous passons par la Briche :
Avançons, la Briche est encor loin.
Qu'aujourd'hui je voudrais être riche
Pour pleurer dans un coin!

Dia! hue! — Oh! je vais boire à l'auberge,
Pour tâcher d'oublier mon chagrin.
Mes chevaux, puissiez-vous, sur la berge,
M'écraser en chemin!...

Dia! hue! — Oh!...

A TRAVERS CHAMPS.

La nuit tombait, & sans nul doute
C'était grand'fête en ce moment
Pour les cigales de la route;
Elles chantaient un air charmant.
Sur leurs élytres inquiètes,
Comme d'invisibles musettes
Elles chantaient un air charmant.

J'allais retrouver ma maîtresse,
Et mon cœur était si content
Que, prenant part à l'allégresse,
Je m'assis sur l'herbe un instant.
En pensant à ma bien-aimée,
Au bord de la route embaumée
Je m'assis sur l'herbe un instant.

Mon esprit battait la campagne,
Ma pensée allait en avant,
Faisant des châteaux en Espagne!
Les cigales chantaient au vent...
J'entendais Dieu dans ce murmure;
Je le voyais dans la nature...
Les cigales chantaient au vent.

Alors que je heurtais au gîte,
On m'attendait depuis longtemps.
Comme le temps s'envole vite!
Oh! comme s'envole le temps!
Douces amours découronnées
Déjà depuis bien des années...
Oh! comme s'envole le temps!

AU NOBLE JEU D'ARC.

Toujours mon hippogriffe ailé, le Souvenir,
Me transporte au passé, plus clair que l'avenir.
Si quelqu'un veut me suivre en ce lointain voyage,
Il faut qu'il monte en croupe & qu'il prenne courage

C'était un tonnelier, mon brave hôte Gosset.
Un joyeux compagnon, tout le pays le sait.
A Montmorency même il tenait son auberge,
L'auberge de jadis, où la bure & la serge
Avaient droit de cité. C'était rare de voir
Surgir comme un corbeau l'excentrique habit noir.
Il y venait pourtant des gens de toute sorte,
Nul n'aurait dépassé le perron de la porte.
C'était un rendez-vous. Rouge ou blanc s'y buvait.
En automne, un grand feu... se chauffait qui pouvait.
Dès l'aube on entendait jaser, trinquer & rire,
Ou des grésillements joyeux de poêle à frire.
J'en parle, mais n'ai pas grand regret de ce temps.
J'étais complétement lugubre en mon printemps;
A dix-sept ans, atteint déjà du spleen, pour cause...
Parmi tant de gens gais, me sentant moins morose,
Lorsque j'avais suivi ma pensée aux abois,
Alors que j'avais peint tout le jour dans les bois,

J'aimais, en rapportant chaque soir mon étude,
Dans ce grand brouhaha tromper ma solitude.
Toujours en blouse aussi, nul d'entre eux ne m'eût pris
Pour un artiste, ou bien un *monsieur* de Paris.
Dans ce milieu bruyant, j'écoutais chaque histoire,
Les dires, les serments d'un buveur après boire,
Les projets, les rapports de ventes, les propos
Qui concernaient la ferme, ou le champ, ou l'enclos.
Et tous ces braves gens, souvent d'aspect farouche,
Avaient le rire aux dents & la pipe à la bouche.
Si la fumée, épaisse à couper au couteau,
M'asphyxiait, sortant, je rentrais aussitôt,
Voulant m'habituer à l'atmosphère. En somme,
Je fumais de mon mieux pour avoir l'air d'un homme.
C'était une façon d'occuper mon loisir.
Pas plus que maintenant je n'y trouvais plaisir.
En octobre, rentrant le soir, la blouse humide,
Ce toit hospitalier était pour moi splendide!
J'éprouvais un bien-être immense à voir briller
De loin son vitrail rouge aux lueurs du foyer,
Pendant qu'autour de moi résonnaient les cigales.
Arbres, buissons, maisons, champs, murs, tout s'endormait,
Tout se taisait... hormis les plaintes inégales
Des brises d'un grand vent lointain qui parfumait.
Aussitôt dans l'auberge, adieu, sombre tristesse!
Les uns chantaient, criaient; l'autre appelait l'hôtesse.
C'était un grand vacarme. Alors, tout frissonnant,
J'allais au coin du feu m'asseoir en tisonnant.
Heureux complétement de ce bon entourage,
Et me sentant honteux d'être triste à mon âge,
Je reprenais courage aux flammes. Je fumais...
Et souvent dans ce bruit même je m'endormais.
A l'heure du souper je m'éveillais bien vite.

Ayant bon appétit, bon vin, bon lit, bon gîte,
Logé depuis cinq mois dans ce lieu fortuné,
Pour trente sous j'avais : déjeuné, puis dîné!
Et, ce qu'en ce temps-ci nul ne croira peut-être,
Appartement frotté, rideaux à ma fenêtre,
Rideaux à mon lit blanc, meubles en acajou.
Bref, un luxe insensé... des chaises de bambou!
Et, sur ma cheminée, une glace bleuâtre
Avec un vieux cartel et deux vases d'albâtre.
Pour moi l'hôte & l'hôtesse étaient aux petits soins.
Ils m'aimaient. De ma chambre on voyait tous les coins
Du pays; car j'avais encor pignon sur rue.
Ma fenêtre, au premier, me procurait la vue
De ce chemin tournant qui descend, quand on vient
De la butte Jonvelle à la route d'Enghien.
J'ai toujours préféré la campagne à la ville.
Courant, étudiant, m'égayant, là, tranquille,
Je cherchais l'amour, l'art, ces splendeurs d'ici-bas,
Ces satisfactions intimes, ces appâts,
Ces gluaux, ces espoirs, ces rayonnantes causes,
Ces rameaux tout fleuris, qui d'instants en instants
Nous prennent à rêver quand on a dix-sept ans,
Et se fanent un jour, ainsi que toutes choses...

Hélas! dernièrement je suis allé revoir
Ces lieux où j'ai vécu dans ma prime jeunesse.
C'était probablement un peu l'effet du soir...
Tout ce qui m'entourait me semblait en tristesse.
Sans doute dans moi-même il faisait soir aussi.
Tout s'était transformé sous mon ciel obscurci.
Songeant, je m'éloignai la paupière mouillée.
La rampe du perron de pierre était rouillée...
Il n'existait plus rien des alentours aimés.

La maison était morne & les volets fermés.
Après le jour la nuit, comme après nous la cendre.
Les Gosset étaient morts... Je lus : MAISON A VENDRE.

Halte! mon hippogriffe; assez, il faut finir.
Rentre en ton écurie... Endors-toi, Souvenir.

A LA FORTUNE.

Toi qui n'es pas ma cousine,
En vain tu me fuis, coquine,
Afin de me chagriner;
En vain tu me fais la moue,
Je m'en moque! Sur ta roue
Au loin va te promener!

La singulière voiture!
Digne de toi, je t'assure,
Qui souvent manques de gout.
Sur l'onde, ton vrai symbole,
Loue au moins une gondole,
Toi qui peux acheter tout.

Alors que, beaux de jeunesse,
Nous t'implorons tous sans cesse,
Tu ne sais que refuser.
Tu te donnes, folle fille,
A plus d'un porte-béquille,
Sans force pour t'embrasser.

Mais, puisque tu te hasardes,
Monte donc dans les mansardes,
O fortune! plus souvent.

L'hiver, quand la bise est forte,
Tu calfeutrerais la porte
Qui laisse passer le vent.

C'est dans un coin solitaire,
En butte à toute misère,
Que plus d'un penseur grandit.
Là, chaque chose est bien sombre...
Mais souvent l'œuvre dans l'ombre
Pour l'avenir resplendit.

Comme un renard sous la treille,
Voyant la grappe vermeille,
Trouve les raisins trop verts,
Je te méprise, fortune!
Mais je te garde rancune;
A me négliger, tu perds!

Quoi! tu n'as donc nulle honte?
Depuis le temps que je monte
Au haut de chaque escalier...
Sans pitié pour ma paresse,
D'accepter quelque richesse
Tu ne viens pas me prier?

Pour agir de cette sorte,
Si tu heurtes à ma porte,
Je ne te l'ouvrirai pas.
Va-t'en chez tous ceux que j'aime;
Et s'ils te traitent de même,
Au diable porte tes pas.

IPSE.

Ainsi que ce loup d'autrefois
Dont un chien gras était compère,
Pour vivre je suis aux abois;
Mais j'ai ma liberté si chère.

Las! plus d'un n'est pas appelé.
S'il me manque une bonne table,
Comme le chien gras de la fable
Mon col n'a pas d'endroit pelé.

De collier je n'ai nulle trace.
Vivant de l'art, triste repas!
Quand j'entends un heureux qui passe,
J'applaudis au bruit de ses pas.

J'ai de l'orgueil, non de l'envie.
Artiste hélas! & non commis;
Cigale, j'emprunte aux fourmis;
Et je prolonge ainsi ma vie.

Car la fourmi n'est pas ainsi
Que La Fontaine nous l'a peinte:
Elle est très-obligeante aussi.
Il a, je crois, forcé la teinte.

C'est spirituel, voilà tout.
Jadis, comme au temps où nous sommes,
Pires n'ont pas été les hommes ;
Il est de bonnes gens partout.

De rien & de tout je m'étonne.
Plein de folie & de raison,
La mouche qui vole ou bourdonne
Souvent m'inspire une chanson.

L'un l'applaudit, l'autre s'en moque.
Car tout est grave à l'horizon...
N'étant pas au diapason,
Je chante faux pour mon époque.

Qu'importe? d'autres jours luiront;
Une époque est bientôt passée!
Livres & chants se reliront,
Si l'on y trouve une pensée.

Confiant & le nez au vent,
Ne voyant que de ma fenêtre,
Je chante en me disant : peut-être!
Et j'attends le soleil levant.

PHALENE.

Petit papillon de nuit,
Quand la moindre clarté luit
De lanterne ou de chandelles,
Quelle est la fatale loi
Qui te pousse, malgré toi,
A brûler tes ailes?

Toujours dans l'obscurité,
Tu recherches la clarté...
Est-ce donc un si grand crime,
Que l'impitoyable sort
D'un aussi louable effort
Te fasse victime?...

EN ENTENDANT UN COQ CHANTER PENDANT LA NUIT.

A Mme LÉON BATTÉ.

I

L'heure approche, il la sent, s'apprête.
En sursaut il lève sa tête.
Aussitôt sautant du perchoir,
Malgré la grêle, ou le ciel noir,
La pluie, ou la neige, ou l'orage,
Il secoue au vent son plumage.
Son petit œil rond, vif & clair
Flamboie alors comme un éclair.
Redressant sa queue en faucille,
Son corps, sa crête & ses jarrets,
Il tend le col, il s'égosille
A chanter... L'heure sonne après.
Le temps semble plein d'intérêts
Pour cet oiseau qui toujours veille.
Son chant, qui vibre à notre oreille,
Se répercute aux alentours
De basses-cours en basses-cours.
Consécration solennelle
D'un rit éternel & fidèle!
Le coq voisin répond d'abord,

Un autre après, un autre encor ;
Puis le premier reprend plus fort.
Les tout petits chantent à peine ;
Mais ils font aussi leur effort.
Leurs voix se perdent dans la plaine,
Le chant cesse & l'on se rendort.

II

Mystérieuse destinée
Dont nul n'a la solution :
Veiller la nuit & la journée,
C'est une grave mission !

Tout est mystère... Tout m'étonne...
Et l'on n'apprend rien de personne.
On dit : Le coq chante. Merci !
Mais pourquoi chante-t-il ainsi ?

Son chant veut-il dire : prends garde ;
Veille à tout & rien ne hasarde :
Qui se hasarde a toujours tort ;
Celui qui veille est le plus fort ?

Chante alors, petite merveille,
Car c'est l'ordre du Créateur
Que ta voix frappe mon oreille.
— Mais je suis toujours trop dormeur.

EN CE TEMPS-LA.

Pauvre Jacques! Ton vieux moulin
Crépitait au vent, sur la butte,
Et quand je heurtais à ta hutte,
Le soir, pour boire un pot de vin,
Aussitôt tu m'ouvrais ta porte,
Joyeux tu me serrais la main.
Pauvre Jacques! Ton vieux moulin
A des jours heureux me reporte...

En ce temps-là j'allais m'asseoir
Sous les vignes de tes tonnelles,
D'où je m'amusais, chaque soir,
A voir planer les hirondelles
Tournoyant au soleil couchant.
C'était grand'fête en ma pensée,
Mon âme se sentait bercée
Et tout était murmure ou chant.
Tout bruissait à mon oreille :
Le moulin, le vent sous la treille,
Les cigales dans tous les coins.
De mon banc, je voyais les foins,
Les blés, les bois & les prairies.
Toutes choses étaient fleuries...

La nuit, descendant le ravin,

Rentrant à l'auberge, en chemin
J'avais, pour embellir ma route,
L'espoir, le bruit du vieux moulin,
Les arômes d'un grand jardin,
Et les étoiles de la voûte.
Depuis dix ans je ne t'ai vu;
Tes cheveux étaient blancs de neige...
Bon meunier, qu'es-tu devenu?
Bon meunier, que Dieu te protége!

LE BOURDON.

Les froids sont passés... J'en suis sûr :
J'ai vu le bourdon apparaître
Sur le lilas de ma fenêtre.
Le bourdon ! aux ailes d'azur,
Frais éclos, veste diaprée ;
Trépignant, la mine affairée,
Luisant & d'un noir de velours :
Il était en grande livrée,
Cet ambassadeur des beaux jours.

Quelles nouvelles, sur sa route,
Raconte-t-il à mon lilas ?
S'il bourdonne, alors je l'écoute ;
Mais j'entends & ne comprends pas.
Quand il se pose & se recueille,
Il lui dit peut-être, tous bas :
L'espoir s'entrouvre avec ta feuille.
Ou : Bonjour, l'ami, je suis las.
Ou toute autre chose... Il s'envole !
Chargé d'annoncer le beau temps,
Montrez-vous à ceux qu'il console.
Adieu, messager du printemps !

Déjà la plaine est vaporeuse ;
Dans cette atmosphère brumeuse

Le soleil darde ses rayons.
Malgré ses torrents de lumière,
On voit sur la nature entière
Ainsi qu'une immense poussière.
Dans ces vapeurs en fusions
Les cieux se mêlent à la terre :
Tout se confond aux horizons;
Tout fermente & se régénère;
Et, pendant ce divin mystère,
Tout est murmures & chansons!
Tout renaît, tout s'émeut, tout pousse;
Tout verdoie, espère ou fleurit.
Les bois sont tout couverts de mousse;
Et Mars, comme Mai, nous sourit.

Giboulée, adieu! tout rayonne;
La charmille ou l'arbre bourgeonne,
Et le ciel est couleur d'étain.
Adieu toutes les cheminées!
Nous aurons de chaudes journées...
J'ai vu le bourdon ce matin!

LA GRAND'PINTE.

A la Grand'Pinte, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc,
Alors qu'il gèle,
Dans la cuisine on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer :
Flamme éternelle
Où rôtissent, en chapelets,
Oisons, canards, dindons, poulets,
Au tourne broche!
Et puis le soleil jaune d'or
Sur les casseroles encor
Darde & s'accroche

Tout se fricasse, tout bruit;
Et l'on chante là jour & nuit;
C'est toujours fête!
Quand, sous ce toit hospitalier,
On demande à notre hôtelier
Si tout s'apprête,
Il vous répond avec raison :
« On n'a jamais, dans ma maison,
Fait une plainte!
On est servi comme il convient,
Et rien n'est meilleur, on sait bien,
Qu'à la Grand'Pinte! »

Je salue & monte. Je vois
Un couvert comme pour des rois!
 La nappe est mise.
J'attends mes amis... Au lointain,
Tout est gelé sur le chemin,
 La plaine est grise.
Pour mieux voir j'ouvre les rideaux.
Le givre étend sur les carreaux
 Un tain de glace;
Il trace des monts, des forêts,
Des lacs, des fleurs & des cyprès;
 Je les efface.

La vie est rude & l'hiver froid.
On devient courbe au lieu de droit,
 Quand l'âge pèse.
A la Grand'Pinte on rit de tout;
La gaîté retentit partout;
 Là, je suis aise!
Un instant de joie & d'espoir
Me fait voir en rose le noir
 Que j'ai dans l'âme...
Du bruit, du vin & des chansons!
C'est en soufflant sur les tisons
 Que sort la flamme!

Adieu tristesses & soucis,
Quand, avec mes amis, assis
 Joyeux ensemble,
Nous ne buvons pas à moitié
En trinquant à notre amitié
 Qui nous rassemble.
Nous sommes quatre compagnons

Qui buvons bien, mais sommes bons;
Dieu nous pardonne!
L'un mort, il en restera trois,
Puis deux, puis un, & puis, je crois,
Après... personne!

A HIPPOLYTE BABOU.

Voici les noirs corbeaux qui passent sur mon toit.
Le ciel est gris, brumeux; il a plu, l'air est froid.
La plaine est dénudée, humide, abandonnée.
C'est l'automne & sa fin de brouillards couronnée.
La vigne est rouge encor, mais les fruits n'y sont plus.
La nature est en deuil de ses beaux jours perdus;
Je suis en deuil comme elle. En ce temps de l'année
J'éprouve un besoin d'air, de sortir & de voir.
Et quittant ma demeure alors que vient le soir,
Je cherche aux alentours un pays dont les vignes
Cernent les horizons de leurs immenses lignes,
Pour entendre aux pressoirs chanter les vignerons.

La vendange est rentrée & chacun des toits fume;
Les marteaux cadencés font retentir l'enclume;
Dans leur antre de feu frappent les forgerons.
En ce lieu tout s'agite; on rit, on chante, on aime;
Tout est activité, gaîté poignante même,
Pour moi qui passe errant ainsi, lugubrement.
Chacun a ses chagrins. — Qu'importe! — En ce moment
Le bourg est imprégné des senteurs de la paille,
D'une odeur de pain cuit, de marc ou de futaille.
Les gens sont au logis, mais les petits enfants
De leurs groupes nombreux encombrent la grand'place;
Et leurs joyeuses voix font retentir l'espace
De querelles pour rire & de cris triomphants.

On voit flamber les feux, on cause sur les portes;
C'est l'heure du souper, des bruits de toutes sortes:
C'est le chien de la ferme, aboyant dans son coin;
C'est un essieu qui grince; un charretier de loin
Qui fait claquer son fouet, debout sur sa charrette.
Il va manger sa soupe & boire sa piquette!
En songeant à ces bruits, ces rumeurs ou ces chants,
Je laisse là le bourg & traverse les champs.

Les arbres effarés se tordent, sous l'étreinte
Du grand vent qui les heurte en sifflant sa complainte:
Et les hauts peupliers rangés, aux alentours
S'épanchent l'un vers l'autre en frémissements sourds.
Tout se revêt de brume & de teintes plombées;
Les pas sont frissonnants sous les feuilles tombées;
Tout devient grave, morne, & cependant c'est beau!
On sent venir le froid, mais c'est un froid nouveau...
On pense à ce bon feu, cet ami de toute heure,
Qui rend gaie en hiver la plus triste demeure:
Et le cœur, ce foyer, ravive son tison;
Et l'on rentre en soi-même ainsi qu'en sa maison.

Automne, quand tu viens j'aime mieux la nature.
En suivant mon chemin toujours à l'aventure,
Dans ce recueillement qu'on ne peut définir,
Je cause avec mon rêve ou quelque souvenir...
Car je suis comme toi sombre, mon sombre automne;
J'ai mon brouillard aussi; partout il m'environne...
Et lorsque je traverse ou les bourgs ou les champs,
Plein de mes amitiés ou mortes ou passées...
Le grand vent, qui bruit ainsi que mes pensées,
Semble emporter au loin, sur les coteaux penchants,
Les regrets de mon cœur avec ses tristes chants.

UN RAYON DE SOLEIL.

Salut! c'est ton adieu du soir,
  Doux soleil de décembre,
Toi qui viens rayer d'or le noir
  Qui règne dans ma chambre.

Soleil! comme un cil de tes yeux
  Égaré dans mon ombre,
Ton rayon fait tourner, joyeux,
  Des atômes sans nombre.

Puisque tout resplendit par toi,
  Que par toi tout scintille,
O soleil! descends donc en moi,
  Pour qu'en moi l'espoir brille!

LE SCIEUR DE PIERRE.

Quand, pour fuir la chaleur du jour,
L'ouvrier scieur à son tour
Vient le soir pour scier sa pierre,
Que peut-il penser dans la nuit,
Lorsque lui seul cause du bruit
Le long des murs du cimetière?

Car c'est de là que je l'entends.
Impassible comme le temps,
Mais plus vite rongeant encore,
De sa longue scie en son bain
Le flux & reflux au lointain
Grince en un frôlement sonore

Se dit-il : « Ma famille dort...
Pour un vivant ou pour un mort
Que m'importe! scions ma pierre.
Je suis assuré pour demain
De pouvoir rapporter du pain,
En travaillant la nuit entière? »

Sciant son bloc activement,
Pour l'arroser, même en dormant
Il sait remplir d'eau sa cuillère.

Et ce veilleur, sous un auvent,
N'est pas moins à la pluie, au vent,
De côté, de face ou derrière.

Cependant qu'un homme est assis,
Peut-être bien que les soucis
Dorment, quand son corps se balance
Poussant une scie en avant,
Puis en arrière la tirant,
Toute une nuit, dans le silence?..

Lorsque, par l'orage agité,
Je m'éveille en sursaut, l'été,
Écoutant le vent dans un saule...
Entre les dormeurs & les morts,
Du scieur j'entends les efforts :
Toujours sa scie au lointain frôle.

Ouvriers de jour ou de nuit,
Dans le silence ou dans le bruit,
En notre temps la vie est rude.
Nous scions la pierre pour tous,
Arrosons-la! Consolons-nous;
Il faut en prendre l'habitude.

Et, chers enfants dormant encor,
Vous qui verrez la ville d'or,
Ce Paris géant, ces merveilles,
Songez à tant de travailleurs
Peut-être pires que meilleurs...
Mais soyez heureux de nos veilles!

PRINTEMPS.

Lorsque vient la saison nouvelle
Des fleurs & des bourgeons sans prix,
Le printemps, qui tout renouvelle,
Et la nature & nos esprits,
Nous éprouvons un tel bien-être
Que chacun, rouvrant sa fenêtre,
Ou son trou sur les toits penchants,
Croit aspirer l'air pur des champs.

Là, quand on cueille l'aubépine,
Pendant que verdoient les coteaux,
Et dans les prés où tout *germine*
Lorsque chantent tous les oiseaux;
Chaque légère pierre blanche
Se soulève & triste se penche,
Comme autant de petits tombeaux
Qui cachaient les esprits nouveaux...

Printemps, par un divin mystère
Tout se transforme en ta saison,
Les cieux se mêlent à la terre
Dans les vapeurs de l'horizon.
Tout s'émeut, renaît par magie :
Le champ, l'insecte en léthargi

L'arbre; tout, s'éveillant alors,
Comme l'homme étire son corps.

Souvent, lorsque ta séve immense
Monte jusqu'à notre cerveau,
Avec le beau temps qui commence
Germe en nous un espoir nouveau.
Mais l'été s'enfuit, puis l'automne;
Arrive l'hiver, janvier sonne...
Rien, rien toujours! Vœux superflus;
C'est seulement un an de plus!

O saison de fleurs couronnée,
Qu'importe? Chasse le vieillard
Qui vient nous jeter chaque année
Son vent, sa glace & son brouillard
Toi, souffle! Ton souffle féconde
Tant que le monde sera monde
Les poëtes te chanteront
Et les hommes te béniront!

Fais nous revivre la nature,
Fais de la terre un paradis;
Étends-nous ta verte ceinture
Tout autour des champs engourdis.
Embellis hommes, femmes, choses;
Fais tout pousser : l'herbe, les roses,
Et les grands lilas que j'avais
Dans le temps... aux prés Saint-Gervais!

Et, vert printemps, si cette année
Resplendit par toi, — tu le peux;
Si l'amoureuse abandonnée

Retrouve encor son amoureux;
Si chacun s'attache à qui l'aime,
Si tout me plaît comme toi-même;
Je chanterai, printemps vermeil,
Que nul n'aura vu ton pareil!

LES PIERROTS.

Sont-ils audacieux & vifs,
Ces moineaux francs, oiseaux de France,
Ces pierrots, voletants, actifs,
Gais & querelleurs à l'outrance!
Je les sais très-intelligents :
Ils peuvent parler!... C'est dommage...
De parfaits il est peu de gens,
Et de pierrots pas davantage.

Pourtant ils ont le plus d'esprit
De tous les oiseaux de la terre.
J'en ai vu auxquels on apprit
A s'habiller en militaire,
Et des exercices sans nom :
A mettre le feu, d'une patte,
A la lumière d'un canon,
Sans broncher alors qu'il éclate!...

Par un sentiment juste ou faux,
On juge chacun sur la mise,
Et les hommes & les oiseaux.
Le pierrot, sous sa veste grise,
Comme un gamin national,
En oiseau sans cérémonie,

Semble dire : ça m'est égal,
L'habit ne fait pas le génie.

Il en prend son parti. Frétillant, sautillant,
Il se moque, on dirait; car, rempli de malice,
Clignant de tous côtés son petit œil brillant,
Becquetant, voletant, regardant en coulisse,
Il descend d'arbre en arbre, ou d'un mur dans des cours
S'il advient qu'un rival haineux lui fait poursuite,
Il se laisse poursuivre. Après quelques détours
Il revient le narguer; ou bien il prend la fuite
Vers le bien-aimé toit où nichent ses amours.
On le perd un instant; il reparaît ensuite.

Brave, fin, plein d'attachement,
Le pierrot n'est pas virtuose;
La voix lui manque seulement,
Non le cœur, l'importante chose.
On dit qu'il est glouton enfin!
Glouton!... Comme toute personne
Il aime manger s'il a faim.
Encor que de peine il se donne

Alors qu'il nourrit ses petits!
Suivez donc son travail de père.
C'est là qu'il est des appétits!
Tout bec s'ouvre en porte cochère.
Lui faut-il trouver des morceaux!
Lui faut-il faire une cuisine
De chenilles, de vermisseaux,
Quand son nid piaule famine!

Tous ont leur fragment de quartier.
Malheur au pierrot qui s'égare!
Il serait battu sans quartier,
Ou tué, ce qui n'est pas rare.
Ils se reconnaissent très-bien;
Mais leurs tribus sont violentes:
Ceux-là du Mont-*Parnassien*
N'iraient pas au Jardin des Plantes.

Ceux-là sont du Palais-Royal!
Comme dans toutes les fortunes,
Les uns naissent bien, d'autres mal,
Ou bien n'ont de chances aucunes,
Étant mal logés, mal nourris.
D'autres ont des cités fleuries:
De Plutus les vrais favoris,
Sont au jardin des Tuileries.

Leur plus vrai, c'est la liberté.
Tous ont la saine horreur des cages.
Les croyants en l'humanité
Sont ceux-là qui ne sont pas sages.
On les corrompt avec du pain,
Comme nous avec la richesse,
Ce dont nous avons toujours faim.
L'oiseau, quand il a mangé, cesse.

Le pierrot est le protecteur,
L'échenilleur de la culture;
Et non pas un dévastateur,
Comme un gros monsieur me l'assure.

Sans lui, tout serait infesté
Des insectes de toute sorte.
Il faut donc qu'il soit respecté,
Si l'on veut que le champ rapporte.

Seul, le pierrot n'aurait-il rien,
Quand chacun travaille pour vivre?
Sur cent livres de votre bien
Que prend-il? Pas un quart de livre!
Secourons-les quand, éperdus,
Ils cherchent par les temps de neige.
Il n'est pas de bienfaits perdus!
Le corps des pierrots nous protége...

ALAIN, CHARRETIER DES GRAINS.

Je t'ai vu dans tes gros souliers,
Portant deux mille, ayant sept pieds,
Et des cheveux de plus d'un mètre ;
J'ai vu, sous ton grand feutre rond,
Un beau visage, un noble front.
Je veux te faire reconnaître.

Il est simplement charretier
De père en fils. C'est son métier.
Cet homme, doux comme une fille,
Est aussi naïf qu'un enfant :
Il est fort comme un éléphant :
Son coup de poing brise une grille.

Pierre Alain, charretier breton,
A la blouse jusqu'au menton,
Aux longues guêtres en cuir fauve,
Aux cheveux sans lois & sans freins,
Aux cheveux dépassant les reins,
Porte ombrage à tout homme chauve.

Il faut voir passer Pierre Alain !
Ce géant conducteur du grain
Va de la Beauce en Normandie,

Transportant des blés par milliers.
Il suit encor, sous les pommiers,
La grand'route de Picardie.

Toute peinte en un gris de plomb,
Sa charrette a cent pieds de long,
Chaque roue un premier étage :
Douze chevaux blonds comme blés
A grand'guides sont attelés ;
Les chaînes font joyeux tapage.

Sur les colliers de ses chevaux
Sont des cuivres & des grelots ;
Cela luit, sonne & fait merveille.
Chaînes & grelots argentins
En tintant chantent aux lointains,
Sur une route sans pareille.

Et lorsque l'on voit ce Titan,
D'une main, comme un cabestan,
Tenir tant de guides ensemble,
Jouer de son fouet long & lourd
Alors qu'il salue un faubourg,
A quelque Pygmée on ressemble.

Aussi, quand au soleil levant
Ce gars s'avance, vent devant,
Les cheveux flottant en arrière,
Maintenant ses douze chevaux
Comme autant de petits agneaux,
Les filles sortent pour voir Pierre !

Mais Pierre passe, voilà tout.

Il se trouve gêné surtout;
Chacune d'elles l'embarrasse.
Chacune a le corps si petit!
Qu'il s'en éloigne avec dépit.
Il en cherche une de sa race.

Il a trouvé la Ménehaut,
Bretonne de six pieds de haut,
Belle brune à la gorge ronde.
Comme Adam & Ève, un matin,
Ils essaieront, j'en suis certain,
De régénérer notre monde.

MÉLANCOLIE.

Un jour vient où la foi chancelle, où l'esprit doute ;
Où l'artiste se dit : est-ce mal, est-ce bien?
Il se demande alors s'il a fait fausse route,
Et si l'art rayonnant est quelque chose ou rien.

Rien, il ne le croit pas ; mais il courbe la tête :
Épuisé de la lutte, il s'abandonne au sort...
Il se résigne & dit : « Tempête sur tempête,
Ma barque va sombrer, à quoi sert mon effort?

Chaque orage, en passant, emporte de ma voile ;
Pour la raccommoder je n'ai plus de morceaux ;
Mon cœur n'a plus d'espoir, mon ciel n'a plus d'étoile.
Comme une lampe pâle éclairant des tombeaux,

Mon âme triste attend que le jour veuille naître.
Vous, qui croyez au jour d'un éclat tout nouveau,
Quand donc cet œil de feu viendra-t-il m'apparaître,
Et plonger ses cils d'or jusque dans mon caveau?

Au hasard ballotté de chimère en chimère,
J'ai cherché vainement un sort plus fortuné :
Mon collier d'espérance, hélas! est égrené...
Le fil seul m'est resté, les perles sont à terre.

Comme parmi des loups un imprudent mouton,
Mordu, meurtri par eux, en fuyant leurs colères
Aux ronces des sentiers laisse de sa toison,
J'ai laissé des lambeaux de mon cœur aux misères. »

CHANSON D'AUTOMNE.

Ah! quelle bonne odeur de lard,
Dans cette auberge
Où l'on n'héberge
Aucun richard!
Lorsque, fatigué de la route,
On veut s'asseoir,
On entre là boire une goutte,
Matin ou soir.

L'enseigne est une grande branche
De houx, qui penche
Son rameau vert.
Et, dans cette humble maisonnette
Toujours proprette,
L'été, l'hiver,
Est une hôtesse hospitalière,
Jadis fermière...
Mais à présent
Elle n'a plus que son courage.
Halte! au passage,
Chemin faisant.

Tout le monde l'aime. Elle donne
Plus que personne:

Pauvre pourtant...
Nul ne peut frapper à sa porte
Sans qu'il en sorte
Toujours content.
Belle brune aux allures franches,
Poings sur les hanches
Comme au marché ;
Pour tous les amants qu'on lui donne,
Dieu lui pardonne,
Si c'est péché.

Entrons souper, la nuit est fraîche.
Rien ne m'empêche,
J'ai pour payer !
Un joyeux feu de sarments brille,
Flambe & petille
Dans le foyer.
Le corps des vignerons s'assemble :
Ils vont ensemble
Pour boire un coup ;
Pendant que, comme en un Vésuve,
Bout dans sa cuve
Le vin trop doux.

Aux éclats des voix & du rire,
La poêle à frire,
Au chant joyeux,
Mêle son chant à ce qu'on chante ;
L'horloge lente
De nos aïeux
Dans sa gaîne bat la mesure ;
La bise jure,
L'automne est froid,

L'hiver vient... la feuille s'envole...
Je m'en console
Dans cet endroit.

Bonsoir! J'ai grand'soif, belle hôtesse,
La soif me presse
Comme la faim.
Servez-moi donc une grillade,
Une salade
Et du bon pain ;
Un cruchon plein, à ventre énorme,
Splendide forme
En ce seul cas ;
Pour qu'ici ceux qui sont en fête
Me tiennent tête
A mon repas.

L'hôtesse alors servit huit verres.
Six gens sincères,
En bourgerons,
M'offrirent, sans cérémonies,
Six mains brunies
De vignerons.
A la santé de la fermière
Hospitalière,
Bonne surtout!
Je lui fis cette chansonnette
Qu'elle répète
Depuis partout.

Ah! quelle bonne odeur de lard,
Dans cette auberge
Où l'on n'héberge

Aucun richard !...
Lorsque, fatigué de la route,
On veut s'asseoir,
On entre là boire une goutte,
Matin ou soir.

HA! PETIT DÉMON.

Ha! petit démon, à minuit,
Sans bruit
Tu viens voler ma vigne!
Que je t'y reprenne aussi tard,
Moutard!
J'irai te faire signe...

Cet enfant-là fait mon malheur:
J'ai peur
Quand je sommeille...
Il me semble qu'il doit grimper
Quelque part, afin d'attraper
Les raisins mûris de ma treille.

Je ne connais pas un gamin
Plus fin
Et plus alerte;
Il passe par-dessus mon mur,
Et, si le raisin n'est pas mûr,
Il égrène la grappe verte.

L'autre jour, en rentrant chez moi,
Je voi
Sa blonde tête...

Il est très-gentil, après tout;
Mais il casse, il brise partout;
Pour me voler rien ne l'arrête.

Il doit avoir séduit mon chien.
Pour rien
Toujours il beugle;
Mais, plutôt que de l'empêcher,
Mon gaillard s'en va se coucher,
Tourne la queue, ou fait l'aveugle.

Moi, qui de mes raisins muscats
Fais cas,
Vraiment j'enrage!
S'il revient encor s'y frotter,
Je m'apprête à le bien fouetter...
Mais, comme ce serait dommage!

Ha! petit démon, à minuit,
Sans bruit
Tu viens voler ma vigne!
Que je t'y reprenne aussi tard,
Moutard!
J'irai te faire signe

L'ORPHELINE.

Si j'étais la chevrette blanche
Qui passe, une clochette au cou,
Chaque dimanche
Lorsque je couds...
Quel temps superbe!
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts!

Je me souviens d'une montagne
Où je restais, voici longtemps,
A la campagne
Dans le printemps...
Quel temps superbe!
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts!

Au pied d'une haute muraille,
Du soleil je n'ai qu'un reflet,
Quand je travaille
A mon ourlet.
Quel temps superbe!
Comme j'irais

Courir dans l'herbe
Et les forêts!

L'oiseau qui descend, me console
Dans la cour humide où je suis,
Alors qu'il vole
Auprès du puits.
Quel temps superbe!
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts!

Depuis six ans... toute l'année,
Et toute seule en un coin noir,
Chaque journée
Et chaque soir...
Quel temps superbe!
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts!

Comme la petite chevrette,
Si je pouvais aller aux champs
Où l'alouette
Redit ses chants!
Quel temps superbe!
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts!

Madame ne veut pas qu'on sorte,
Et je n'aurai que dans trois ans,
Avec la porte,

La clef des champs.
Quel temps superbe!
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts!

LE CHIFFONNIER.

Voyez-le, comme il est campé!
Sa large hotte prend sa forme,
C'est comme un scarabée énorme
De quelque trou noir échappé;
Et brillant d'une lueur terne
Alors qu'il porte sa lanterne,
Il tient encor du ver-luisant.
Il est velu, cet homme étrange,
Pas plus dégoûté dans la fange
Qu'on ne l'est en herborisant.
C'est pour les siens qu'il court la ville,
C'est Briochard, le chiffonnier,
Qui fait sa ronde en un quartier
Pendant que chacun dort tranquille.

Illuminant chaque recoin
De ce falot qu'il tient au poing
Et dont la lueur perce l'ombre;
Grattant, fouillant, courbant le corps,
On le voit chercher, les yeux tors,
Son profit sur chaque décombre.

Rien n'échappe à l'œil exercé
De ce commerçant bas percé,
Fixé sur la valeur des choses:

Dans sa hotte, nos oripeaux,
Nos écrits, nos chansons, les os,
Vont subir leurs métamorphoses.

Actif, ardent, sur un fumier
Il retourne jusqu'au dernier
Lambeau, trognon, tesson, guenille;
Dès qu'il trouve ce qu'il cherchait,
Il le pique de son crochet,
Fer rouillé dont la pointe brille.

Ce crochet semble intelligent,
Il tinte sec comme l'argent
Quand sur les pavés il ramasse;
Sur un riche tas, abattu,
Ce petit clou mince et pointu
Pique, pique, & sans bruit entasse.

Honnête & probe, on le sait bien,
Acceptant, sans demander rien,
Comme l'abeille sait extraire
Son doux miel de la moindre fleur,
Ainsi cet infime chercheur
Trouve en tout débris son affaire.

On peut parler à Briochard,
Il sait discourir avec art;
Il analyse toutes causes,
S'instruit de chaque événement,
Vous dit le pourquoi, le comment.
Briochard connaît toutes choses!

Quand sa ronde est de bon rapport,

L'été, sa tâche faite, il dort
Contre sa hotte & sur la pierre.
Je l'ai vu, rentrant tard chez moi,
Près de la grille de l'octroi,
Sous le porche de ma barrière.

Au point du jour, fier, triomphant,
Aussi chargé qu'un éléphant
Portant une tour de guenilles,
Des chiffonniers il suit l'essaim;
La ruche est faubourg Saint-Germain,
Là se pèsent toutes les drilles.

Mais l'hiver! quand le vent bruit...
Et que, rentrant après minuit,
On voit sur une chose immonde
Presque nu ce pauvre chercheur;
On a plus froid d'un tel malheur
Que du vent glacial qui gronde.

La hotte au dos, bravant le sort,
Le chiffonnier, c'est l'homme fort,
Il est fait à toute misère.
Au bonheur il prend encor part
Quand il rencontre quelque part
L'amitié qui lui paye un verre!

Il en est de riches, dit-on;
Si la hotte a son double fond,
Tant mieux! Que Dieu la favorise.
Si Briochard était ainsi,
C'est qu'il ne faudrait pas ici
Plus qu'ailleurs juger sur la mise!

BERCEUSE.

Enfant, si tu dors,
Les anges alors
T'apporteront mille choses :
Des petits oiseaux,
Des petits agneaux,
Des lis, des lilas, des roses:
Puis, des lapins blancs
Avec des rubans,
Pour traîner loin ta voiture.
Ils te donneront
Tout ce qu'ils auront,
Et des baisers, je t'assure!
Enfant, dors à mes accords,
Dors, mon petit enfant, dors.

Dors, petit enfant!
J'entends l'éléphant
Du grand Mogol! Il s'avance
Portant sur son dos
Deux palanquins clos,
Que lentement il balance...
Dans les palanquins
Sont les blancs lapins
Qui vont traîner ta voiture :

Les petits oiseaux,
Les petits agneaux...
Tu n'entends plus mon murmure.
Enfant, dors à mes accords,
Dors, mon petit enfant, dors!

LES LAURIERS SONT COUPÉS.

Quand dans les bois j'allais, jeune, amoureux,
Avec ma mie au profond des ombrages,
Tout était joie & fraîcheur & ramages,
Et nous n'avions qu'une âme pour nous deux.
La charmeresse
S'est éloignée avec trop de vitesse,
Et ma jeunesse
S'en est allée ainsi que ma maîtresse.

En ces temps-là je n'avais que vingt ans!
Avoir vingt ans, c'est le mieux & le pire :
Souvent on pleure alors qu'on devrait rire.
Tant l'homme est né pour subir des tourments!
S'il se désole,
Un autre amour succède & le console :
Mais chaque idole
D'autres chagrins lui fait faire une école.

Et cependant, malgré tout avenir,
Ces jours enfuis, souvent pleins de tristesse,
Seront toujours nos beaux jours de jeunesse
Aux doux reflets de notre souvenir.
Peine effacée,
Ou de nos pleurs une amour arrosée,

Par la pensée
Revivent comme à l'époque passée.

Lors nous voyons, sous leurs prismes constants,
Des premiers ans défiler le cortége.
Heureux celui dont c'est le privilége
De regretter chacun de ces instants.
Trop jeune d'âge,
Ai-je souffert pour ce faible avantage!
Aimer rend sage;
Mais on en doute & parfois c'est dommage.

Hé! Belle au bois, qui m'avez laissé là,
M'entendez-vous?... Cherchez qui le remplace...
Vous irez loin sans pouvoir trouver trace
D'un amour vrai comme était celui-là.
Tout se délie;
C'est l'amour seul la sublime folie!
Douleur s'oublie :
J'ai bu la coupe & j'ai jeté la lie.

TEMPS SOMBRE.

Toujours d'immenses catacombes!
Les cimetières ont leurs tombes,
Comme le cœur a ses caveaux.
Si l'on voyait, amoncelées,
Les espérances envolées,
Et tous nos projets en faisceaux,
Et ces amas de fleurs flétries,
Souvenirs de chères amours,
Et ces mille choses fleuries
Pendant le printemps de nos jours;
Si, cadavres dans la poussière,
Tous ces débris; sombre litière,
Surgissaient sous quelque reflet,
Oh! quel ossuaire complet!

C'est le temps brumeux qui m'inspire,
M'obsède, & me force de dire
Tant de tristesses à la fois.
Mais cette funeste influence
Se mêle à tout ce que je pense;
M'impose trop souvent ses lois.
Mieux vaut conserver l'espérance;
Lutter comme luttent les forts:
Résister à toute souffrance,

Ou du moins faire nos efforts.
Puisque nous sommes, sur la terre,
Destinés à tant de misère,
Restons debout sur nos débris :
Demain le temps sera moins gris.

Comme dans les grandes batailles,
On s'habitue aux funérailles...
Tout croule ou tombe autour de nous :
C'est notre ami, c'est notre amie,
Ou c'est notre mère endormie ;
Notre cœur est meurtri de coups :
Les maux, les pertes de fortune,
Tout nous attaque tour à tour ;
Nous n'avons de retraite aucune,
Notre ennemi, c'est chaque jour !
Comme un marin dans la tempête
Cargue ses voiles, & tient tête
A l'ouragan noir qui se tord,
Tenons-nous droits devant le sort.

Et quand la mort vient nous surprendre,
Sans doute c'est pour notre bien :
A l'homme Dieu ne peut rien prendre,
Ou, ce qu'il prend, il le rend bien.

UN JOUR DE PRINTEMPS.

Tout renaît, tout s'émeut, les airs s'attiédissent,
La neige a disparu, les plaines reverdissent;
Tous les petits oiseaux sautillent dans les prés:
Les buissons d'aubépine ont l'air d'être poudrés...
Tout refleurit, le cœur comme les graminées;
Et nous quittons, joyeux, les sombres cheminées
Pour respirer l'air pur & courir dans les champs,
En remerciant Dieu, qui nous rend le printemps!

C'est fête dans notre âme & dans notre pensée;
Chaque doux souvenir & chaque espoir revient;
Tout projet s'édifie & nul ne se souvient
Des glaces & du vent de la saison passée.

En voyant, un matin, le ciel pur & vermeil,
Je fis comme l'on fait quand on ne veut rien faire:
J'allai me promener aux rayons du soleil;
Si bien qu'à travers champs, voyageur solitaire,
Je me trouvais perdu. N'ayant aucun endroit
Arrêté comme but, j'allais toujours tout droit,
A l'aventure. Enfin, contre mon habitude,
Je marchais bravement, en faisant une étude
Qui ne me coûtait rien, que le plaisir de voir
Se dérouler au loin les murs blancs dans la plaine;

D'entendre les oiseaux chanter. Sans nulle peine
J'étudierais ainsi du matin jusqu'au soir.

J'avais pour compagnie & ma canne & mon rêve.
La canne avait été coupée en pleine séve...
Quant à mon rêve alors, je ne m'en souviens plus,
Car c'est un vieil ami toujours un peu confus.
Pourtant, roi, dont l'escorte est grande de prestige,
Il entraîne avec lui tout ce que nous aimons;
N'embarrassant jamais, lorsque nous le suivons,
Le bonheur tout fleuri penche sur nous sa tige.
On oublie, en rêvant, tout ce que l'on n'a pas.
On ruse avec le sort. — Accélérant le pas,
Je saluais, joyeux, ce beau jour de l'année;
J'avais pour jusqu'au soir arrangé ma journée,
Et, bien qu'à l'aventure allant me promener,
Je cherchais un endroit où pouvoir déjeuner.

Je ne sais trop comment, poursuivant ma chimère,
Je vins, à travers champs, jusques à la rivière
Qui barrait mon chemin. Le fait est que j'y vins
De sentiers en sentiers, de sillons en ravins,
Et toujours au soleil. Je voyais, du rivage,
Hélas! sur l'autre bord apparaître un village
Orné d'un restaurant aux frais contrevents verts.
Sur le mur, on lisait : SALON DE CENT COUVERTS.
La matelote aimée, avec bonheur rendue
Par un artiste, au loin éblouissait ma vue.
J'avais une chaleur, une soif, une faim
A me désespérer, en pensant au chemin
Qu'il fallait faire encor. Espérance dernière,
Un bateau se trouvait là, mais sans batelière;
Pas le moindre passeur! En supposant, plus loin,

Rencontrer un pêcheur, un bac, un pont, un coin
Où je pourrais au moins boire un verre de bière,
J'avançais. Ce jour-là, quelque diable en prière,
Bien sûr, obtint de Dieu sur moi la haute main.
Mes circuits, mes signaux, mes appels, tout fut vain.
Je m'en allais le long, le long de la rivière,
Harassé de fatigue & heurtant chaque pierre,
N'ayant jamais, je crois, trouvé chemin plus long.
Sous un soleil brûlant, qui me dardait d'aplomb,
Je suivais, morne & cuit, depuis longtemps la berge:
Quand, vers le soir, enfin resplendit une auberge.
Une auberge! Que dis-je? un vrai RESTAURATEUR,
Avec jardin sablé, bosquets, lilas en fleur;
Un endroit frais & vert, entouré d'aubépine,
Où j'entendais des bruits consolants de cuisine:
Où je voyais tourner, en chapelets rangés,
Des poulets à la broche, à point d'être mangés.
L'oignon chantait gaîment dans la poêle à frire:
Et ce parfum joyeux, si je puis ainsi dire,
Se mêlant aux senteurs des arbres printaniers,
Me retint, tout d'abord, sous deux blancs marronniers
A l'entrée. Et, de plus, les asperges rosées,
La romaine au cerfeuil, dans la montre, exposées
Sur la faïence peinte en diverses couleurs,
Aux regards du passant étalaient leurs primeurs!
Un rayon du couchant, en dardant sur le cuivre,
Semblait montrer du doigt la ligne bonne à suivre:
J'entrai dans la cuisine, où l'hôte, homme très-bien,
Me fit un grand salut; je lui rendis le mien,
Et m'assis pour souper, puisque la destinée
A jeun m'avait laissé toute cette journée.
Quel repas excellent! Le meilleur cuisinier,
C'est un bon appétit: nul ne peut le nier.

Le vin est, comme on sait, de la joie en bouteille;
On m'en servit *à quinze!* Et, ma foi, sous ma treille,
Bien que seul, doucement je bus ce vin joyeux.
Je voyais dans la vie alors tout pour le mieux.
Après dîner, l'on est philosophe quand même.
A jeun (c'est singulier) on doute du problème...
Avant, j'étais doutant; après, j'étais certain;
On voit toujours plus juste alors qu'on n'a plus faim.

Bien assis, bien nourri, du bon vin, sous la brise,
On peut philosopher, je crois, plus à sa guise!
Je dépensai trois francs, en me disant: « Combien
Ta chance est grande, à toi, quand tant d'autres n'ont rien! »

Je repris mon bâton & regagnai mon gîte,
Trouvant que le soleil s'était couché trop vite.
Mon rêve panaché, qu'était-il devenu?
Il s'en était allé comme il était venu.

VIEILLE CHANSON NOUVELLE.

Au temps d'Anne la Bretonne,
Qu'on aimait avec ferveur,
Un jour, ses filles d'honneur
Dirent : « Donnons pour couronne,
Une pomme, voulez-vous,
A la plus belle de nous! »

L'une était Berthe ou Berthine,
L'autre s'appelait Aline,
L'autre, dona Grenadine,
Et la plus jeune, dit-on,
Nino, Ninette ou Nanine,
Nino, Ninette ou Ninon.

Rien ne ravissait la vue
Comme le groupe charmant
Dont Berthine, en ce moment,
Allait passer la revue...
Le beffroi sonnait midi,
Quand Berthe ou Berthine dit :

« Venez, radieuse Aline,
Venez, dona Grenadine,
Venez, petite cousine,

Venez vous placer de front,
Nino, Ninette ou Nanine,
Nino, Ninette ou Ninon. »

Afin d'être la plus digne,
Et de mériter le prix,
(Rien qu'une pomme d'api!),
Toutes trois sur une ligne,
L'une l'autre se suivant,
Levaient leur nez rose au vent!

On voyait Berthe ou Berthine,
Debout, en face d'Aline;
Après, dona Grenadine,
Et la plus jeune, dit-on,
Nino, Ninette ou Nanine,
Nino, Ninette ou Ninon.

Anne, la reine bretonne,
Dans les buissons d'un pré vert,
Et sous un pommier couvert
De fruits rougis par l'automne,
Écoutait, en se cachant,
Berthine chanter ce chant :

« Pomme à Ninette ou Nanine?
Pomme à dona Grenadine?
Pomme à radieuse Aline?
A Berthe ou Berthine?... Non!
Elle est à notre divine,
Notre belle Anne, au grand nom. »

Anne, la noble Bretonne,

S'en vint les remercier,
En égrenant son collier
Comme une reine qui donne:
Et des perles plein la main,
Reprit ainsi le refrain :

« Perle à radieuse Aline,
Perle à dona Grenadine,
Perle pour Berthe ou Berthine
Qui me chante sur ce ton!
Perle à Ninette ou Nanine,
Nino, Ninette ou Ninon. »

CHOLÉRA DE 1866.

Je dis que c'est touchant & d'un grand cœur de femme,
Alors que l'on est mère, au faîte des splendeurs,
D'oser voir l'hôpital; d'approcher des laideurs;
Et de risquer sa vie, ainsi que vous, madame,
Pour aller, jeune & belle, au chevet des mourants,
Quand la contagion n'épargne pas les grands!
Combien alors fuyaient au loin! Beaucoup sans doute
N'auraient pas encombré, ce jour-là, votre route.
L'ange de charité bénira cette erreur
Du pauvre moribond qui vous a dit : « Ma sœur! »
Vous, de toute misère ardente protectrice,
Vous, qui demandez grâce, ou réclamez justice,
Vous, encor des enfants providence & bonheur,
Gardez longtemps pour eux vos jours, Impératrice!

RÉVEIL.

A M. CH. LIBERSALLE.

Je viens du beau pays, du pays du sommeil!...
Pays qui s'évapore aux rayons du soleil.
Je viens d'un monde étrange, où s'enivrent les âmes,
Où l'on entend les fleurs chanter, comme des femmes;
Où l'on passe dans l'air, où l'on marche sur l'eau,
Où moins qu'un sylphe même on courbe le roseau;
D'un monde où tous bonheurs pour l'homme se rassemblent.
Que nos mondes connus en bien peu lui ressemblent!
Même le ciel n'est pas comme on le voit chez nous:
La voûte est plus profonde & les tons sont plus doux.
Quand je respire là, l'extase consolante
M'élève vers les cieux en ligne droite & lente;
Me ravit dans la paix, loin des flux & reflux;
Et la réalité sombre ne m'atteint plus.

Cette nuit, aux reflets d'une divine flamme,
J'avais un nimbe au front, mon corps suivait mon âme.
Ayant laissé bien loin les cimes des forêts,
Je traversais l'espace, & j'allais, & j'errais...
Je me ressouvenais cependant de la terre.
Comme l'enfant a peur d'une voix trop sévère
Qui peut le rappeler, je montais... mais troublé.
Je craignais le pourquoi?... Pourquoi m'être envolé!...

Alors un inconnu, ruisselant de lumière,
Et dont pourtant l'éclat reposait ma paupière,
M'apparut souriant & charmant. Je lui dis :
« Êtes-vous donc un ange, & suis-je en paradis? »
Il me répondit : « Non. Vous êtes dans un monde
Tout voisin de la terre. Ici nul bruit ne gronde.
Je suis un bienheureux. Je passe en ce moment;
Mais je n'ai pas de nom : on m'aime seulement.
C'est dans ces régions où la bonté céleste
Vous a permis d'errer, que trois mille ans on reste
Sitôt après la mort. Dieu les veut loin des cieux,
Pour restreindre d'abord sa splendeur à vos yeux.
Vous y rencontrerez les géants de la terre,
Tous les bons, surtout ceux qu'opprima la misère.
Dans un amour sans fin comme Dieu dont il vient,
Ici chacun existe & chacun se souvient.
Chacun selon ses vœux change de forme & d'âge,
Ou reprend à son gré son terrestre visage.
Il faut trois cent mille ans pour monter jusqu'au ciel.
Lors, dans un tourbillon de bonheur éternel,
Tout brillant des reflets de la clarté suprême
De la Divinité,
On monte, on monte, on monte, & sans voir Dieu lui-même,
Pendant l'éternité. »

JOUR DES MORTS. — PRIÈRE.

A M[lle] JENNY DE CHATILLON.

Chers morts, esprits qui m'entourez,
Et qui m'aimez certes encore,
Protégez-moi, je vous implore,
Faites tout ce que vous pourrez!

Vous devez être dans l'espace...
Dans l'air qui souffle autour de moi,
Dans le feu, l'eau, je ne sais quoi...
Partout une âme trouve place.

Et c'est à vous que j'ai recours
Dans les tristesses de la vie;
Votre influence m'a toujours
Préservé de haine ou d'envie.

Chers morts, délivrés de nos jours,
Quand je serai libre moi-même,
A mon tour, à ceux-là que j'aime
Je reviendrai porter secours!

En attendant, je vous implore,
Chers morts, esprits qui m'entourez
Et qui m'aimez certes encore;
Faites tout ce que vous pourrez!

DE GUEULE A TROIS PALS DE VAIR AU CHEF D'OR.

M'en allant à *Morte-Fontaine*...
Un soir je traversais la plaine;
Le soleil d'or, à l'horizon,
Semblait le chef de mon blason.

Comme l'oiseau sur une tombe,
Dans l'ombre, chante ses chansons,
Sur les débris, quand le jour tombe,
Poëte, je trouve des sons.
Je chante, et mon chagrin s'envole;
Le bruit fait fuir le corbeau noir.
Pendant ce temps je me console.
Tristesse, adieu! Bonjour, espoir!

Mon âme est très-souvent froissée,
Mon orgueil encor plus souvent,
Quand je me reporte, en pensée,
A ce qui fut auparavant...
Mon patrimoine est à la France;
Ils sont fondus, les écus d'or!
Je n'ai plus, par droit de naissance,
Que la vergogne, autre trésor.

Toute noblesse est souveraine.

Echo bien lointain d'un grand nom,
Je ne courbe le front qu'à peine,
Et n'implore jamais pardon.
Je ne demande rien, en somme.
Ne flattant pas, on le sait bien,
Ma route est solitaire comme
La route où l'on ne gagne rien.

Et de l'art je me glorifie!
Je préfère, acceptant mon sort,
Être de ceux qui font la vie,
Que de ceux-là qui font la mort.
Et, philosophe par contrainte,
Ne trouvant pas le monde laid,
Je n'y veux rien changer, de crainte
De le faire moins bien qu'il n'est.

J'ai retenu, sur toute chose,
Qu'il faut voir au-dessous de soi;
Et quand pour moi tout n'est pas rose,
Je regarde au-dessous de moi.
Ainsi, toute splendeur s'efface...
Mais qu'importe à l'humanité?
Une autre splendeur la remplace;
Et je redis sans vanité :

M'en allant à *Morte-Fontaine*...
Un soir je traversais la plaine;
Le soleil d'or, à l'horizon,
Semblait le chef de mon blason.

IMPATIENCE.

Eh! qui donc n'est pas un rêveur?
Quelle prétention extrême
De toujours répéter au même :
Vous rêvez, pour votre malheur!

Et vous donc, avec votre air triste;
A-t-on baissé, monté d'un franc?
Chacun rêve selon son rang :
L'un en marchand, l'autre en artiste.

Et vous venez chaque matin,
Sous prétexte de voisinage,
Me tenir le même langage!
Allez donc! rêveur incertain.

Parbleu, vous me la baillez belle!
A qui persuaderez-vous
Que vous ne rêvez pas aux sous
Entassés dans votre escarcelle?

Pour les augmenter, nuit & jour
Vous repassez toutes les ruses;
Et moi j'ai pour vous des excuses!
Trouvez-m'en donc à votre tour.

Comme moi vous rêvez sans cesse,
Et les autres rêvent aussi.
Un amant rêve à sa maîtresse.
Tout est rêve en ce monde-ci.

Si chaque rêve vous rapporte,
C'est un bonheur que je n'ai pas;
Mais je vous dis dans tous les cas:
Vous n'en rêvez pas moins, qu'importe?

Vous supposez ne pas rêver
Quand un projet se réalise...
Que voulez-vous que je vous dise?
Le mien, vous pouvez l'achever!

Voisin, pour votre récompense,
Écoutez bien ceci, tout bas:
Tant pis si vous ne rêvez pas:
Rêver veut dire que l'on pense.

LES GRIVES.

Les raisins sont mûrs,
Les grives sont soûles;
Je les vois en foules
Se heurter aux murs
Il en reste quatre
Dans mes chasselas,
Je puis les abattre
D'un coup d'échalas...
Ce serait indigne
D'en agir ainsi :
J'aime tant aussi,
Comme elles, la vigne!

Joyeux de les voir
Choisir dans mes treilles
Les grappes vermeilles,
Le grain le plus noir,
Elles me font rire.
Nargue des chasseurs!
Malgré moi, j'admire
Ces oiseaux buveurs.
La récolte est bonne :
Un peu moins de bien
Ne me nuit en rien,
Et je leur pardonne.

Quand vous revenez,
Grives, en automne,
La mouche bourdonne
Et pique mon nez...
Voilà qui m'outrage!
Vous, sur mes raisins
Prenez davantage,
Moins chez les voisins.
Mon clos est immense,
Il vaut mille écus!
Quelques grains de plus
Sont sans importance.

Prenez garde au plomb,
O grives si lasses,
Si soûles, si grasses!
Le conseil est bon.
Gare à la cuisine,
Aux bardes de lard!
Votre chair est fine...
Et, sans plus d'égard,
Un gourmand (ô crime!)
Arme son fusil,
Fronce le sourcil,
Tire, & vous décime!...

Ne redoutez rien,
Moi, je rêve & passe,
Gardez votre place,
Mangez, buvez bien.
Je vous recommande
Mes raisins muscats:
Toute votre bande

En fait un grand cas.
Mais, oiseaux ivrognes,
Si vous persistez,
Aux prochains étés
Vous aurez des trognes!

VINS DE SURESNE.

Ventre-saint-gris!
Disait le roi Henri
Au vieux duc de Lorraine,
J'ai près de mon Paris
La côte de Suresne!
Pour les galas
Ses milliers d'échalas
Chargés des ceps que l'on renomme,
Noirs de raisins dans la saison,
S'étendent jusqu'à l'horizon
Tant que peut suivre un regard d'homme.

Ventre-saint-gris!
Disait le roi Henri,
Monsieur le duc, j'espère
Que c'est un coin sans prix,
Un pareil coin de terre!
Où la gaîté
Pousse avec la santé.
Ce que je vous dis est étrange,
L'automne, j'y cours malgré moi;
Mais aux cris de : Vive le roi!
Je réponds : Vive la vendange!

RIQUET.

Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon,
A la joyeuse trogne,
Il vendange en Bourgogne!

Riquet, debout sur un coteau,
Comme un drapeau sur un château,
De loin se faisait reconnaître
A son gilet rouge, à sa guêtre
Montant au-dessus des genoux ;
Grand chapeau, nez rubis dessous.
C'était le dieu du vin, peut-être,
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Aussitôt que passait Riquet,
Les vignes prenaient l'air coquet...
Ce que je dis est à la lettre ;
Les vignes semblaient le connaître,
Et montraient du raisin bien noir
Pour que Riquet vînt les revoir.
C'était le dieu du vin, peut-être,
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Riquet n'aime que la saison
Du rouge automne. Il a raison.
Mais, quand il voit l'automne naître,
Cela ne l'empêche pas d'être
Ami du chaume & du salon,
Et de s'appeler tout du long :
Riquet!... Le dieu du vin, peut-être...
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Il avait sept cents vendangeurs
Cueillant, taillant, chantant des chœurs.
Aucun n'eût osé se permettre
D'aller s'endormir sous un hêtre,
Sous les vignes, un peu partout,
Tant que Riquet était debout.
C'était le dieu du vin, peut-être,
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Et du matin jusques au soir,
La vendange allait au pressoir.
Chacun courait à la fenêtre
Pour voir au lointain apparaître
Sept cents hommes longeant les murs,
Chantant, chargés de raisins mûrs.
C'était le dieu du vin, peut-être,
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Oh! tout le monde aimait Riquet,
Et ce grand amour s'expliquait :
En tout il était passé maître,

Partout on le voyait paraître ;
Aucune noce, en vérité,
Où Riquet ne fût invité.
C'était le dieu du vin, peut-être,
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Si l'on avait quelque chagrin,
En parlant à Riquet un brin,
Chacun retrouvait le bien-être,
Tout espoir venait à renaître.
Riquet ramenant la gaîté,
Riquet ramenait la santé.
C'était le dieu du vin, peut-être,
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon.

Sitôt que le jour finissait,
Alors le souper commençait.
C'est là qu'on voyait disparaître
Dans l'immense banquet champêtre
Les bœufs, les moutons & les veaux,
Et le vieux vin des grands tonneaux !
Riquet, c'était un dieu, peut-être...
Riquet le gai, Riquet le bon,
Riquet le joyeux compagnon,
A la joyeuse trogne,
Il vendange en Bourgogne !

EN PASSANT.

J'ai vu hier une chaumière
Sur les bords du lac d'Enghien,
Un chalet couvert de lierre.
J'allais à Saint-Gratien.

Du chalet, couvert de lierre,
Les arbres couvraient le toit.
La porte de cet endroit
Me semblait hospitalière.
Et fatigué dû chemin,
En contemplant cet asile
Frais, ombreux, joyeux, tranquille,
Je me disais : « Si demain

J'héritais d'une chaumière
Sur les bords du lac d'Enghien,
D'un chalet couvert de lierre,
Je m'en contenterais bien ! »

Dans des massifs de verdure
On distinguait un dressoir
Lumineux sur un fond noir.
Là, melon, fruits, onde pure,
Vins au frais pour le festin,
Resplendissaient à la vue.
Je passais tout en revue,

Ayant grand'soif & grand'faim.

Mais poudreux, sur la grand'route
Arrêté pour m'appuyer,
Debout sous un peuplier
Nul ne m'aperçut sans doute.
J'entendais rire aux éclats.
Puis, après un bruit de cloche,
Un gros dindon à la broche
Fut suivi par d'autres plats.

Un groupe de jeunes femmes
Souriaient là, gentiment,
Soit de quelque compliment,
Soit de quelques autres dames.
N'étant pas un indiscret,
Sans m'arrêter davantage,
Je côtoyais le rivage,
Qu'un soleil jaune dorait.

Soleil jaune, c'est orage.
L'orage me prit au bois.
C'était le moment, je crois,
Ayant la pluie au visage,
De redire avec raison :
« Madame la Providence,
Hélas! je n'ai pas de chance:
Si j'avais une maison!

Si j'avais une chaumière
Sur les bords du lac d'Enghien,
Un chalet couvert de lierre,
Je m'en contenterais bien. »

UNE VIEILLE CHANSON.

C'est l'été, l'air est pur, & chaque arbre, en silence,
Dans un parc embaumé lentement se balance
Sous la brise, & la voix sonore de l'oiseau
Retentit dans l'espace & l'ombre. Le jet d'eau
S'elance, monte en gerbe & retombe en poussière
Qui brunit un côté de la vasque de pierre.
Les massifs sont carrés & le sable est bruyant
Sous les pas de celui qui vient en souriant :
C'est notre roi Henri, cherchant sa Gabrielle;
C'est un auteur, ému de la chanson nouvelle
Qu'il vient de composer... Il attend le retour
De sa mie. Il s'assied ou marche tour à tour;
Il est impatient de la voir. Sa pensée
D'un juste orgueil enfin est désormais bercée...
Il songe à ce couplet qu'écrivit en entier
Sur la vitre, à Chambord, le roi François premier :

« Souvent femme varie,
« Bien fol est qui s'y fie.
« Une femme, souvent,
« Est une plume au vent [1]. »

« Ah! disait-il, François, avec ta grande épée
Tu ne m'effrayais pas; mais quand, l'âme trompée,

1. Henri IV fait ici un anachronisme. Les deux derniers vers ont été ajoutés par Victor Hugo dans *le Roi s'amuse*.

Tu traças sur la vitre un si charmant refrain,
Qui n'est pas autre chose, après tout, qu'un quatrain,
Je te portais envie... A chacun sa faiblesse;
A ma cour, dans mes camps, je l'entendais sans cesse.
Il me semblait parfois qu'on le faisait exprès.
Quoi dire?... Il fallait bien me taire. Je souffrais.
Je souffrais d'autant plus que c'était ridicule.
Mais, maintenant, je suis devenu ton émule!
C'était un beau fleuron que ces quatre vers-là.
Et ta muse, ô François! pour mon dam les perla.
J'ai donc mon chant aussi! poursuivait Henri quatre;
Ils disent que je sais aimer, boire & me battre...
Ils diront bien aussi : chanter! Mort-Dieu! François,
Tu m'empêchas, la nuit, de dormir bien des fois!
Je ne m'explique pas un tel enfantillage;
Mais on a sa folie en tout temps, à tout âge.
C'était plus fort que moi; j'aurais, pour un quatrain,
Donné, comme l'on dit, l'un des doigts de ma main.
Mais j'ai fait un couplet, ventre-saint-gris! qui compte!
François a quatre vers, j'en ai huit à mon compte.
Comme au second couplet, je ne peux parvenir;
Je m'en tiens là. J'entends Gabrielle venir...

(Il chante.)

Charmante Gabrielle!
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars;
Cruelle départie!...
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour... »

Elle s'était blottie, &, comme une gazelle,

S'élança, redisant : « Charmante Gabrielle !
Oh ! que viens-je d'entendre, & que chantez-vous là ?
Quel poëte, Henriot, peut avoir fait cela ?
Redites-moi ce chant, que je trouve admirable.
Comme l'on est heureux d'avoir talent semblable !
Et cet air ! oh ! cet air si ravissant aussi...
Mon roi, recommencez, asseyez-vous ici ;
Venez, mon ménestrel, sur ce banc de verdure,
Je n'ai rien entendu de plus doux, je vous jure !
Je vous reconnais bien, mais... non pas autant moi.
Est-ce que je suis donc si charmante ? ô mon roi ! »

A son sourire, alors comme un sourire d'ange,
Henri disait en lui : « Jamais femme ne change ! »

C'est depuis ce jour-là que nous vint, je le croi,
Le dicton populaire : *Être heureux comme un roi.*

Jamais les bataillons, ou les bruits de ferrailles
Des escadrons poudreux, revenant des batailles,
Et le drapeau de France, à la noble blancheur,
Se déployant au loin, flamboyant & vainqueur,
Pour entrer dans les murs des provinces conquises,
Aux retentissements des cloches des églises
Et des clairons bruyants, ne touchèrent son cœur
Comme cette louange & ce succès d'auteur !
Est-il bonheur plus grand que plaire à qui vous aime,
Avec une œuvre d'art, splendide pour soi-même ?

Henri quatre, éperdu, près d'elle s'approchant,
Nomma tout bas l'auteur, & répéta son chant.

Il venait de finir ; la note fugitive

Vibrait encor dans l'air. Elle lui dit, pensive :
« Mon Dieu ! comme je t'aime ! & pour moi quel malheur
Si je mourais, Henri !... car j'ai trop de bonheur...
Est-ce que vous allez vous remettre en campagne,
Et guerroyer encor contre ceux de l'Espagne ?
J'ai le pressentiment que si vous courez sus...
Eh bien ! mon Henriot... je ne vous verrai plus.

— Allons, bon ! maintenant, te voici tout en larmes !
Au diable la chanson, le départ & les armes !
Ah ! maudits Espagnols, si je vous tiens, un jour,
Il vous cuira d'avoir fait pleurer mon amour.
Ne t'inquiète pas. Si dans ma Picardie
Ils osaient s'avancer, tudieu ! la mélodie
Qu'ils chanteraient par là !... Mais ils n'y viendront pas.
Allons, pleureuse enfant, donnez-moi votre bras.
Essuyez vos yeux bleus, & sur vos lèvres roses
Les sourires viendront en parlant d'autres choses.
Ah ! j'ai fait un beau coup ! disait le pauvre Henri.

— Je ne suis qu'une folle, & maintenant je ri...
On a, tu le sais bien, des moments de tristesse ;
Cela ne prouve rien. L'autre jour, à la messe,
J'avais le cœur si gros, & je ne sais pourquoi,
Que je m'en suis allée en pleurant, ô mon roi !
— Quel est donc ce besoin d'aller chanter les vêpres ?
C'est bien fait ! — Le mauvais ! — Les cagots sont des lèpres !
— Oh ! vilain huguenot ! — Moi ? le pape ou Calvin,
Ou le prêche ou la messe, hormis toi tout est vain.
— Oh ! comme vous savez faire le bon apôtre !
Puisque tu m'aimes tant, voyons, chante-moi l'autre.

— Quel autre, mon amour ? — Mais le second couplet

De ce chant ravissant que vous nous avez fait.

— Si tu veux deux couplets... Oh! qu'à cela ne tienne...
Je n'en ai fait qu'un seul, pour que l'on s'en souvienne
Bien plus facilement... &... ce chant limité
Vaut mieux... Dans l'art, il faut de la simplicité.
Toi, tu veux deux couplets?... cela fera la paire!
En aimes-tu mieux trois?... je m'en vais te les faire...

— Si c'est moins bien, pourtant? — Parbleu! c'est aussi sûr,
Que la grenade est rouge ou le ciel bleu d'azur. »

Ce mauvais pas franchi, près de perdre sa gloire,
Henri, dès ce moment, pour garder la victoire,
Comme un désespéré redoublant son effort,
Finit par la convaincre & lui prouver son tort.

Une femme est toujours de l'avis de qui l'aime.
Elle voulut ce chant tel qu'il était, quand même.
Henri le lui redit avec plus d'âme encor,
Et la brise emporta leurs baisers pour accord.

IL NEIGE.

Je me souviens d'une chanson
Que j'entendais, petit garçon,
Loin du collége;
La chanson finissait ainsi :
Il pleut là-bas, il neige ici,
Il neige, il neige!

Des champs jusques à l'horizon
Se voyaient de notre maison
En coin de rue;
Et les galopins d'alentour
De tous côtés s'y rendaient pour
Notre revue.

Lieu connu de tous les gamins,
Par monts, par vaux & par chemins,
Sans perdre haleine
Nous parcourions en liberté,
Pendant l'hiver, pendant l'été,
L'immense plaine...

L'immense plaine de Monceaux,
Où se livraient & nos assauts
Et nos batailles;
Et là, partagés en deux camps,
Les horions étaient fréquents

Par représailles.

Tous insoucieux sacripants,
Ou bandits de cinq à six ans,
Pillant les choses,
Chez nos parents épouvantés
Nous rentrions déchiquetés
Et lèvres roses...

Nos vestes étaient en lambeaux.
Quant aux mouchoirs, pour les drapeaux
Servant sans cesse,
Nous n'en avions que rarement.
La manche attestait le moment
De la détresse...

Les carottes & les navets,
Les betteraves, les panais,
Les choux eux-mêmes
Semblaient appartenir à tous.
Les gardes couraient après nous,
Tas de bohêmes.

Rien ne causait plus de terreurs
A nos bandes de maraudeurs
Que cette fille
Du nom de *la mère Camus!*
Elle avait bien cent ans & plus,
Et sa béquille

Dont elle se servait souvent
Pour nous poursuivre sous le vent
Dans cette plaine,

Où, près de son chaume pelé,
Surgissait un arbre isolé
Et noir d'ébène.

La pauvre vieille était toujours
Victime de nos méchants tours,
Et sa chaumière,
Par nos bandes de polissons
Était couverte des tessons
De la bruyère.

Pour *les loques*, jeu négligé,
Alors tout cuivre était *pigé*,
Mis dans la poche.
Nous arrachions tout, les boutons
Des portes & des pantalons,
Pour *la pigoche*.

Quand nous trouvions, à la Saint-Jean,
Une paillasse dans un champ,
Quelle trouvaille!
Comme autant de petits démons,
Nos cris fendaient l'air, & nos bonds
Le feu de paille.

De sa neige lorsque l'hiver,
La nuit, couvrait le gazon vert,
Comme en Norwége,
Dès l'aube c'était fête au champ:
Et j'entendais alors ce chant:
Il neige, il neige!

Quand au bout d'un manche à balais

Le drapeau des Batignollais,
Race étrangère,
Osait briller sur l'horizon,
Ceux de Monceaux, avec raison
S'armaient en guerre.

Nos ennemis étaient nombreux...
Montmartre marchait avec eux
Pour la bataille;
Les plus grands rangés les premiers,
Et les plus petits les derniers,
Selon la taille.

Mais les plus redoutés de tous,
Ceux de *Pologne* étaient pour nous.
Premiers zouaves!
Ils ne faisaient pas de quartier,
Et poursuivaient, jusqu'au dernier,
Poltrons ou braves.

Les tas de neige s'amassaient
Et nos luttes recommençaient;
C'était un siége
Dont nous sortions toujours vainqueurs;
Et nous rentrions aux clameurs:
Il neige, il neige!

Sans rancune, francs compagnons
Dont j'ai souvent reçu des *gnons*...
Dieu nous protége!
Vainqueurs ou vaincus, ou tous deux.
C'est maintenant sur nos cheveux
Qu'il neige, neige!

VÊPRÉE.

Il est au seuil de ma porte
Un tilleul de deux cents ans.
Qu'il a vu passer de gens!
Mais nous passons tous; qu'importe?
Son ombrage hospitalier
S'étend sur moi, tonnelier.
C'est à mon tour! La journée
Ou la tâche terminée,
Sous cet arbre je m'assois
Jusqu'à minuit quelquefois.

Après souper tout se range:
On referme le buffet.
Ma femme a si vite fait,
Surtout pendant la vendange,
Où, durant cette saison,
La joie est à la maison.
Chacun et chacune apporte
Son siége devant la porte.
On cause, on rit, il faut voir!
Jusqu'à l'heure du bonsoir.

Étendu sur une chaise
Dont le dossier touche au mur,

Moi, quand le jour est obscur,
Me balançant à mon aise,
Humant l'air tout en rêvant,
Je fume ma pipe au vent.
Puis l'amitié sous la treille
Vient vider une bouteille;
Une bouteille ou bien deux...
On trinque et l'on est heureux!

Ces temps sont des temps de fêtes
Pour nos pays à raisins.
On voit passer les voisins,
Avec chevaux & charrettes,
Portant, du matin au soir,
Les vendanges au pressoir.
Vivent, vivent les automnes
Qui me font vendre mes tonnes!
Cette fois, j'ai gagné plus
De trois cent cinquante écus!

De ma maison sur la route
Je veux faire un paradis!
J'embellirai mon logis.
Oui; tant pis, coûte que coûte!
O ma treille de muscats!
Voici maintenant le cas
De rattacher ton treillage
Pour soutenir ton feuillage,
Et d'avoir, près des jasmins,
Une cabane à lapins.

Je vais, pour ma femme Hélène
(J'ai là mon argent tout prêt),

Acheter, mais en secret,
Un beau jupon de futaine,
Rouge comme un cabaret.
Elle aura son blanc bonnet
Bordé de fine dentelle...
Ha! je veux ma femme belle
Pour ma fête, après-demain.
Mon patron, c'est saint Firmin!

Il faut une veste neuve
A Jacquot, mon fils. C'est lui
Qui deviendrait son appui,
Si demain elle était veuve...
La tristesse en mon cerveau
Se perche comme un corbeau :
Lorsque la nature est sombre,
Toute chose porte une ombre...
Eh! c'est l'effet de la nuit,
L'église sonne minuit!

Bonsoir, tilleul de ma porte,
Ami du seuil des maisons.
Toi qui vis tant de saisons!
Où sont les gens de ma sorte,
Abrités jadis par toi?...
Tu n'en sais pas plus que moi.
Ah! bah! pour tous est la chance!
J'espère en la Providence.
La cigale chante encor...
Rentrons, tout le monde dort!

TRÉPIGNETTE.

Ai-je aimé cette fillette!
Ce petit diable mignon
Dont le nom était Ninette.
Je l'appelais Trépignette,
Trépignette ou Trépignon.

Trépignette était colère
Et trépignait sans raisons,
Faisant des bonds de panthère;
Ou douce de caractère,
Pour cacher ses trahisons.

Trépignette aimait la danse,
Mais d'un amour sans égal.
Pour trépigner en cadence
La valse ou la contredanse,
C'était la reine d'un bal.

Comme une petite chatte
Montrant la griffe toujours
(Ma joue en porte une date)...
Ou gentiment faisant patte,
Faisant patte de velours:

S'il lui passait par la tête

De sortir ou de rester,
De suivre ou non quelque fête,
C'était un cas de tempête
Que de vouloir résister!

Moi, par habitude prise,
Pour que tout lui parût bien,
Je n'agissais qu'à sa guise.
A son air d'être soumise
Je n'ai jamais compris rien.

Tout amant croit à sa belle,
Je n'y croyais pas ainsi.
Nulle n'était moins fidèle.
Mais hélas! nulle autre qu'elle
N'était plus charmante aussi.

Cette petite coquette
Avec ses pieds si mignons
Me faisait tourner la tête...
Ah! petite Trépignette,
J'avais bien des compagnons!...

OASIS.

J'aime m'asseoir sous tes lilas,
Quand je suis las,
Endroit si joyeux à toute heure:
Ombreux jardin où les buissons
Semblent me chanter des chansons!
En moi tout pleure...

Mais là, les jeunes amoureux
Vont deux à deux,
S'entrelaçant sous la verdure;
L'orchestre avec toutes ses voix,
Comme l'amour, chante à la fois
Dans la nature.

Là tourbillonnent la beauté
Et la gaîté,
Les beaux garçons, les belles filles.
L'amour chante tout haut, tout bas,
Valse, ou s'éloigne à petits pas
Sous les charmilles.

Et pour chacun les chants d'alors,
Vibrants accords,
En s'envolant dans les feuillées,

Laissent tomber, pour l'avenir,
Les notes d'un beau souvenir,
Éparpillées...

Lorsque je m'en reviens le soir,
J'ai plus d'espoir;
En suivant la route inégale,
J'écoute le frissonnement
Des blés mûrs, & le roulement
De la cigale.

Les arbres, qui semblent humains,
Tendent leurs mains
Et leurs longs bras pleins d'ombre brune;
La grand'route est pâle & sans bruit,
Mais tout s'argente dans la nuit,
Au clair de lune.

En rêvant le long du chemin,
Pour le demain
Je fais quelque projet superbe...
Mes frais projets d'art ou de chants
Se fanent, comme dans les champs
Se fane l'herbe.

Dans mes visions je m'endors,
Heureux alors.
Mais je dis, quand ma nuit s'achève,
Les yeux grands ouverts aux clartés,
En voyant mes réalités :
Mieux vaut un rêve!

A LA TOUSSAINT.

Un soleil blafard rayonnait.
Chaque feuille tourbillonnait
Sous les sifflements de la bise.
L'automne touchait à sa fin,
Et les arbres en réseau fin
S'estompaient dans la brume grise.

Le jour baissait; il faisait froid,
Et la nature en désarroi
Filtrait son brouillard goutte à goutte.
D'un bois je suivais les sentiers;
Le terrain glissait sous mes pieds
Et la nuit tombait sur ma route.

Peu à peu ce bois devint noir...
Sans reflets, comme un désespoir.
Le vent s'éleva davantage;
Ne distinguant plus mes chemins,
J'allais en étendant les mains;
Les buissons cinglaient mon visage.

L'heure au loin sonna comme un glas.
J'avançais... Mais à chaque pas
Des amas de feuilles mouillées

Semblaient se plaindre tristement...
De même que dans ce moment
Toutes les branches dépouillées.

En moi je sentais un grand deuil.
Pourtant j'allais frapper au seuil
D'un ami qui donnait grand'fête!
Il m'attendait et m'aimait bien:
Pour m'attrister je n'avais rien
Que des diables bleus dans la tête.

Ceux que j'ai perdus se pressaient...
Les morts surtout apparaissaient
A mon cœur de plus en plus triste.
Le chagrin ne me quittait pas,
Et, comme un loup suit pas à pas,
Toujours il était sur ma piste.

Je cherchais quelque chant joyeux!
Mais le passé devant mes yeux
Surgissait tout jonché de tombes...
J'allais à pas précipités:
Mais le passé de tous côtés
Me cernait de ses catacombes.

Chagrin mordant, comme un loup noir
Tu rôdes dans les bois le soir:
N'y passe-t-on plus en automne?
Ou, la nuit & l'hiver aidant,
Te faut-il m'incruster ta dent
Sitôt qu'un vent glacé détonne?

Cette apparition s'enfuit

Dans le vent, la brume et la nuit.
Mais la sombre mélancolie
Qui planait sur chaque hallier,
Jusques au seuil hospitalier
M'accompagna plus mort qu'en vie.

Pâle, j'entrai chez mon ami.
On n'y riait pas à demi;
Là, tout était gaîté, lumière!
Un feu rouge éclatait. Ma foi!
J'ai fermé l'huis vite après moi.
Chagrin, mélancolie, arrière!

DE MA FENÊTRE

A MONTMARTRE.

Minuit sonne à l'église. On dort & le coq chante.
Les moulins de la butte à cette heure sont cois.
Chacun d'eux sur le ciel, silhouette géante,
Devant les horizons tient ses longs bras en croix.
Ils sont là cinq de front, sombres sur un ciel sombre.
L'aube, qui déjà point, essaye à percer l'ombre.

De distance en distance, on voit sur les hauteurs,
Comme sur des gibets des lampes funéraires,
Des carrefours nombreux les quelques réverbères
Scintiller, yeux de feu qui dardent leurs lueurs.
L'horizon clair-obscur découpe la montagne,
Masse crépusculaire où s'étagent partout :
Clos, jardins, arbres, champs, & maisons de campagne,
D'où quelquefois un dogue aboie encor. — C'est tout.

Ou, descendant la rue, un buveur en goguette,
D'un morceau d'harmonie un peu trop tard épris,
Répète le refrain chanté dans la guinguette,
En détonnant ainsi qu'un joyeux homme gris.
Il serpente au hasard, heurtant de la semelle
Chaque pavé trop haut qu'il rencontre en chemin.
Qu'importe? Il va toujours, en chantant de plus belle.
Il est gai... C'est beaucoup. Tant pis pour le voisin.

Malgré mai verdoyant, qui jonche son feuillage,
Il pleut depuis longtemps ; les nuages sont lourds.
Dans ce calme accablant qui précède l'orage,
Pas un arbre ne bouge ; on entend des bruits sourds.
C'est le bourdonnement confus de la grand'ville ;
Un chariot pesant qui lentement oscille,
Ou ce tintement clair de grelots, au lointain,
D'un voiturier qui dort tout en suivant sa route,
Et ne s'éveillera que pour boire une goutte
Au cabaret ouvert dès le bleu du matin.

Bonne nuit, voiturier, sois heureux dans ton rêve :
Moi, qui suis éveillé, je n'en rêve pas moins.
Suivons notre chemin chacun : quand il s'achève,
Poëte ou voiturier arrive aux mêmes coins.

VILLANELLE.

Bourdonne, légère abeille,
Sur les fleurs de mon jardin,
Ouvrière sans pareille.

Sur les fleurs ou sur la treille,
Je te vois chaque matin.
Bourdonne, légère abeille.

Viens jusque dans ma corbeille
Prendre le suc du jasmin,
Ouvrière sans pareille.

Ou sur la rouge groseille,
Ou sur le lis ou le thym.
Bourdonne, légère abeille.

Salut! petite merveille,
Tu composes ton butin...
Ouvrière sans pareille.

A toi l'aube, à moi la veille.
Chantons sur notre chemin...
Bourdonne, légère abeille.

L'âme de l'homme sommeille,

Ou s'illumine soudain,
Ouvrière sans pareille.

Aussitôt que Dieu l'éveille,
Cette âme suit ton destin...
Bourdonne, légère abeille.

Sa poésie est vermeille
Et n'a jamais de venin,
Ouvrière sans pareille.

Chrysalide elle est la veille...
Papillon le lendemain.
Bourdonne, légère abeille,
Ouvrière sans pareille.

LE RENOUVEAU.

Heureux l'artiste qui s'inspire
Du vent printanier qu'il aspire :
Tout fermente en lui, tout respire ;
Tous les arts bruissent leurs sons.
Comme sur les flots la mouette
Plane & fait songer, l'alouette,
En chantant dans l'air, lui souhaite
Toutes les plus belles chansons.

Les aubépines sont fleuries
Comme les fleurs dans les prairies.
Tout est vapeurs & rêveries,
Quand on passe au soleil levant.
Les cieux se mêlent à la terre,
Et pendant ce divin mystère,
Notre esprit, humble tributaire,
Trouve sa note dans le vent.

Tableau, chanson, poëme ou prose,
Il reste toujours quelque chose
De votre œuvre en plein air éclose
Au milieu des senteurs des champs.
Soit le printemps, l'été, l'automne,
L'hiver même, où chacun frissonne,

Toujours la nature nous donne
Le diapason de nos chants.

Malgré l'espace qui verdoie,
L'herbe nouvelle qu'on côtoie,
Souvent la pensée est en proie
A quelque sombre souvenir...
Oh! quel gnôme que la tristesse!
Elle s'impose, cette altesse.
Fuyez tous la mauvaise hôtesse!
Les beaux jours vont vous revenir.

RONDE DE JEUNES FILLES.

Il est un amandier rose,
Un amandier rose & gris
Qui parle... Chose sans prix!
Le dire, à peine si j'ose.
Je l'entends chaque matin
Au fond de notre jardin.

Ouvrant sa fleur blanche & rose,
Dès l'aube au vent printanier,
J'écoute mon amandier
Dont le feuillage gris cause
Sitôt le bruit de mes pas;
Ce que l'on ne croira pas!

Il me dit: « Mademoiselle,
Suivez comme moi le temps;
Revêtissez, au printemps,
La robe rose nouvelle.
Quand vous aurez un mari,
Le temps sera moins fleuri.

On vous verra, belle & grande,
Dans le monde & les honneurs.
Et, dans ce temps de splendeurs,

Alors, comme mon amande,
Vous serez en velours vert
Dans les bals pendant l'hiver. »

Ainsi parle son feuillage
Quand je l'écoute, au matin,
Parmi les fleurs & le thym
Et les jasmins du treillage.
Venez voir mon amandier
Au beau rose printanier.

LE CURÉ DE PAVIN.

A côté du cimetière
Où chacun dort dans sa bière,
J'ai ma petite maison
Avec jardin, fleurs & treilles,
Cour, cave, vins en bouteilles,
Et bon feu dans la saison.
Aussitôt l'aube vermeille,
Dans l'été, je me réveille.
Gertrude monte avec soin
Du vieux vin de la comète,
Que sur ma table elle apprête,
Et qu'elle a pris au bon coin.

Mon sacristain (sans reproche)
Avant de sonner sa cloche,
Boit aussi son petit coup.
C'est une habitude prise ;
Il soigne mieux notre église
Et sonne mieux, voilà tout.
Quand je chante les matines,
Les cloches, voix argentines,
Gaîment chantent au lointain ;
Et les vitraux de l'église
Renvoient sur la dalle grise

Des reflets couleur de vin.

Je dis haut ce qu'il faut croire.
Si quelquefois j'aime boire,
Je suis sincère & loyal.
Dieu m'a voulu de la sorte.
J'ouvre à deux battants ma porte ;
Regardez, ça m'est égal.
Gertrude, c'est ma servante,
C'est ma bonne gouvernante,
Une vieille amie à moi.
Jamais on n'en put médire ;
Et de ce qu'on pourrait dire
Je me rirais bien, ma foi !

Et quand, avec des confrères,
Vers Dieu nous levons nos verres,
Est-il du mal à cela ?
Une âme est-elle damnée
Pour choisir dans une année
Cinq ou six jours de gala ?
Il semble, alors qu'on est prêtre,
Qu'on insulte au divin Maître.
En buvant ce qu'il donna :
Le vin ! Mais Jésus lui-même
Changeait en ce vin que j'aime
L'onde aux noces de Cana !

Eh, corbleu ! vive la joie ;
Je prends ce que Dieu m'envoie,
Et je fais comme il convient.
Je donne, cela m'amuse.
Quant à la vertu, j'en use,

Mais je n'en abuse en rien.
Le peu que j'ai d'héritage
Sert aux pauvres du village ;
Mais eux me le rendent bien.
Le peu que j'ai, je le donne ;
Et chacun d'eux me pardonne
Lorsque je n'ai plus de... *mien!*

Heureux de mon ministère,
Alors que je monte en chaire,
Je leur dis en peu de temps :
« Travaillez, soyez honnêtes,
Amusez-vous dans les fêtes,
Aimez-vous bien & longtemps. »
Pour notre commune entière
J'ai fait cette humble prière
Que l'on chante à l'unisson
Devant un Jésus aux langes :
« Dieu ! bénissez les vendanges
En bénissant la moisson. »

Mon église est très-modeste.
Un seul beau vitrail y reste ;
On vient de loin pour le voir.
C'est Noé plantant la vigne !
Morceau capital & digne
D'exercer le haut savoir.
On voit ce grand patriarche,
D'un côté sortant de l'arche,
Suivi par deux lapins blancs ;
Puis, dans un dernier cartouche,
Il est ivre... sur sa couche.
Sa fille a des yeux parlants.

J'ai buffet, table & six chaises,
Un lit où je prends mes aises,
Un grand bahut de noyer.
Et dans un cadre, & sous verre,
Un beau portrait de ma mère
Qui pour moi semble prier...
Le dimanche, après la messe,
Je me mêle à la jeunesse,
Et nous jouons dans mes cours.
Ou, retroussant ma soutane,
Nous allons en caravane
Dans les bois des alentours.

Sans orgueil & sans envie,
Passant doucement ma vie,
Content d'un modeste lieu,
En saluant la nature
Je m'en irai sans murmure
Quand me l'ordonnera Dieu.
Et je veux, pour litanie,
Lorsque l'âme rajeunie
Du vieux curé de Pavin
Aura quitté cette terre,
Que ceux de mon presbytère
Boivent un tonneau de vin.

A M[lle] ESTELLE THÉOPHILE GAUTIER.

Hier vous me demandiez un sonnet, chère Estelle.
C'est un grave monsieur qui ne rit pas toujours.
Quand il fait le charmant près d'une demoiselle,
Il règle un peu son pas sur la danse de l'ours.

Allons, sonnet, dansez pour cette jeune belle,
Et soyez élégant dans vos tours & détours.
Faites attention!... Son père est le modèle
De toute fantaisie, & le maître en nos jours.

Et d'abord, pour entrer chez l'illustre poëte,
Chez Gautier! mon parrain de lettres, haut la tête!
Tenez-vous droit, monsieur le sonnet; avancez.

Présentez notre hommage à sa charmante fille.
Admirons ses beaux yeux qui tiennent de famille.
Faites la révérence! Allez-vous-en... assez.

PANTOMIME.

A HENRI BOUCHER.

Pierrot, qui fait de mauvais tours
Toujours,
Quand on le laisse faire:
Voyant un essai de ballon
En long,
Dit : « Voilà mon affaire...
Il s'agit de le retenir
Au moment de partir. »

C'était au coucher d'un soleil
Vermeil;
Le temps était superbe.
Le hameau fêtait saint Crépin.
Crispin
Était couché dans l'herbe.
Pierrot blotti, près des piquets,
Se tenait aux aguets...

Le Léandre faisait jabot.
Ce beau,
Dans son orgueil suprême,
Les reins cambrés & l'air vainqueur,
Sans cœur

Et sot comme lui-même,
Se rengorgeait, le nez au vent
Et la jambe en avant.

Pendant que Cassandre avec art,
Au quart
Au moins de tout le monde,
Démontrait qu'en brûlant du foin,
De loin
La sphère était plus ronde;
La Colombine à l'air coquin
Lutinait Arlequin.

Gille dit qu'il vit le moment
(Il ment,
Il était de cuisine)
Où Pierrot, étendant soudain
La main
Quand partit la machine,
Puni de son esprit pervers,
S'enleva dans les airs.

Car à la corde il se cabrait,
Tirait...
On criait : Tire! tire!
Mais le ballon suivait toujours
Son cours...
Aux grands éclats de rire,
Pierrot gigottait sur Paris,
En poussant de longs cris.

On ne vit bientôt qu'un point noir
(Le soir

Jetait son voile immense) ;
Puis on ne vit plus rien du tout.
Surtout,
Mons Pierrot, bonne chance !
Chacun, en tournant le talon,
Dit bonsoir au ballon.

Pierrot pendu perdait l'espoir,
Sans voir
Comme une tache grise
Où l'aérostat s'abattait ;
C'était
Sur le toit d'une église.
Et, sur la flèche d'un clocher,
Pierrot put s'accrocher.

Vois, Pierrot, la morale en tout ;
Surtout
Au bout de toute corde...
Tu trouvais, voulant faire tort,
La mort !
Sans la miséricorde
De Dieu, qui t'entendit hurler,
Tu pouvais t'empaler !

Enfin, tiré de cet endroit,
Et droit
De froid, de peur malade,
Pierrot, tout pâle, au cabaret
Paraît ;
Boit une ample rasade,
Se réchauffe... & mange soudain
Trente aunes de boudin.

Léandre, Cassandre, Arlequin,
Crispin,
Gille & la Colombine
Survinrent avec des bâtons...
Partons!
Dit-il, voyant leur mine.
Et Pierrot de chez l'hôtelier
S'échappa... sans payer.

LE SAULE.

Pourquoi regarder toujours l'onde?
Pourquoi tant d'amère douleur?
N'as-tu plus d'espoir en ce monde,
Saule pleureur?

Que cherches-tu dans la rivière,
As-tu perdu quelqu'un ici?
A comprendre ta peine amère
Je cherche aussi.

Saule éploré, je t'en conjure,
Révèle-moi ce grand secret...
Mais je n'entends que ton murmure
Plein de regret.

Êtes-vous, fleurs pleines de larmes,
Et vous, saules ainsi penchés,
Comme sous de magiques charmes
Des cœurs cachés?

Si notre âme au ciel monte & chante,
Quand nous dormons du grand sommeil;
Si le corps devient arbre ou plante
Sous le soleil;

Si toute chose est transformée,
Peut-être qu'à ce même endroit
Quelqu'un mourut sans bien-aimée...
Et saule il croît!

MEDISANCE.

Nous aimons tous dans la vie
Les ombrages, le soleil,
La nature, l'harmonie,
Et notre amour sans pareil.
Je rends aux femmes hommage,
Et je m'en tiens glorieux.
Si je dis mal, c'est dommage:
Mais plus tard je dirai mieux.

La fleur la plus parfumée,
Prise à la senteur des monts,
Nous semble moins embaumée
Que la femme où nous aimons.
Sur l'herbe que chacun foule
Nous distinguerions, je crois.
La place où, parmi la foule.
Són pied s'est posé parfois.

Dans les bois, dans la campagne,
Dans les prés, ou dans les champs,
Dans la plaine, ou la montagne,
On entend de bien doux chants:
L'onde aussi chante ou murmure,
Et la brise plus encor;

Mais des voix de la nature
Quel est le plus pur accord;

La plus suave musique,
La plus divine à la fois?
C'est : Je t'aime! mot magique,
Que seule exprime leur voix.
Créateur, qui dans leurs âmes
Versez tant d'amour pour nous,
Je vous rends grâces!... O femmes,
Pieux, je l'adore en vous.

La femme souvent peureuse,
Qui tremble à propos de rien,
Quand elle aime, est courageuse :
Chacun de nous le sait bien.
Forte, dans toute misère
Elle prend les partis prompts.
C'est en elle qu'elle espère,
Lorsque nous désespérons.

On force en vain sa personne,
Nul ne peut forcer son cœur;
Nul ne l'achète : il se donne...
Il brave toute fureur,
Famille, or, le trône même.
Quittant tout complétement,
C'est pour celui-là qu'elle aime
Son sublime dévoûment.

Nous poussons des cris de rage
Qui font rire d'y penser
Sitôt qu'une ombre d'outrage

Vient un beau jour nous froisser.
Tant mieux, si tout n'est pas rose
Pour plus d'un affreux gredin
Qui fanerait toute rose
En passant dans un jardin.

Tant mieux, si tout n'est pas rose
Pour celui-là, le premier,
Qui prend la fleur fraîche éclose
Pour en faire du fumier.
Je sais bien qu'à mon époque
On rit de tout. — C'est joyeux. —
Mais des rieurs je me moque,
Et plus tard je dirai mieux.

DESSUS DE PORTE.

PANTOMIME.

Un jour Arlequin dit à Colombine :
« Pourquoi me tromper ainsi, dis, coquine? »
Colombine dit à mons Arlequin :
« Pourquoi me tromper ainsi, dis, coquin?
— Astre de mon âme, ô ma tourterelle,
Mon amour pour toi, vrai!! se renouvelle.
— Soleil de mon cœur, cuistre, animal, bah!
Ton amour revient, quand le mien s'en va?
— Tu veux me quitter, vilaine pécore,
Peut-être as-tu fait cent fois pis encore?
— Cent fois, non! Deux cents, si tu veux savoir.
J'ai six rendez-vous encor pour ce soir.
— Oh! je m'en rapporte à toi, Colombine,
Garde ton secret. On fait donc la mine?...
On n'aime donc plus son *petit Quinquin?*
On veut donc le voir mourir de chagrin?
Que diront entre eux & Cassandre & Gille,
Et Léandre encor, ce grand imbécile?
— Il est beau, je l'aime, il est sans défaut.
— Je le trouve laid; Léandre est un sot.
— J'aime aussi Pierrot, sa figure blanche
Me plaît, & j'irai l'embrasser dimanche;
Mais il est voisin de mon amoureux,

Je pourrai, ce soir, les voir tous les deux.
— O mon pigeon blanc, ma belle pintade,
Prends pitié de moi, je suis tout malade…
Je me trouve pâle & j'ai mal au cœur ;
J'ai mangé du fil ou bien de l'étoupe
En me pressant trop d'avaler ma soupe.
— Tâche de crever au moins, vil menteur.
— Oh!… c'était du fil ou de la filasse,
Depuis ce matin cela m'embarrasse,
Je vais étouffer!… — C'est un grand bonheur.
— Peut-être ce n'est qu'un bout de ficelle?
— Lors ton compte est bon, la chose est mortelle.
— Ainsi l'on va donc enterrer *Quinquin*.
Peut-être aujourd'hui, peut-être demain!
Ce pauvre *Quinquin*, si bon, si tranquille,
Si doux, si rangé! — Oui, grand imbécile,
Grand lâche!… Coquin, trompeur, tyranneau,
De loup furieux tu deviens agneau!
— Dis un âne, un buffle! O ma Colombine,
Grâce! Qu'un baiser sur ta main lutine
Soit le gage heureux… Non! Plutôt la mort!
Mais ce serait trop… doux. J'ai tout le tort.
Veux-tu m'obliger? Va chercher des *battes*.
A droite en entrant dans la chambre au fond.
Rosse-moi. Je suis sur mes quatre pattes,
Comme il me convient… A moins qu'un pardon
Bien franc, bien loyal, termine l'affaire.
— Fais le chien couchant, ne sachant que faire ;
Rampe lâchement… Hypocrite & vil,
Demande pardon! — Certe : Ainsi soit-il.
— A-t-on jamais vu!… J'en bondis encore…
Car tu l'as bien dit : « Vilaine pécore! »
Ça te vaudra cher! — Arlequin, pêcheur,

Se repent du plus profond de son cœur.
— Ne vous traînez pas comme une guenille.
— (Je suis un fier gueux! Qu'elle est belle fille!...)
— (Tiens!... comme il est laid!) — (Elle croit pourtant
A mon repentir... J'en ferai d'autant.)
— Lève-toi, butor! (C'est égal, il m'aime,
C'est bon à savoir... J'agirai quand même.) »

MISANTHROPIE.

Quand on nous tend la main, si notre double vue
Pouvait sonder le cœur de celui qui nous ment,
Quel spectacle attristant, quelle honte imprévue
Trouverions-nous alors au lieu de dévoûment!
Ainsi que le serpent dont le regard fascine,
Le fourbe aussi possède un regard calme & doux;
Et son instinct devine
Ce qu'il prendra de nous.

KYRIE.

Dans notre nuit, dans nos misères,
Seigneur! prenez pitié de nous.
Seigneur! l'éternité, c'est vous;
Prenez pitié des éphémères...

Tout-Puissant! que nous implorons
En tout pays, dans toute église;
Que votre clarté nous conduise:
Sans elle, nous succomberons.

Dans notre nuit, dans nos misères,
Seigneur! prenez pitié de nous.
Seigneur! l'éternité, c'est vous;
Prenez pitié des éphémères...

Seigneur! éclairez nos raisons
D'un seul rayon de votre gloire;
Seigneur! notre nuit est si noire...
Qu'à tout angle nous nous brisons.

Dans notre nuit, dans nos misères,
Seigneur! prenez pitié de nous.
Seigneur! l'éternité, c'est vous;
Prenez pitié des éphémères...

Seigneur ! Seigneur ! inspirez-nous
La bonté, qui nous grandit l'âme,
Et la justice, sainte flamme
Qui ne peut venir que de vous.

Dans notre nuit, dans nos misères,
Seigneur ! prenez pitié de nous.
Seigneur ! l'éternité, c'est vous ;
Prenez pitié des éphémères...

Seigneur ! faites qu'un malheureux
Rencontre toujours sur sa route
Quelque noble cœur qui l'écoute ;
Et bénissez-les tous les deux.

Dans notre nuit, dans nos misères,
Seigneur ! prenez pitié de nous.
Seigneur ! l'éternité, c'est vous ;
Prenez pitié des éphémères...

LE SOUVENIR.

L'hiver, lorsque le vent pleure sur les tombeaux;
Ou l'été, sous la brise, alors que nos pensées
Ont des ailes d'azur & volent, balancées,
Du brin d'herbe à la fleur, de la fleur sur les eaux...
Ou bien quand un clocher sonne au loin la prière,
Le souvenir, lueur qui brille la dernière,
Tamise du passé la cendre en poudre d'or.
A nos yeux éblouis apparaissent encor,
Comme un essaim léger bourdonne un soir de fête,
Les beaux jours disparus, les choses qu'on regrette,
Ceux-là qui nous aimaient... Et ces foules, hélas!
Chantent autour du cœur, volent autour des pas.

Souvenir! joie en deuil, & reflet d'une flamme;
Escorte du rêveur, mirage de son âme:
Trésor, nimbe vermeil, mystérieux pouvoir,
Parfum de la tristesse, & rose sur le noir...

Car ainsi qu'une fleur a toujours son arôme,
Chaque doux souvenir a toujours son parfum.
Tel un tombeau fleuri : sous la brise il embaume,
Et ne contient pas moins les restes de quelqu'un!

CHANT D'UNE MERE.

Mon enfant dans son berceau,
Ainsi qu'un petit oiseau
Dans le duvet & la mousse,
S'endort,
S'endort,
S'endort bercé sans secousse.

Avec ce cher nouveau-né
Que le bon Dieu m'a donné,
Je suis plus forte & j'espère.
Il dort,
Il dort,
Mais il a perdu son père.

Quand le destin a posé
Sur son petit front rosé
Déjà le sceau de misère...
Il dort,
Il dort,
En souriant à sa mère!

Puisse mon enfant, un jour,
Plus que moi-même! à son tour

Trouver appui sur sa route...
    Il dort,
    Il dort...
Dieu le bénira sans doute.

RONDE DE L'OISEAU.

Un jour, une jeune fillette
Le matin allait au marché:
Un rossignol, d'une voix nette,
Chanta, sur un arbre perché :
« Cui! cui! je le répète,
Prenez garde à vous, ô fillette!
Dans l'ombre est un amant caché. »

Rieuse & relevant la tête,
La belle répondit : « Comment?
Que dites-vous, rossignolette,
Qui chantez un air si charmant?
— Cui! cui! je le répète,
Prenez garde à vous, ô fillette!
Dans l'ombre se cache un amant. »

Le grand marché du voisinage
Se tenait au delà d'un bois.
Le rossignol dans le feuillage
Voltigeait, chantant à la fois :
« Cui! cui! gare au passage!
Prenez garde à vous, soyez sage. »
La moqueuse imitait sa voix.

Elle allait, pimpante & coquette,

Panier au bras, nez rose au vent.
Le petit oiseau, de son faîte,
Découvre un beau fils en avant...
« Cui! cui! jeune fillette,
J'en vois un là-bas qui vous guette,
Prenez garde, il est très-savant! »

Ha! c'était le coq du village,
C'était Jean-Louis près d'un buisson,
Attendant la belle au passage.
L'oiseau répéta sa chanson :
« Cui! cui! cheveux en boucles
Et longs yeux noirs en escarboucles
Tentent de plus d'une façon. »

Mais aucun conseil ne l'arrête.
Fit-elle un mal? Fit-elle un bien?
Elle voulut faire à sa tête.
Quand femme veut, Dieu le veut bien.
Cui! cui! Dans son feuillage
En vain le rossignol fit rage;
Cela ne lui servit à rien.

Cet amant qui de loin la guette,
Dans les hautes herbes couché,
De temps en temps tournait la tête,
Comme le rossignol caché.
Cui! cui! L'oiseau répète :
« Prenez garde, folle fillette,
On a bientôt fait un péché! »

Jean-Louis vint & dit à la belle :
« Je vous aime depuis longtemps!

— C'est comme moi, répondit-elle. »
L'amour abrége bien du temps.
  Cui! cui! L'oiseau s'envole!
En voyant vaine sa parole,
Il s'en fut chanter le printemps.

Que voulez-vous que je vous dise?
Les rendez-vous allaient leur train.
Tantôt c'était devant l'église,
Tantôt sur un autre terrain.
  Cui! cui! Faible barrière...
Plaisirs devant, chagrins derrière,
Lorsque l'amour est souverain.

Tout finit par un mariage.
Il n'en est pas ainsi toujours...
L'oiseau tient le même langage
Aux belles filles de nos jours.
  Cui! cui! n'empêche guères
De faire ainsi qu'ont fait nos mères,
Et l'eau de poursuivre son cours.

NOUVELLE MAISON.

A J. BARBEY-D'AUREVILLY.

Je veux décrire une merveille
Intéressant beaucoup de nous :
C'est une maison sans pareille,
Comme il doit s'en bâtir pour tous.
Je ne sais trop s'il y voit trouble,
L'architecte, ou s'il y voit bien :
Les plus riches paîront le double,
Les pauvres, dit-il, presque rien.

Et, la chose étant compensée,
Je verrai donc des gens contents !
J'applaudis à cette pensée,
L'un des besoins de notre temps.
A ce bien-être dans la vie
Me rattachant avec amour,
Par moi la maison fut suivie
Du premier jusqu'au dernier jour.

D'abord j'ai vu creuser la terre
Par des bataillons d'ouvriers.
Puis les fondations se faire,
Puis les caves, les escaliers.
En fonte, en chêne, la charpente

Grandissait par enchantements,
Formant une cage géante,
Et chacun des appartements.

Sous les ordres du père Eustache,
Le chef de ces rudes garçons,
Ceux du compas & de la hache
Cédèrent la place aux maçons.
Des pierres de diverses tailles,
Que leurs bras montaient tour à tour,
Eux ont élevé des murailles
Plus hautes qu'une haute tour.

Un jour, descendant ma barrière,
Par un beau soleil, le matin,
Tous en ligne, devant la pierre
Qui rendait un son argentin,
Je vis les sculpteurs à l'ouvrage,
Debout, assis, partout blottis,
Chantant sur leur échafaudage
Aux tintements de leurs outils.

Je les ai vus finir les frises
Et terminer les deux frontons
Mieux sculptés que ceux des églises
Et des Normands & des Bretons.
Allez la voir ! elle est montée,
Cette merveille des maisons ;
Toute en belle pierre sculptée,
Faisant face à deux horizons.

Elle a deux cours & deux façades,
Six cents fenêtres, cent balcons,

Huit boutiques & seize arcades,
Des flots d'or sur tous les plafonds.
Les pièces de serrurerie
Sont des phénomènes à part,
Qui semblent de l'orfévrerie,
Tant chacune est faite avec art.

Tous les bois sont des bois des Iles,
Les plus beaux sans comparaison.
Les escaliers, larges, faciles,
Ont à peine d'inclinaison.
Des torchères à chaque étage
Illumineront les paliers
Et les tapis à grand feuillage,
Du haut en bas des escaliers.

Des groupes de cariatides
Les bras tendus sur les passants,
La nuit, portent en pyramides
Mille globes incandescents.
Les glaces sur les cheminées!
Mesdames, c'est ce qu'il faut voir;
Vous y passerez vos journées
Depuis le matin jusqu'au soir.

Et le paros & le carrare,
Et la malachite aux tons verts,
Tout beau marbre, tout marbre rare
Est sculpté d'ornements divers.

Et c'est là que nos plus grands peintres
Ont fait leurs chefs-d'œuvre nouveaux.
Il n'est plafonds, panneaux ou cintres

Qui ne soient autant de tableaux.
Ces figures, ces paysages,
Ces marines, ces animaux,
Tous ces admirables ouvrages
Ne s'expliquent pas par des mots.

Un parc immense est par derrière,
Pour l'été respirer le frais,
Et des jets d'eau vers la lumière
S'élancent en gerbes; après,
Dépassant à perte de vue
Les arbres & les bâtiments,
On les aperçoit, de la rue,
En aigrettes de diamants.

Tout étant prêt, je me hasarde!
Et j'ai choisi mon logement :
Une grande chambre en mansarde,
Tendue en velours seulement.
J'ai dit à qui pouvait m'entendre
Que je serais là comme un roi.
L'architecte vient de m'apprendre
Qu'il s'était bien moqué de moi.

Encore une erreur qu'on m'enlève...
Prétexte à me moraliser.
J'aimerais tant voir un beau rêve
Quelquefois se réaliser!

Du moins je ne perds pas courage;
Il faut se faire une raison.
En me plaçant sur leur passage,
Je verrai ceux de la maison.

Voir des heureux, c'est quelque chose :
Se croire heureux, c'est plus encor.
Adieu, maison à porte close,
Ouverte dans mon rêve d'or.

CROQUEMITAINE.

Croquemiton, Croquemitaine...
Enfants, la légende est certaine,
Il faut être sages, sinon :
Croquemitaine, Croquemiton,

Avec des habits en guenilles,
De longs bras comme des mandrilles,
Et sa longue barbe au menton;
Croquemitaine, Croquemiton,

Malgré la poussière ou la crotte,
Passe avec une grande hotte
Et son croc en fil de laiton.
Croquemitaine, Croquemiton...

Il a de longues dents pointues,
Ses mains de poils sont revêtues,
Et son grand nez est en carton!
Croquemitaine, Croquemiton...

Il flaire au vent sur son passage,
Et quand un enfant n'est pas sage,
Il emporte cet avorton.
Croquemitaine, Croquemiton...

Malgré les cris de ses victimes,
Il franchit les plus hautes cimes,
L'infatigable piéton,
Croquemitaine, Croquemiton.

Lorsque sa grande hotte est pleine,
Tellement qu'il marche avec peine,
A minuit il rentre à tâton...
Croquemitaine, Croquemiton...

Sa cabane est dans une plaine
En une contrée incertaine...
Un porc y grogne en chaque ton :
Croquemitaine, Croquemiton!

Je vous préviens, jeunes fillettes,
Si pimpantes & si coquettes,
Brunes, blondes ou d'autre ton ;
Croquemitaine, Croquemiton

Vous arrache vos chapeaux roses,
Vos robes & vos belles choses,
Vous coiffe en bonnet de coton!...
Croquemitaine, Croquemiton.

Quant aux garçons, les mauvais drôles,
N'ont pas du tout les plus beaux rôles :
Mais bien du fouet ou du bâton.
Croquemitaine, Croquemiton...

Il prend ces petits sans vergogne,
Les couche avec le porc qui grogne,
Et souvent les mange, dit-on!

Croquemitaine, Croquemiton..

Sur l'insistance des familles,
Petits garçons, petites filles,
Il vous arrange en miroton!
Croquemitaine, Croquemiton..

Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Il vaut mieux cueillir des noisettes
Que d'être pris par le glouton
Croquemitaine, Croquemiton!

Je ne veux rien vous faire accroire;
Enfants, mon but, en cette histoire,
Est de parler comme Caton...
Croquemitaine, Croquemiton.

Croquemiton, Croquemitaine...
Enfants, ma légende est certaine,
Il faut être sages, sinon:
Croquemitaine, Croquemiton!

LES DERNIERS MOULINS

DE LA BUTTE MONTMARTRE EN 1857.

Il reste quatre moulins.
Les trois plus joyeux peut-être,
Je les vois de ma fenêtre.
Eux regardent les lointains...
Calmes ou tout à leur tâche,
L'été, l'automne, l'hiver,
Sur le ciel gris, sombre ou clair,
Les bras tendus sans relâche.

Aux rumeurs dont ils sont pleins,
Se joint, quand près d'eux on passe,
Le grand bruit que dans l'espace
Font leurs bras broyeurs de grains.
De loin les voyant paraître,
Je dis : « Voilà mes voisins
Là-bas... ces petits moulins,
Si grands! vus de ma fenêtre. »

Si l'on monte visiter
Ces crépitants dans leur cage,
Autour d'eux on trouve : ombrage,
Restaurants pour s'inviter,
Charmilles, bosquets, tonnelles,

Des bancs de bois, du vin frais,
Des balançoires!... Après :
De charmantes demoiselles.

Salut! dernières splendeurs
De Montmartre, notre butte,
D'où plus d'un fait la culbute
En descendant les hauteurs!
D'un faux pas nul n'est le maître
Quand il suit des brodequins...
Qu'ils sont gais, les trois moulins
Que l'on voit de ma fenêtre!

Et pendant les soirs d'été
Toute la butte est en fête.
Le *Moulin de la galette*
Ouvre son bal si vanté.
Chaque arbre alors s'illumine,
Ou pavoise les hauteurs;
Et la foule des danseurs
De tous côtés s'achemine.

L'orchestre, encore exigu,
Dans le lointain, qui résonne,
Fait retentir son trombone
Et son flageolet aigu;
Puis grogne la contre-basse
Sous les éclats d'une voix
Braillant par-dessus les toits :
« Place, en place, en place, en place! »

Laissez passer tout ce bruit.
Mais quand chacun dort tranquille,

Montez, pour voir la grand'ville,
Un matin que le ciel luit.
En des zônes inconnues,
Plus splendide qu'une mer,
Paris s'étend & se perd
Dans l'or, la brume & les nues...

Venez là vous promener.
Si votre bourse est en fête,
Au *Moulin de la galette*
Allez aussi déjeuner.
Plus tard vous direz peut-être,
Même en de plus beaux jardins :
« Qu'ils étaient gais, ces moulins
Qu'on voyait de sa fenêtre! »

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

« L'aube point, & les cloches tintent
Pour le dimanche des Rameaux,
Les cieux gris de rose se teintent,
Le jour s'étend sur nos coteaux.
Dig, ding, don!.. quand on carillonne
Pour célébrer le renouveau,
C'est le printemps qui vient, & donne
Son buis, béni d'un vert nouveau.

Tout resplendit dans la campagne,
Et tout brille au soleil levant.
La brume entoure la montagne,
Et tout est senteur sous le vent.
Le bois verdit, le champ verdoie,
Les cloches chantent au lointain;
Aujourd'hui c'est un jour de joie.
Jour des Rameaux, quel beau matin!

Déjà la plaine est sillonnée
De tous les gens des alentours;
Les femmes ont pour la journée
Revêtu leurs plus beaux atours.
On voit la foule qui serpente...
On voit du rouge, on voit du bleu,

On voit du blanc de pente en pente ;
Tous vont rendre grâce au bon Dieu.

Et le portail de notre église
Est tout jonché de grands rameaux,
Dont chacun va prendre à sa guise
Pour orner chaumes ou châteaux.
Le buis a remplacé le chêne.
Le buis joli, le frais buis vert,
Peut, jusqu'à la saison prochaine,
Rappeler le printemps, l'hiver.

Hâtez-vous, voici la grand'messe,
Le carillon marche son train ;
Dig, ding, don !.. Moi, rien ne me presse,
L'église touche mon terrain.
Dig, ding, don !.. Alors que j'écoute
Dans les champs ces sons argentins,
L'espoir, tout le long de la route,
Me dit : Bon an, bons blés, bons vins !

Dig, ding, don !.. comme on carillonne...
Quel beau temps il fait aujourd'hui !
Dig, ding, don !.. le clocher s'en donne...
Je me réjouis avec lui.
A sa santé !.. Quand tout s'ébranle,
Ne renversons pas mon cruchon...
Sonnez, cloches !.. Tout est en branle ;
Chantons *la mère Godichon !*

Ce dig, ding, don, porte à la tête...
C'est étourdissant... le matin...
On peut, un jour de grande fête,

Risquer un pichenet de vin... »
Il dit, reboit, s'assoit à terre ;
Puis enfin s'étend de son long ;
S'endort ; & sans lâcher son verre,
Balbutie encor : Dig, ding, don.

PIERRE.

Je croyais Pierrette à la ville,
Quand nous nous sommes rencontrés;
Moi, j'allais au bois; elle, aux prés.
Je restai debout, immobile...
C'était par un jour de printemps :
Ah! quel beau jour & quel beau temps!

Elle avait son gentil corsage,
Sa robe rouge & ses bas blancs.
Elle s'avançait à pas lents,
En regardant notre village.
C'était par un jour de printemps :
Ah! quel beau jour et quel beau temps!

Je n'osais ni pleurer ni rire,
Car je l'aimais de tout mon cœur;
Mais une fille, par bonheur,
A toujours quelque chose à dire.
C'était par un jour de printemps :
Ah! quel beau jour & quel beau temps!

Elle me dit : Mon pauvre Pierre,
J'arrive... Je lui dis : Tant mieux!
En l'embrassant sur les deux yeux.

Tout resplendissait de lumière!...
C'était par un jour de printemps :
Ah! quel beau jour & quel beau temps!

Alors, en marchant tout près d'elle
Tout doucement, tout doucement,
J'osai lui dire en ce moment :
Comment ça va, mademoiselle?..
C'était par un jour de printemps:
Ah! quel beau jour & quel beau temps!

Je ne veux rien vous faire accroire :
En passant tous deux par les bois,
Je l'embrassai six autres fois;
Et voilà toute mon histoire.
C'était par un jour de printemps,
Ah! quel beau jour & quel beau temps!

Nous nous sommes mis en ménage,
Et le temps accroît nos amours.
Je rends grâce à Dieu, tous les jours,
D'avoir béni mon mariage.
C'était par un jour de printemps :
Ah! quel beau jour & quel beau temps!

AUTOMNE.

Voulez-vous, ma belle,
Boire du vin doux
Sous cette tonnelle
Couverte pour nous?
Asseyons-nous sous le feuillage,
Entrons là, tous deux;
Causons sous l'ombrage
En vrais amoureux.

Le chant des cigales,
A midi surtout,
En notes égales
Résonne partout.
On est si bien sous la verdure!
Faisons halte ici.
La bonne heure dure
Un instant aussi...

Rien ne nous empêche,
Dans notre canot,
D'aller à la pêche
Au courant de l'eau.
Alors passe chaque village
De près ou de loin,

Et son entourage
D'arbres & de foin.

Le temps est superbe,
Le ciel d'un bleu clair,
L'insecte de l'herbe
Bourdonne dans l'air.
Tout resplendit dans cet automne,
Tout chante ou bruit;
Le soleil rayonne,
Et notre amour luit!

Quand viendra la brune,
Si vous avez froid,
Ma charmante brune,
Je vous promets, moi,
Une magnifique flambée,
Un souper joyeux
A la nuit tombée,
Et tout pour le mieux.

FLEURETTE.

Le vieux dicton : *Conter Fleurette,*
Vient de Henry le Béarnais :
Je vous en dis ce que j'en sais ;
Voici cette histoire, fillette :

Henry, dans ce temps, écolier,
Passant le long d'une charmille,
Tout à coup rencontre la fille,
La fille de son jardinier.
Elle était la fleur bien-aimée,
La *Fleurette*... La chère enfant,
Père & jardinier, soin touchant !
C'est ainsi qu'il l'avait nommée.

Déjà rêveuse, en ce jardin
Fleurette passait solitaire,
Foulant d'un petit pied mutin
Les pâquerettes d'un parterre.

Henry, surpris, retint ses pas...
Fleurette ne l'aperçut pas.

Mais Fleurette était si charmante,
Ajoute encor l'historien,
Que Henry, la bouche béante,

S'arrêta sans prononcer rien,
La suivant à la dérobée...

Il vint encor le lendemain,
Et la trouva, la nuit tombée,
Pensive encor sur son chemin.
Tous deux, cachés par la feuillée,
S'aimèrent... Et depuis ce jour,
Sur Henry Fleurette appuyée
Écoutait ses serments d'amour.

Pour rendez-vous, un chêne
Au bord d'une fontaine,
Au fond d'un parc ombreux,
Servait les amoureux.
Là, tout était ivresses,
Baisers, propos, promesses,
Et les cieux grands ouverts
Sous ces grands rameaux verts!

Hélas! bientôt le chêne
Et la sombre fontaine
Et les rameaux touffus
Virent seule, en prière,
La pauvre jardinière.
Henry ne venait plus...

Le cœur plein de tristesse,
Elle espérait sans cesse
Entendre encor ses pas...
Fleurette se désole,
Fleurette devient folle...
Henry ne revint pas.

De la source profonde
Elle regarda l'onde
Et les arbres autour...
Se sentant seule au monde
Et pleurant son amour,
Elle attendit encore
Du lever de l'aurore
Jusqu'à la fin du jour.

D'un vain espoir bercée,
La jeune délaissée,
Quand sonna l'*Angelus*,
Alla finir sa peine
Au fond de la fontaine.
Henry ne l'aimait plus...

Voilà pourquoi, fillette,
Depuis ce triste jour,
Quand on parle d'amour,
On dit : *Conter Fleurette!*

LES PETITS LOUPS.

A M. OTHON DURUT, AGÉ DE TROIS ANS ET DEMI.

Trois petits loups, dans un grand bois
(C'est un conte de ma grand'mère),
Virent passer, avec son père,
Un petit garçon une fois.
Le premier loup dit : Qu'il est rose!
Le second loup dit : Qu'il est blanc!
Le troisième dit une chose
Que je ne redis qu'en tremblant...
Il voulait manger l'enfant rose,
Le petit enfant rose & blanc!

Alors les loups, jeunes encore,
Prévinrent du fait leur maman
Qui leur dit : « S'il est si charmant,
Rien ne gêne qu'on le dévore. »

Les trois louveteaux, partant pour
Manger le petit enfant rose,
Arrivèrent ensemble autour
De la maison à porte close,
Où le père, alors de retour,
Veille sur son fils qui repose.

Mais pendant que les petits loups

Par la nuit trottaient sur les routes,
Le père, l'oreille aux écoutes,
Avait bien fermé les verrous
Et le volet de sa chaumière.
Sous la porte on voit la lumière.

Voici donc les trois louveteaux
Allongeant au vent leurs museaux,
Flairant, tournant, faisant la guette,
Arrivés à la maisonnette.
Le père entend marcher encor...
Qui peut venir à pareille heure?

« Trois petits chiens, dit-on. D'abord
Pour égayer l'enfant s'il pleure,
Et pour le bien lécher s'il dort. »

Mais ils ne voulaient autre chose
Que croquer l'enfant blanc & rose.

Le premier loup gratte au volet,
Qui ne s'ouvre d'aucune sorte.
Le second, en grattant la porte,
Reçoit un coup de pistolet.
Le troisième se prit au piége
Que la nuit il ne voyait pas,
Tant il était couvert de neige.
Un seul put fuir ce mauvais pas;
Et dans les forêts de l'Ariége
Il court encor pour son repas.

La louve est morte de misère...
Ajoutait aussi ma grand'mère.

OUVRIÈRE.

Mon existence est vide...
Oh! comme ils sont heureux
Ceux-là qui, deux à deux,
Vont dans les bois ombreux
Par un matin splendide!
L'hiver & le printemps,
Mais l'été plus encore,
Dès que le toit se dore,
Je vois, d'après l'aurore,
Quand il fera beau temps.

Je suis toute morose,
Car les yeux me font mal.
Je ne vais pas au bal;
Travailler m'est égal;
Mais n'avoir nulle chose,
Être sans un ami
Dans ce coin solitaire...
Je dois, il faut me taire,
A mon propriétaire
Plus d'un terme et demi...

Quelle boueuse rue
Que la rue où je suis!

Ma chambre est près d'un puits...
A peine si je puis
Apercevoir la nue!
J'ai passé chaque nuit,
Ma tâche est achevée.
Mais je suis énervée...
Voici l'aube levée
Et le soleil qui luit.

LE PETIT CHIEN.

Oui, oui, mon petit chien, oui, nous allons partir...
Je n'ai plus qu'un bouton, le dernier de ma guêtre.
Nous voulons donc toujours accompagner ce maître?
Le suivre n'importe où, s'il lui plaît de sortir?
Vous me paraissez mieux vêtu que de coutume,
Vos poils sont plus lustrés & font plus de volume;
Vous êtes en beauté, mon Pyrame, vraiment!
Chacun de vos yeux bruns semble un pur diamant;
L'oreille est aux aguets, votre queue en panache;
Vous frétillez avec un petit air bravache
Qui vous sied à ravir. Vous êtes un vaurien
Dans le fond, & mordez les fâcheux bel & bien.
Il ne faut pourtant faire abus de votre force;
Vous n'êtes guère gros... Eh! eh! c'est une amorce!
On vous croit un criquet; mais vous avez des dents
Qui font reculer vite & loin les imprudents.

Diable soit de la guêtre! A bas! à bas! Pyrame.
Me faut-il vous chanter toujours la même gamme?
Mon Dieu, qui sait?... Peut-être est-ce un pur sentiment
Personnel qui vous pousse à hâter le moment
Du départ, dans l'espoir de revoir votre belle
Ou quelque autre. Parfois je vous crois infidèle...
J'ai déjà remarqué, mais c'est peut-être à tort,
Que la fidélité n'était pas votre fort;

Quant aux amours s'entend ; car votre caractère
Est, quant à l'amitié, le modèle sur terre,
— A bas! écoutez-moi! — d'un si grand dévoûment,
Que votre individu s'efface entièrement
Pour suivre un ordre sot donné par un sot maître.
L'autre jour, par exemple, un os sous la fenêtre
Vous avait paru bon; alors vous le rongiez.
Je supposais mauvais cela que vous mangiez;
Un psitt! vous fit lâcher votre os à l'instant même.
On ne me ferait rien lâcher de ce que j'aime,
Moi!... Vous avez eu tort. J'étais fou... De quel droit
Venais-je tourmenter vos goûts à cet endroit?
Vous ne m'avez rien dit, mais dans votre silence
Était tout un discours contre ma violence.
Je vous violentais : comme l'homme, en tout cas,
Dès qu'il veut empêcher ce qu'il ne comprend pas.
Je me rappellerai longtemps cette aventure
Pour vous laisser toujours suivre votre nature.
S'il vous plaisait à vous d'aller ronger cet os,
Ne devais-je pas, moi, vous laisser en repos?

Oui, tout est oublié... Vous agitez la queue
Et comprenez très-bien les mots que l'on vous dit.
Pyrame nous allons sortir de la banlieue,
Dîner dans quelque coin. Ah! le bouton maudit!
Vous êtes bien heureux de n'avoir pas de guêtres!
A bas, Pyrame! à bas! Taisez-vous un instant;
Les chiens ne doivent pas tant sauter sur les maîtres
Et pousser mille cris étranges en sortant.
A propos de sortie, & pendant que j'y pense,
Félicitez-vous bien d'être plein d'ignorance
Et du matin au soir d'aller le nez au vent.
Pyrame, avez-vous vu passer le chien savant?

Qu'il a l'air malheureux sous ses habits de prince !
Il est en Menschikoff, gouverneur de province.
Malgré son grand chapeau, son grand sabre & ses croix,
Vous ne voudriez pas, vous, être ainsi, je crois,
Et vous auriez raison. Il coûte de comprendre ;
La science est amère ; & pour vous faire apprendre,
En échange de gloire, on vous éreinterait.
Puis un peuple ravi, lors, vous applaudirait
Plus tard ! Mais à quoi bon la gloire & les richesses
A tel prix ? Il vaut mieux pauvretés & caresses.
Debout dès le matin jusqu'au soir dans Paris,
Menschikoff n'obtient guère encore un très-haut prix
Pour être en gouverneur général de l'Ukraine.
Pyrame, le savoir exige trop de peine...
On gagne d'autant moins que le savoir est grand.
J'en sais déjà trop, moi ; vous, restez ignorant.
Puissiez-vous rarement même donner la patte,
Si ce n'est aux amis que ce procédé flatte.
Ne vous tenez jamais debout, c'est indécent.
Marchez en chien. Plaignez Menschikoff en passant.
Ce pauvre Menschikoff ! Du talent, de la gloire
Et des coups de bâton : c'est toute son histoire
Pour avoir tant appris ! Vous, qui ne savez rien,
N'en resterez pas moins un charmant petit chien.

Je vais vous détacher ce collier qui vous gêne
Et vous irez nu-col, il fait déjà trop chaud.
Vous respirerez mieux le vent pur de la plaine.
Aux poulets en chemin ne donnez pas l'assaut !
Vous nous pourriez tous deux faire assommer peut-être,
Ou payer tout au moins une amende &... ma foi !...
Je ne puis boutonner ce bouton de ma guêtre ;
Tant pis !... Mon petit chien n'y tient pas plus que moi.

Allons, allons, en route! Eh! fermons notre porte.
Pyrame, encore un coup silence en la maison.
Entendit-on jamais des cris de telle sorte!
Passez!... En votre joie ayez de la raison.
Faire en tours & détours plus d'une grande lieue,
Et comme en essayant de dévisser sa queue,
Est-ce un maintien décent digne d'un chien d'esprit?...
Mon chien, faites toujours comme Dieu vous apprit.
C'est ainsi qu'il me pousse au pays de Cocagne,
Où vous aimez me suivre à travers la campagne.
Je trouve des motifs blottis dans les buissons...
Et vous m'aidez, Pyrame, à faire mes chansons.

RETOUR.

Grands arbres, dont l'ombre autrefois
Abrita mes jeunes années,
Lorsque je passe & vous revois
Après autant d'heures sonnées...
Quand j'entends vos bruissements
Sous vos coupoles de verdures,
Arbres, tous mes gémissements
Se mêlent à tous vos murmures.

Vignes & champs qui m'entourez,
Je reviens des plages lointaines.
Maisons, jardins, cours d'eaux & prés,
Petits sentiers & grandes plaines,
Où sont-ils ceux-là que j'aimais?
Leurs traces sont même effacées...
Je ne les reverrai jamais
Qu'aux doux reflets de mes pensées.

Alors que sur les gazons verts
Elle passait, mignonne & rose,
Ses grands yeux étaient entr'ouverts,
Sa petite bouche mi-close.
Ah! comme il est loin le beau temps
Où je l'attendais au passage!

Nos amours, comme le printemps,
Rayonnaient sur ce paysage.

Grands arbres, bois, vignes & prés,
Quand l'ombre de la nuit commence,
Brumeux sous les cieux empourprés,
Vous chantez un cantique immense.
C'est alors que devant mes yeux
Défilent les ombres discrètes
De ceux qui m'aimaient en ces lieux
Et dont les tombes sont muettes.

Allons! éloignons les chagrins;
A quoi bon s'attrister sans cesse?
La tristesse
Est la mère des maux humains.
Eh! mieux vaut un chant d'alouette
Qui, planant sur les blés, nous jette
Dans les airs ses joyeux refrains

SOIR.

L'ombre incertaine
Voile la plaine.
Le soleil est couché,
L'oiseau perché.
La nuit commence..
Dans le sentier,
Le voiturier
Marche en silence.

Du paysan,
De l'artisan,
La fenêtre s'allume ;
Le foyer fume.
J'entends japper,
De ma mansarde,
Un chien de garde
Qui veut souper.

Quand l'eau clapote
Et se cahote
A travers les cailloux,
Rêver est doux.
Prêtant l'oreille
Au moindre bruit,

Pendant la nuit
Souvent je veille.

Si dans un trou,
Je ne sais où,
J'entends une chouette
Qui me répète
Son chant plaintif,
Ses cris funèbres
Dans les ténèbres
Rendent pensif...

Penché j'écoute,
Non sur la route,
Mais au fond de mon cœur,
Où, par bonheur,
Je me console.
Les nuits, les jours,
Rêvant toujours,
Mon temps s'envole.

Si loin de tous!
Quittez-moi, vous
Qui m'obsédez sans cesse,
Sombre tristesse...
Ainsi l'autan
Toujours me glace
Alors qu'il passe.
Allez-vous-en!

Splendide, austère,
La lune éclaire
La cime des forêts,

Les noirs cyprès.
Sans nulle ride,
L'étang serein
Semble, au lointain,
D'argent liquide.

Ciel étoilé,
J'ai trop veillé...
Je ferme ma fenêtre.
Demain, peut-être
L'espoir vermeil,
Divine flamme,
Rendra mon âme
Gaie au soleil.

INTÉRIEUR.

Nous nous étions mis en ménage.
Tous deux nous aimions, & contents,
Comme en un petit ermitage
Nous vivions aux hasards du temps.

Tout brillait là comme une glace ;
Et, comme dans un reposoir,
Chaque objet était à sa place;
Luxe qu'on peut toujours avoir.

Dans cette modeste demeure
Perdue au fond d'un grand jardin,
Une horloge en bois sonnait l'heure,
Fixée au réveille-matin.

En foule alors par la fenêtre
Entraient rayons, senteurs ou vent,
Quand on ouvrait, trop tard peut-être,
Les volets au soleil levant.

De grands lilas pleins de feuillage
Semblaient cacher ce nid exprès.
L'amitié formait l'entourage,
Et le reste venait après.

Le reste!... c'était la cuisine,
Hélas! souvent en désarroi...
Mais toujours faisant bonne mine;
Tous les jours nous dînions, je croi.

Et quelle joie & quel miracle
D'aller chez *Comte!* & dans l'été...
D'assister au *petit spectacle*,
D'où l'on revenait enchanté.

Le bonheur est encor la chose
Que l'on rencontre en n'ayant rien;
Mais rarement pour cette cause
Qu'il faut savoir se trouver bien.

Au jour le jour vivant sans cesse,
Ainsi que de gais moineaux francs,
Je n'ai jamais vu la tristesse
En ce logis, pendant trois ans.

Après la troisième année
(Heur & malheur vont tour à tour),
Elle entra, la tristesse, un jour
Dans ma demeure abandonnée!...

SCÈNE INTIME.

« Vous n'êtes pas honteux de venir ivre ainsi?
— Une fois pour toujours, écoute bien ceci :
Je ne m'enivre pas, comme il te plaît de dire.
Ivre! Je suis... ému, je suis gai, je t'admire,
Je t'aime encor bien plus, & je me porte bien.
J'ai peut-être un peu bu, ma femme, j'en convien;
Mais il faut pardonner à l'humaine nature.
Je me sens plus heureux & meilleur, je t'assure.
Que veux-tu pour amende? Un châle, un chat, un chien,
Une robe à ta guise, un bénitier? — Non! rien.
Tout me déplaît de vous, dont tout me désenchante.
— Avec d'aussi beaux yeux devenir si méchante!
Tu t'excuses toujours quand je veux t'emmener...
Seul avec un ami je suis allé dîner;
Est-ce donc un grand crime? Il a bien fallu boire;
Les vins étaient exquis, voilà toute l'histoire.
Faut-il se repentir d'être en joie un instant?
Allons, faisons la paix. Ta main blanche en partant;
Donne ta belle main, donne, que je l'embrasse.
— Monsieur, chacun de nous doit rester à sa place;
Vous êtes ivre, & moi je me respecte assez
Pour ne pas revenir sur les mots prononcés.

(Elle s'éloigne.)

— Ah! me traiter ainsi, c'est par trop fort, madame!
Vous, que j'ai ramassée, & dont j'ai fait ma femme.

Elle était sans parents, sans feu ni lieu ; rien, rien!
Je crus faire à la fois son bonheur & le mien :
L'action me plaisait, & me paraissait bonne.
Que je me suis trompé, madame la baronne!
Je l'aimais; malgré tous je voulus l'épouser.
Par instants sous mes pieds je voudrais l'écraser!
Eh bien! je l'aime encor... mais elle... me déteste.
Pourquoi? c'est un mystère, & Dieu seul sait le reste.
Quel avenir!.. Trop tard ma raison le comprend.
La caque, c'est bien vrai, sent toujours le hareng. »

PREMIER AMOUR.

Plein d'espoir je m'en suis allé
Au bal où vous étiez dimanche.
Un danseur prit votre main blanche,
Et mon espoir s'est envolé.

L'orchestre alors fit grand tapage,
Ainsi que mon cœur de jaloux...
Aux sons d'un air plaintif & doux,
J'ai contemplé votre visage!

Et puis j'ai repris mon chemin,
Seul avec ma mélancolie,
En me disant : « Oublie, oublie ;
Ta gaîté reviendra demain. »

Ma gaîté n'est pas revenue ;
Car je ne peux vous oublier...
Et, tremblant comme un peuplier,
Je suis devant votre avenue...

AURORE.

C'était au point du jour. J'ai cueilli du jasmin
Sous ta fenêtre aimée, à l'heure où tu reposes ;
Tous les oiseaux chantaient l'amour sur le chemin,
Parmi le chèvrefeuille & les grands lauriers roses.

Oh! que j'aurais voulu du moins baiser ta main
En partant! Mais, hélas! tes portes étaient closes.
Il me faut maintenant attendre après-demain...
Et j'avais deux chansons pour toi fraîches écloses!

Je te les donnerai, dormeuse, un autre jour ;
Pour un de tes baisers, le soir de mon retour.
En m'éloignant, j'emporte en mon cœur ton image :

Elle me suit partout. Déjà combien de fois
M'a-t-elle fait rêver dans la plaine ou les bois...
C'est égal, m'en aller sans te voir, c'est dommage!

SERENADE.

La plus charmante ſemme
C'est bien vous, ô madame,
Belle de corps & d'âme,
Bonne toujours.
O reine, dont l'empire
Est dans votre sourire,
Je chante pour vous dire :
Régnez toujours!

Quand je vous ai surprise
L'autre soir à l'église,
Près d'un pilier assise,
Priant toujours,
La neſ était bien sombre;
Mais la foule dans l'ombre
Fixait ses yeux sans nombre
Sur vous toujours.

La nuit, quand le vent pleure,
Devant votre demeure
Je vais, n'importe l'heure,
Rêver toujours.
A votre porte close,
Triste, je me repose
Un instant; car je n'ose
Rester toujours.

ADIEUX.

Vous allez à votre château,
Et je resterai seul, madame.
Puissiez-vous revenir bientôt!
Vous allez à votre château...

Hélas! pourquoi partir sitôt?
Vous emportez toute mon âme.
Vous allez à votre château,
Et je resterai seul, madame.

Seul!... Songez donc à ce tourment
De chaque jour & de chaque heure :
Ne plus vous revoir un moment...
Seul!... Songez donc à ce tourment!

Par votre souvenir charmant,
Écrivez de cette demeure.
Seul!... Songez donc à ce tourment
De chaque jour & de chaque heure!

Ne plus vous voir! Que devenir?
Que devenir en votre absence?
Gardez-moi votre souvenir...
Ne plus vous voir! Que devenir?

Comptez-vous bientôt revenir
Rayonner de votre présence?
Ne plus vous voir! Que devenir...
Que devenir en votre absence?

Un jour, ou plutôt une nuit...
A ce château qui vous abrite
Incognito j'irai sans bruit,
Un jour, ou plutôt une nuit.

Puisque votre maison vous suit,
J'irai, comme esclave émérite,
Un jour, ou plutôt une nuit...
Voir ce château qui vous abrite.

Je le contemplerai de loin;
Je passerai loin de la grille;
Je me blottirai dans un coin;
Je le contemplerai de loin.

Personne ne sera témoin,
Personne de votre famille.
Je le contemplerai de loin...
Je passerai loin de la grille.

Quand je pense à votre départ,
Mon cœur est si plein de tristesse
Que je vais & viens au hasard,
Quand je pense à votre départ!

Revenez plus tôt que tard,
Revenez, ma belle comtesse.

Quand je pense à votre départ,
Mon cœur est si plein de tristesse !

Adieu jusqu'à l'hiver prochain,
Et que le beau temps passe vite...
Laissez-moi baiser votre main,
Adieu jusqu'à l'hiver prochain.

Adieu ! vous qui partez demain,
Comme avec douleur je vous quitte...
Adieu jusqu'à l'hiver prochain,
Et que le beau temps passe vite.

CHANSON DE BUCKINGHAM.

Je vous ai vue,
O reine! un soir...
Toute vêtue
De velours noir.
Je vous ai vue,
O mes amours!
Toute vêtue
De noir velours.

En vous, ô belle!
Tout m'ensorcelle:
L'amour ruisselle
De vos yeux bleus.
Et j'ai, madame,
Perdu mon âme
Exprès pour eux.
Je vous ai vue,
O mes amours!
Toute vêtue
De noir velours.
Je vous ai vue,
O reine! un soir...
Toute vêtue
De velours noir.

Royale idole,
Votre parole
Charme et console
Un fou d'amour.
O vous, la cause
Que tout est rose
A votre cour,
Je vous ai vue,
O reine! un soir...
Toute vêtue
De velours noir.
Je vous ai vue,
O mes amours!
Toute vêtue
De noir velours.

O souveraine,
Beauté sereine!
Sous votre chaîne
Esclave heureux:
Belle honorée,
Belle adorée,
Belle aux yeux bleus.
Je vous ai vue,
O mes amours!
Toute vêtue
De noir velours.
Je vous ai vue,
O reine! un soir...
Toute vêtue
De velours noir.

Reine de France,

Mon espérance,
Mon existence
Est toute en vous!
L'amour enivre:
Je ne puis vivre
Qu'à vos genoux!
Je vous ai vue,
O reine! un soir...
Toute vêtue
De velours noir.
Je vous ai vue,
O mes amours!
Toute vêtue
De noir velours.

PASTEL.

De fleurs en fleurs, ce matin,
Cherchant la rose nouvelle,
Un papillon blanc, ma belle,
Se posa sur votre sein,
Et replia là son aile.
« Faut-il, pour vous reposer,
Choisir la fleur la plus belle
Et la place d'un baiser?
Papillon, volez loin d'elle. »

On ne devient pas jaloux
D'un petit être si frêle.
Regardant votre dentelle,
Je marchais derrière vous,
Et je tenais votre ombrelle.

Je le voyais sans effroi
Se balancer avec grâce...
Mais, comme il gardait la place
Un peu trop longtemps pour moi,
Je lui faisais la grimace...

J'allais vous le signaler;
Heureusement qu'au passage,

Une branche de feuillage
Le força de s'envoler,
Et je lui dis : « Bon voyage !
Faut-il, pour vous reposer,
Choisir la fleur la plus belle
Et la place d'un baiser ?
Papillon, volez loin d'elle. »

RONDE GAULOISE.

J'ai vu la fille du meunier.
  Comme elle est belle
Avec son bonnet de dentelle
Qui voltige au vent printanier!
J'ai vu la fille du meunier.
    La belle fille,
      O gué!
      O gué!
Chantait le long d'une charmille.

Elle était près d'un cerisier.
    La belle fille
Chantait le long d'une charmille.
Avec des fleurs plein son panier,
Elle était près d'un cerisier.
  Comme elle est belle,
      O gué!
      O gué!
Avec son bonnet de dentelle!

Et pour voir, par-dessus le mur,
  Comme elle est belle
Avec son bonnet de dentelle,
J'ai mon échelle en un lieu sûr,
Pour la voir par-dessus le mur.
    La belle fille,

O gué!
O gué!
Chantait le long de la charmille.

J'aurais bien voulu lui parler...
La belle fille
Chantait le long de la charmille.
Sa mère vint à l'appeler.
J'aurais bien voulu lui parler...
Comme elle est belle,
O gué!
O gué!
Avec son bonnet de dentelle!

Je vais tous les jours la guetter.
Comme elle est belle
Avec son bonnet de dentelle!
Là, je vais toujours me planter,
Je vais tous les jours la guetter.
La belle fille,
O gué!
O gué!
Chantait le long de la charmille.

Ha! si je pouvais l'épouser!
La belle fille
Chantait le long de la charmille.
Mais comment faire pour oser?
Ha! si je pouvais l'épouser...
Comme elle est belle,
O gué!
O gué!
Avec son bonnet de dentelle!

CHANT D'UNE BRETONNE.

Le cœur
De ma sœur
Madeleine
Est en peine :
En guerre est parti son amant.
Doux hautbois, dans l'éloignement
Chantez, chantez bien tristement.

La chère enfant est désolée ;
Rien ne peut calmer sa douleur ;
Son espérance est envolée,
Et sa tristesse me fait peur.

Dans la cour je la vois qui pleure
En tenant son blanc tablier ;
Et pendant la nuit, à toute heure,
Je l'entends gémir ou prier.

Hier elle a fait brûler un cierge
Pour savoir quand il reviendra.
En songe elle verra la Vierge
Qui cette nuit le lui dira.

Pour hâter sa bonne venue,
J'en ai déjà fait brûler trois.

La Vierge n'est pas apparue...
Et son amant est mort!... je crois.

Le cœur
De ma sœur
Madeleine
Est en peine :
En guerre est parti son amant.
Doux hautbois, dans l'éloignement
Chantez, chantez bien tristement.

LE COIN DU FEU.

Ami, je suis heureux dans ta vieille chaumière,
Dont la pluie à torrents menace en vain le toit.
Nous sommes clos, les murs sont forts ; les loups, derrière,
Hurlent près du foyer où nous bravons le froid.

La flamme en petillant épanche sa lumière ;
Chaque objet a son point qui brille : tout se voit.
Ton horloge de bois crépite, &, régulière,
Semble un être attentif qui veille en ton endroit.

Fumons, en écoutant cette trombe qui pleure,
Et ton gros chat qui ronfle. Oh ! combien, à cette heure,
Sur l'abîme des mers luttent contre la mort...

Nous, nous allons souper, les pieds près de la braise,
Puis après nous coucher & dormir à notre aise :
Quand tant d'autres, hélas ! ont un si triste sort !

PENDANT L'HIVER

Alors qu'il gèle à pierre fendre
Et qu'il ne fait pas jour; alors
Qu'en un lit chaud, on peut entendre
Le bruit des sabots au dehors;
Ce bruit sec, matinal, qui glace;
Ce bruit du malheureux, qui passe
Courant à quelque triste endroit
Avec ses mains rouges de froid;
On cache aussitôt sa figure
Sous les plis de la couverture.

Mais c'est égal. Devant les yeux,
Dans la pénombre de nos villes,
Surgissent des femmes, des vieux...
Ils sont rangés en longues files,
Et s'en vont, mornes bataillons
Couverts de sordides haillons,
Avec balais, ou pioche ou pelle,
Qu'il pleuve ou neige, ou grêle ou gèle,
Pendant l'hiver & si matin,
Balayer! pour manger du pain.

Puis la petite plébéienne
Passe en de bleuâtres reflets,

Vêtue en robe d'indienne...
Pour aller coudre ses ourlets.
Honnêtes, courageuses filles,
Qui cousez coiffes ou mantilles,
Vous faut-il de vertu, ma foi,
Pour sortir quand il fait si froid!
Plus d'une soutient sa famille
Du faible gain de son aiguille.

On voit encor les ouvriers,
Les artisans de toutes sortes,
Qui courent à leurs ateliers
Pour être, au coup de cloche, aux portes.
Sachant les grands travaux qu'ils font,
Le peu de profit qu'ils en ont;
Moi, dans l'hypothèse incertaine
Que tout autre au moins est ma peine,
Par un lourd sommeil engourdi,
Je me rendors jusqu'à midi.

AVANT LA NOCE.

On peint tout en bleu ma charrette,
C'est la couleur des amoureux.
Tous les deux, nous irons, Jeannette,
Promener dedans, si tu veux.
J'aurai le plus bel attelage
Des garçons de notre village;
J'aurai quatre beaux chevaux blancs,
Dont les grelots, dans leur langage,
Chanteront, pendant le voyage,
Nos deux amours aux quatre vents!

C'est dans quinze jours notre noce,
Et tous nos amis y viendront.
Comme ils n'ont guère de carrosse,
Dans ma charrette ils monteront.
Les banquettes seront des planches...
Qu'importe? En habits des dimanches,
Nous y rirons, bien assis tous,
Longs rubans à la boutonnière,
Chantant devant, chantant derrière,
Et deux violons avec nous.

En parcourant le voisinage,
Nous allons prendre les grands tours,

Pour trinquer, selon notre usage,
Chez les fermiers des alentours,
Chez mon parrain, qui, pour Jeannette,
Tient, dit-on, une robe prête,
Et deux timbales en argent!
Voilà, j'espère, qui décore...
Mais nous ne tenons rien encore,
Mon parrain a l'esprit changeant.

Le repas se fait à la ferme,
Où l'on trouvera tel gala
Que nous n'y pourrions mettre terme
En dînant trois fois ce jour-là.
D'ailleurs, qui trop boit ou trop mange
Pourra s'endormir dans la grange.
On dansera tant qu'on voudra.
Moi, je me sauve avec Jeannette,
A moins que l'un d'eux ne nous guette;
Mais bien malin qui nous prendra!

LE NID.

Sous le vent & la pluie inondant son feuillage,
Un arbre se tordait sur le bord d'un étang ;
Au faîte de cet arbre, & par ce temps d'orage
Un nid tourbillonnait, &, d'instant en instant,
Les nouveau-nés criaient. Cependant, sous son aile,
Leur mère avec amour les pressait autour d'elle.
Ils étaient blottis là, chaudement, sous son cœur.

Voici ce qu'elle dit pour calmer leur frayeur,
Pendant que l'ouragan sur l'arbre faisait rage :
« Votre père m'aidant, nous avons avec soin
Construit ce nid : l'espoir lui donnait du courage.
Maintenant prisonnier il gémit dans un coin.
Un homme sans pitié le tient en une cage.
Il est désespéré !... Je lui porte du grain,
Des mouches, du millet, des vermisseaux, du pain :
Tout ce qui peut, hélas ! adoucir sa misère. »
Pendant qu'elle parlait, un grand coup de tonnerre
Roula dans l'étendue, & fit croire au lointain
Que c'était la dernière heure du genre humain.
Elle continua : « Hier même, ce bon père
Me redisait encore (il ne pense qu'à vous !) :
Ce n'est pas le tonnerre ou les vents en courroux
Qu'il faut craindre pour eux : c'est l'homme sur la terre,

Et ses nombreux engins, sa glu, tout! jusqu'aux sons
Qu'il étudie afin d'imiter nos chansons
Et nous prendre! Ainsi donc, le vautour dans la nue,
Le ténébreux hibou qui sur les nids se rue,
Pour nos pauvres petits sont moins à redouter
Que l'homme. Puissent-ils toujours s'en écarter!
Le sort le plus affreux c'est d'être en esclavage! »

Un rayon de soleil vint dissiper l'orage.
Bousculés, culbutés, tout oreilles pourtant :
« Alors, quand pourrons-nous aller voir dans la cage
Notre père enfermé? » demandait chaque enfant.
Tous avaient oublié pluie & vent & tonnerre.

Quel appui, quel secours, quel abri qu'une mère!

UNE FÉE.

J'ai vu sur une hirondelle,
Messagère du beau temps,
Une fée, en sentinelle,
Guetter l'heure du printemps.

Plus petite que l'étoile
Qui scintille au ciel le soir,
Et qui par moment se voile
Pour être plus belle à voir,
Elle attendait, lumineuse,
L'instant propice au départ.
Ma pensée était rêveuse...
Je l'aperçus par hasard.

Sur l'hirondelle, perchée,
Dans le trou noir d'un vieux mur,
La fée, à moitié cachée,
Brillait sur le fond obscur.
Elle avait une couronne
De brins d'azur mêlés d'or!...
Et sa gentille personne
Resplendissait plus encor.

« Belle comme l'Espérance,
Légère comme elle aussi,

Fée, allez-vous vers la France,
Tandis que je reste ici? »
Elle, presque sans bruire,
Comme au lointain un doux air,
Me dit, avec un sourire :
« Oui! je vais traverser l'air.

— De cette ville étouffée
Oh! si je pouvais sortir,
Avec vous, petite fée,
Comme je voudrais partir!
J'irais revoir les rivages
Et les bois de mon pays...
Fée, hirondelle, nuages!
Quand reverrai-je Paris?

— Que de regrets je devine...
Mais, je te soutiendrai, moi!
L'Espérance est ma cousine :
Je lui parlerai pour toi :
Je suis la fée insensée
Qui préside aux mille riens!
Aussi, je suis très-pressée...
Je pars. Adieu! Je reviens!... »

J'ai vu sur une hirondelle,
Messagère du beau temps,
Une fée, en sentinelle,
Guetter l'heure du printemps.

MADEMOISELLE J.

C'était une charmante fille !
Auprès d'elle j'allais m'asseoir.
Elle travaillait à l'aiguille.
Je la voyais, matin & soir,
Coudre l'écharpe, la mantille.
Elle travaillait à l'aiguille.

Et, sur des robes satinées,
A suivre ses petites mains
J'ai passé bien des matinées...
Elle me contait ses chagrins.
A maudire nos destinées
J'ai passé bien des matinées !

Puis encore, à la dérobée,
Pour nous rencontrer en chemin,
L'été, sitôt la nuit tombée,
Elle traversait un jardin.
Je m'y trouvais d'une enjambée,
L'été, sitôt la nuit tombée...

Une circonstance imprévue
Me força de partir au loin.

Hélas ! qu'est-elle devenue ?
Où loge-t-elle & dans quel coin ?
Pauvre fille ! sitôt perdue...
Hélas ! qu'est-elle devenue ?

NOUVELLE-ORLÉANS.

1847.

Vous qui peut-être, hélas! ne pensez plus à moi,
Amis, je pense à vous, je vais dans vos demeures;
Que me font les saisons, les ans, les mois, les heures
Et votre éloignement? Je vous aime & vous voi...

Les senteurs que la brise enlève à la prairie,
Les plaintes du grand vent le soir dans les maisons,
La chanson de la bûche au milieu des tisons,
Transportent mes esprits dans ma chère patrie.

Il me semble parfois que vous n'êtes pas loin!
Avec un peu de vous je puis constamment vivre:
Ou j'entends votre chant, ou je lis votre livre,
Ou je vois vos tableaux gravés, dans chaque coin.

Le cheval au galop, qui s'allonge & qui passe,
Dit à mon cœur : « Je vais où tu voudrais aller. »
L'oiseau lui dit : « Je vole où tu voudrais voler. »
Le grand trois-mâts lui dit : « Je traverse l'espace. »

Moi je reste... Adieu donc! Mais du sol étranger
Vers vous je tends les bras, car je me désespère.
Pourtant heureux encor, dans ma douleur amère,
A vous, mes bons amis, de penser & songer.

UN CHANT D'ARTISTE.

Le nez au vent, l'espoir aussi,
J'allais ainsi
Cherchant fortune.
Hélas! pourtant, j'ai tant marché,
Penché
Au clair de lune.
Comme à présent, sachez-le bien,
Je n'avais rien;
C'est peu de chose!
Mais, dans l'avenir ayant foi,
Pour moi
Tout était rose.

Aussi combien de rêves d'or
Ont pris l'essor,
Douces chimères!
Mes beaux jours se sont envolés...
Allez,
Mes jours prospères,
Allez! Vous n'êtes pas nombreux.
Mes jours heureux!
C'est l'espérance
Qui faisait briller dans leur cours
Ces jours
Sans importance.

Maintenant je n'ai plus d'espoir.
L'ouragan noir
Souffle à ma porte.
Mais je dis à ce triste accord
Du nord :
Mugis! qu'importe?
L'amour est toujours sans pareil,
Le ciel vermeil,
Mon âme pure.
Une plainte n'arrête pas
Le pas
De la nature.

Tout s'épanouit du printemps.
Comme en mon temps
Tout naît, ou pousse :
Les femmes, les fleurs, les chansons,
Les sons
D'une voix douce.
Je chante & je vais en avant ;
Je suis du vent
La grande route...
Nous irons, chacun notre tour,
Un jour,
Au ciel sans doute.

SOUVENIR DES ÉTATS-UNIS.

NOUVELLE-ORLÉANS.

AU POETE PLACIDE CANONGE.

Villes, encouragez plutôt que de proscrire
Vos fils harmonieux. L'un chante avec sa lyre,
L'autre avec ses écrits, l'autre avec son pinceau;
L'autre avec sa voix pure, ou son geste, ou son rire.
La Vénus accroupie est un chant du ciseau.

Donnez à vos enfants au moins le temps de naître.
Chez vous, nulle grandeur ne peut-elle apparaître?
Faut-il des inspirés anéantir la voix?
S'ils ont l'ordre de Dieu, quand Dieu seul est leur maître,
Laissez donc là vos clous, vos ronces & vos croix!

A travers l'océan aux vagues en délire,
Toutes voiles au vent, lorsque passe un navire
Refoulant sur ses flancs les flots en bondissant,
Il brave & leur furie & leurs chocs, il soupire,
S'incline, se relève... & domptant, franchissant
La tempête qui hurle avec rage & folie,
Il entre dans le port, prend son rang; il oublie...
Mais souvent ses grands mâts sont brisés en passant:

C'est ainsi du génie au milieu de la foule.
Du contraire heurté comme par une houle,

Il est plus attaqué que ne l'est un bandit!
En vain la calomnie autour de lui se roule;
En vain l'acerbe injure autour de lui bondit:
En vain surgit encor l'ignorance ameutée;
En vain d'amers chagrins sa vie est tourmentée;
Dieu lui dit: Marche! Il marche. On l'accable. Il grandit!

Tout grandit si Dieu veut. Des grandes eaux salées
Les flots sont tour à tour montagnes ou vallées,
Oscillent sous les vents, se dressent dans les airs,
Balancent un instant leurs vagues déferlées,
Puis en réseaux d'argent tombent au fond des mers.

ENVOI.

Convenons, cher poëte aux fines causeries,
Que beaux-arts & beaux vers ici ne sont pas bien;
Ouvrons, si nous pouvons, un fonds d'épiceries;
Être artiste ou poëte, hélas! c'est n'être rien.

VA, MON DESTIN.

Va, mon destin, marche en avant,
Je te suis toujours sans murmure,
Ou je me plains moins, je t'assure,
Qu'une girouette au grand vent.

Et Dieu sait, aux jours des rafales,
Ce qu'elle dit en tournoyant.
Eh bien, j'affirme en la voyant
Que nos tourmentes sont égales.

Ne te gêne en nulle façon,
Tourne, retourne-moi, fais rage !
Je tiens de toi cet avantage,
D'en rire en faisant ma chanson.

La passe est pourtant souvent dure!
Trop souvent... Mais je me tiens coi.
J'en vois tant d'autres comme moi,
Et qui font plus triste figure.

Avec un droit comme le tien,
Destin, ce n'est pas difficile
De ne jamais laisser tranquille
Un pauvre diable qui n'a rien.

Au fait, si j'avais, que ferais-je
Contre un destin malencontreux?
Bah! ceux qui n'ont rien sont heureux,
Et ce fait même les protége.

C'est, du moins, ce que me disait
Quelqu'un qui se plaignait sans cesse,
A moi, de sa grande richesse,
Des soucis qu'elle lui causait.

Profitant de cette ouverture,
Je trouvais un arrangement...
Quand j'aperçus en ce moment
Se décomposer sa figure!

C'est ainsi. Cela prouve bien
Qu'au mieux possible on trouve à dire.
Les destins entre eux doivent rire...
Et, ma foi!... moi je ris du mien.

UN GROS CHAT.

A THÉOPHILE GAUTIER.

Gautier, ami des chats, plus que *lord Byron* même,
Je t'envoie un croquis, un motif de poëme,
Une étude de chat. On n'en fait pas assez.
Les autres animaux de mode sont passés,
Ou passeront. Les chats obtenant ta tendresse,
J'ai donc fait un croquis de chat à ton adresse.
Je préfère les chiens : c'est motif à débats;
Mais laissons là les chiens, puisqu'il s'agit de chats.

Par malheur, mon modèle étant comme une masse,
Je n'ai, tu comprendras, pu lui donner la grâce,
Les traits fins, déliés, les griffes de vautour
Des chattes & des chats qui composent ta cour
D'amis félins aux crocs blancs, à la gueule rose.
Il s'agissait de lui; c'était tout autre chose!
Mais il ne manquait pas de charmes après tout;
Peut-être il te plaira; qui sait? chacun son goût.

Ses yeux étaient vert-pomme & ses manières douces,
Sa fourrure était blanche avec des taches rousses;
Sa voix vibrait ainsi que vibre le rouet;
Il portait haut la queue en sorte de plumet.
On l'admirait aussi pour ses longues moustaches.

Il eût été plus beau tout blanc qu'avec des taches ;
Néanmoins, potelé, rebondi, bien léché,
Jamais d'une souris ne s'étant approché,
Il mangeait des oiseaux vivants que sa maîtresse
Achetait tout exprès au sortir de la messe.
Et, prenant aussitôt la forme d'un chameau,
Il ronronnait près d'elle en frottant son museau.
Puisqu'on allait pour lui tous les jours à la chasse,
Vivant en grand seigneur que nul soin ne tracasse,
Il était fort heureux, remplaçait un *bichon*,
Et semblait, en marchant, un énorme manchon.

Bien loin de ressembler à ces chats de gouttières,
Tigres apprivoisés qu'on voit chez les portières,
Qui sont fiers, valeureux, lestes, sournois, pillards
Et rôdeurs à l'affût de tout, enfin gaillards
Portés à chaque instant à quelque gourmandise ;
Pleins d'immoralité, malgré que l'on en dise,
Dont les cris enfantins sont d'affreux chants d'amours,
Des libertins la nuit & des voleurs toujours ;
Chez lui les passions ne faisaient jamais rage.
C'était un chat très... doux ; on l'avait rendu sage
Dès sa plus tendre enfance. Il n'avait conservé
Qu'un appétit friand, avec soin cultivé.

S'il perdait en amour, il regagnait en graisse !
Il semblait fatigué même de sa paresse.
Il était ignorant, n'ayant pas fréquenté
Les autres chats. L'hôtel en était peu hanté.
D'ailleurs c'était un chat qui n'aimait pas les rustres ;
Il était d'Angora, pays des chats illustres ;
Et ses goûts distingués, tu le comprendras bien,
Empêchaient ses rapports avec des chats de rien.

Voici son aventure. Un jour que par mégarde
L'huis était entr'ouvert, notre chat se hasarde
Jusque sur le palier. C'était dans le printemps.
Ne s'inquiétant pas de l'espace de temps
Que le laquais mettrait à refermer la porte,
Il monta l'escalier jusques *au haut*. De sorte
Que, se plaisant beaucoup dans ces endroits déserts,
Il errait, agité de sentiments divers,
De par-ci, de par-là, flairant chaque encoignure:
Quand une chatte grise, à mutine figure,
Contemplant ce gros chat jusqu'alors inconnu,
Sentit naître un caprice en son cœur prévenu.
Un doux miaulement, tout charmant d'indolence,
Troubla des corridors l'accoutumé silence.

Le noble chat, surpris de cette tendre voix,
Sentit battre son cœur pour la première fois.
Je dis : battre son cœur... Je me trompe peut-être:
C'était le sentiment de ce qu'on veut connaître;
Comme une incertitude, un trouble, qui pourtant
Émeut d'abord, entraîne, enfin pousse en avant.

Il marcha prudemment vers une humble fenêtre,
Où, s'élançant d'un bond, il put voir apparaître,
Assise décemment, dans sa simplicité,
La chatte, regardant avec obliquité.

C'était une coquette à nulle autre pareille,
Qui, tout en minaudant, faisait la sourde oreille
Aux propos hasardés du manchon blanc & roux,
Mais sans cesser pourtant de faire les yeux doux.
Si bien qu'entreprenant plus que l'on n'eût pu croire,
L'outrecuidant, certain d'obtenir la victoire,

S'élança plein d'ardeur… Quand un affreux matou
Dont c'était la maîtresse & qui guettait le coup,
Fondit traîtreusement sur ce gras adversaire
Et le précipita du toit, sans commentaire.
Il tomba dans la cour… & c'était un fier saut!
Mais ce fut un bonheur pour lui que cet assaut.
Hé! cela se comprend… S'il perdit la victoire,
La chatte ne sut pas ce qu'il fallait en croire!

Il en est dont le sort arrête à temps les pas.
Son honneur fut sauvé, mais ses pattes, non pas.
Il tomba rudement du haut de la gouttière
Pour un quart d'heure au plus d'humeur aventurière.

Ne sois pas attristé : le gros chat n'est pas mort.
Sans aucun doute il fut un peu froissé d'abord;
Mais avec tous les soins de sa bonne maîtresse
Qui l'aimait, je t'ai dit, jusques à la faiblesse,
Il se remit bientôt. Je l'ai vu l'autre jour.
Il vit tranquillement, guéri de tout amour.
La dame attribua sa funeste aventure
A son peu d'habitude à courir la toiture.

ENVOI.

Si j'ai fait *à la plume* une étude de chat,
C'est qu'il en coûte, cher, de *peindre* en Amérique!
Si le croquis te plaît comme il est, fais l'achat
D'un cadre pour placer ce produit exotique.
Et puis si quelqu'un dit : Oh! quel chat! est-il long!
Ma foi, tant pis… Bonjour! Ton ami *Châtillon*.

DE LA RUE AU BALCON.

Pour vous voir, belle enchanteresse,
De tous les quartiers, à présent,
La fleur des pois de la jeunesse
En plein hiver reste au grand vent,
Et beaucoup, des heures entières.
Là, par le froid les nez rougis
Ont l'air d'adresser des prières
Aux balcons de votre logis.

Hélas! vous trompez notre attente,
Madame, vous ne sortez pas.
Je marche, vous attends, & tente
Ce chant, pour mieux régler mon pas...
Daignez donc recevoir l'hommage
De ma voix qui jamais ne ment.
Certe il est de plus doux langage,
Non de plus sincère, vraiment.

Moi, du philosophe Épicure
J'aime les atômes crochus.
Chacun son goût. Je vous assure
Que j'y crois, si l'on n'y croit plus.
Eh bien, madame, vos atômes
Sont si crochus & si puissants,

Que ces milliers de petits gnômes
S'accrochent au cœur des passants.

Je suis harponné!... Ma pensée
S'envole vers vous nuit & jour.
Hélas! d'un fol espoir bercée,
Ma raison cède à mon amour.
Comme une fée à son passage,
Montrez-vous, être si charmant!
Il me semble qu'un beau visage
Est comme un astre au firmament.

En vérité j'ai peu de chance...
Vous êtes trop belle... pourquoi?
Encor si Dieu, dans sa clémence,
Vous rendait laide exprès pour moi!
Mais pour tous, chose malheureuse,
Vous êtes le type du beau.
Pourquoi n'êtes-vous pas affreuse?
Dites, ô cauchemar nouveau!

Vous souriez, votre sourire
A lui seul vaut tout un sérail,
Dès que l'on voit les perles luire
De votre bouche de corail.
Si vous marchez, vos plis de robe
Ont tous l'air d'être intelligents:
Jamais aucun d'eux ne dérobe
De votre grâce aux yeux des gens.

Si vous chantez, sur la fenêtre
Le rossignol, quittant les bois,
Doit vous écouter, joli maître,

Pour perfectionner sa voix.
Malgré tant de beautés, madame,
Où vous êtes plus belle encor,
C'est quand il s'agit de votre âme
Et de votre cœur, noble accord.

ENVOI.

Préférez cette étrange aubade
Aux fades chansons qu'on vous fait:
Foin des poëtes de parade!
Et puissions-nous (heureux souhait),
Tambours de basque, clarinettes,
Qui chantons pour les carrefours...
Plus que vous, orgues-serinettes,
Chanter juste, & non faux toujours!

FÊTE DE MONTMARTRE.

1853.

Vive la joie & les chansons!
Soyons gais comme des pinsons.

C'est la Saint-Pierre!
C'est la Saint-Pierre, tout autant.
Le vieux Montmartre a l'air content,
Et la commune entière,
De voir le long de ses chemins,
Sur les versants de ses ravins,
Gravir la foule immense
Jusques à ses moulins;
D'entendre un bruit de danse
Et de marchands forains,
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Des banderoles,
Comme à de rouges échalas,
Brillent à des milliers de mâts,.
Flottent aux brises folles.
Puis un éclairage arlequin,
Vert, jaune, rouge & bleu turquin,
Le soir conduit aux buttes.
On se croit à Pékin!

Et tentes & cahutes
Gagnent du *saint-frusquin*
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Ah! quelle foire!
Que de pain d'épice en monceaux,
Que de macarons en boisseaux,
Pour la rouge ou la noire!
Que de mirlitons, de cricris,
Que de sortes de sons, de cris
Dans cette fête immense!
— Deux sols les plus hauts prix! —
Tout spectacle commence,
Et tous les bancs sont pris
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Et tout bourdonne :
Trompettes, trombones, tambour.
Partout on crie : A qui le tour?
On ne vend pas, on donne!
Sur des tréteaux, un peu plus loin,
Monte un hercule au rouge groin;
Il invite la foule
A quelques coups de poing...
Quand on accepte, on roule
Bêtement dans un coin,
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Là, tout se montre :
Femme géante, enfant barbu.

Quant au bœuf géant, je l'ai vu;
Il fume... on le démontre,
Sans laisser au pauvre animal
Le temps de manger son régal,
Ce tabac qui le tente.
Ce fumeur m'est égal;
Mais ce bœuf, je le vante :
C'est le bœuf colossal
De la Saint-Pierre,
De la Saint-Pierre!

Vieille montagne,
Que chacun de nous aime tant,
D'où chacun de nous est content
D'admirer la campagne!
Où l'on voit tant de cabarets
Vendre de petits vins clairets,
En brocs comme en bouteilles;
Il nous faut des jarrets
Pour monter sous tes treilles
Et respirer le frais,
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Son Excellence
Le vieux Montmartre a pris, je crois,
Cinq à six bons moulins pour croix...
Oh! c'est une Éminence
Qui montre au lointain ses splendeurs!
Et nous voyons de ses hauteurs
Au bas son cimetière :
En bas, ombre & dormeurs...
En haut, vie & lumière,

Et de joyeux buveurs!
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Pas de paresse,
Montons au télégraphe, encor,
Suivons, suivons... Allons au fort,
Où la foule s'empresse.
Allons au fort comme il en faut!
L'artificier fait l'échafaud
D'où tout part, siffle & claque.
Ne faisons pas défaut;
On simule une attaque,
Je veux voir un assaut!
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Là, chaque bombe
Éclate en flammes de couleurs.
Tout Paris est sur les hauteurs;
Personne ne succombe.
Puis, émerveillé du coup d'œil,
Chacun va regagner son seuil.
En descendant les buttes,
Comme on n'est pas chevreuil,
On risque des culbutes...
Voilà le seul écueil,
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Vivent la joie & les chansons!
Soyons gais comme des pinsons.

GLOSE.

Venir aujourd'hui commettre une glose!
Bons petits amis, tirez vos sifflets.
Il est dangereux de faire une chose
Quand on ne sait pas, surtout des couplets.
De ce rhythme ingrat la rime lointaine
A peine s'entend, tout est peu senti;
Mais je suis soldat & non capitaine,
Je fais l'exercice : on est averti.

Le diable a sur nous de si grands pouvoirs
Qu'il faut lui céder le temps & l'espace.
C'est avec le temps que dans nos miroirs
Il nous fait à tous faire la grimace.
Chaque jour produit du bien & du mal;
Il vient une fièvre, il naît une rose,
Un événement plus ou moins banal :
Venir aujourd'hui commettre une glose!

Je glisse entraîné dans ce précipice
Par l'infime fleur que j'y veux cueillir.
Vieux saint Apollon, soyez-moi propice,
Puissé-je à mon but ne pas défaillir!
Bonhomme, en ce temps protégez ma cause
Qu'elle ne m'attire aucuns camouflets.

Il faut être moi pour faire une glose!
Bons petits amis, tirez vos sifflets.

J'écris de mon mieux, écrivant pour vous.
Encouragez-moi si mon œuvre est belle.
Mais si c'est absurde, alors sifflez tous,
Et n'épargnez pas ma muse nouvelle.
Dans ce labyrinthe où porter mes pas?
On sait le proverbe : Où l'homme propose
Dieu dispose. Aussi, quand on ne sait pas,
Il est dangereux de faire une chose.

De l'art tout caprice est beau, toute forme.
Toute gymnastique est saine pour tous.
Où voit le vulgaire une œuvre difforme
Le rayon souvent éclate pour nous.
Gloses, triolets, rien n'est inutile :
Il faut pour les fous bien des parapets.
Faire quelque chose est très-difficile
Quand on ne sait pas, surtout des couplets.

Voici la moitié de ce long parcours,
Et j'ai bravement rempli la distance.
Pardonnez, amis, si je vous crois sourds;
Mais la glose ayant beaucoup d'importance,
Je fais remarquer son accord lointain.
Si vous êtes las, reprenez haleine
Pour suivre avec moi, dans ce beau chemin,
De ce rhythme ingrat la rime lointaine.

Tout s'en va, tout passe, & même la glose!
Sa douce harmonie à tous ne plaît pas.
Comme un filet d'eau qui toujours arrose,

J'aime ce refrain qui murmure au bas.
J'aime à chaque strophe, & bien qu'on en dise,
Ce vers inflexible, & comme amorti,
Dont la marche, ainsi qu'un pas dans l'église,
A peine s'entend; tout est peu senti.

Si je me nommais Musset ou Gautier,
Si j'avais un nom rayonnant, sonore,
Si j'étais Hugo, Gérard ou Barbier,
De Vigny, Méry, tant d'autres encore;
Eh bien! je serais! & je ne suis rien;
Je resplendirais dans l'espèce humaine.
Lorsque je saurai, je gloserai bien;
Mais je suis soldat & non capitaine.

Et j'ajoute encor pour finir la pièce:
Par mode, en musique on cherche le vieux.
Cette forme aussi manquant de jeunesse,
Si vous approuvez ma glose, tant mieux!
Puis, si je n'ai pas tenu ma promesse,
Si j'ai mal glosé... prudent apprenti,
Je dis pour excuse & plein de sagesse:
« Je fais l'exercice : on est averti. »

OU JE VAIS.

Où je vais? Le hasard me guide.
Où j'irai? Dieu seul le sait bien.
Où je suis? Sur la grève aride.
Ce que j'y fais? Je n'en sais rien.
Mais dans ce singulier voyage
Au but inconnu, sans retour...
Si le bon Dieu, pour tout bagage,
Laissait à chacun, fol ou sage,
Ce qui vaut mieux que tout, l'amour;

Où j'irais, c'est vers sa demeure;
Où j'irais, c'est à ses genoux;
D'où je suis j'écouterais l'heure
Toujours lente du rendez-vous.
Mon âme reprendrait courage...
A nous, qui passons chaque jour,
Si le bon Dieu, pour tout bagage,
Laissait à chacun, fol ou sage,
Ce qui vaut mieux que tout, l'amour;

Je dirais : Vogue la galère!
Car j'aurais l'espoir & la foi.
Me voici suivant la chimère
Qui toujours se moque de moi.

Et pourtant mon esprit voyage
D'un rêve à l'autre, tour à tour...
Si le bon Dieu, pour tout bagage,
Laissait à chacun, fol ou sage,
Ce qui vaut mieux que tout, l'amour!...

DEVANT LA BARRIÈRE BLANCHE.

Tout se détruit, s'use ou se tue...
Est-ce le mal, est-ce le bien?
A comprendre je m'évertue,
Mais je n'y puis comprendre rien.

Pour la capitale du monde,
Surtout pour les riches dîneurs,
Trois cents bœufs, couverts de sueurs,
Passaient sur le chemin de ronde..
Ils s'en allaient à l'abattoir.

Debout à l'angle d'un trottoir,
Je voyais, comme en un nuage
D'où sourdaient des mugissements,
S'avancer les grands bœufs fumants,
Cornes en l'air, naseaux en nage.

Six gardiens les menaient au trot;
Six bouchers remplissaient leur tâche;
Pour eux, six fouets n'étaient pas trop:
Les six fouets frappaient sans relâche;
Six chiens mordaient les bœufs aussi,
Venant du marché de Poissy.

Mais alors devant la barrière,
Les plus fatigués, en arrière,

Faisaient entendre aux alentours
Leurs beuglements tristes & sourds.

Armé d'un lourd bâton de chêne,
Par plaisir, suivait un gamin
Qui frappait, le long du chemin,
Les jarrets des bœufs hors d'haleine;
Quand ces bœufs, conduits à la mort,
Comme pressentant l'agonie,
Semblaient, dans un dernier effort,
Humer leur dernier jour de vie!

De ces animaux condamnés
Je pensais au sort pitoyable;
Alors j'ai *flanqué* sur le nez
De ce féroce petit diable
Quelques coups, mais intelligents;
Pour lui démontrer, de la sorte,
Comme pour tout le monde importe
Le droit des bêtes & des gens.

RÊVES.

Venez, rêves, en ma demeure,
Voici la nuit... Entourez-moi.
Je ne vis qu'en dormant, je crois;
Je ne suis heureux qu'à cette heure.

L'esprit veille quand l'homme dort,
L'âme survit quand l'homme est mort.

Réalité sombre & farouche
Toujours pour celui qui n'a rien,
Les rêves donnent tout leur bien
A celui qui pauvre se couche.

L'esprit veille quand l'homme dort.
L'âme survit quand l'homme est mort.

Et merci! beaux rêves ou songes,
Quand vos essaims suivent mes pas;
Grâce à vous, je n'aperçois pas
Et les menteurs & les mensonges.

L'esprit veille quand l'homme dort,
L'âme survit quand l'homme est mort.

Lorsque je traverse une plaine,
Ou que je passe à travers bois,

Terrestres ou célestes voix,
En chantant endormez ma peine.

L'esprit veille quand l'homme dort,
L'âme survit quand l'homme est mort.

Au soleil, ou quand la nuit tombe,
Pendant les nuits, pendant les jours,
Doux rêves, suivez-moi toujours,
Et ne me quittez qu'à la tombe.

L'esprit veille quand l'homme dort,
L'âme survit quand l'homme est mort.

A MADAME ***.

Oui, vous avez raison, je suis triste, morose!
Je vois tout s'écrouler, ou pencher, ou finir...
Et d'instants en instants, de moins en moins, je n'ose
Espérer comme vous & croire en l'avenir.

Je m'arrête troublé, je regarde en arrière;
Tout est débris, tronçons, ruines. Rien de plus.
Quelles gloires pourtant dans ce grand cimetière!
Mais passons. Les regrets sont toujours superflus.

Madame, c'est ainsi. Votre douce parole,
Écho toujours vibrant de votre noble cœur,
Est un charmant concert où l'âme se console.
Eh bien, comme un hibou, tout renfrogné, rêveur,

Je reste dans mon coin... &, songeur solitaire,
Je m'éloigne de tous & de tout à la fois.
Du découragement si je veux me distraire,
J'ai l'air d'un condamné qui soulève sa croix!

Oh! que je voudrais être indifférent quand même.
Je fais de vains efforts... S'il me vient quelquefois
Un sourire, aussitôt je retombe en moi-même,
En pensant que le sort est étrange parfois.

Moi, j'ai passé ma vie à courir après l'ombre...
J'ai cru construire! Hélas! je vois trop mon erreur.
Ma base est écroulée! En ces temps de pénombre,
J'ai bâti sur un sol trop mouvant, par malheur.

Tout oscille! Où va-t-on? La croyance dissoute,
Que deviendront les arts, fils du génie humain?
Labyrinthe effrayant, dont nul ne sait la route,
Dont chacun croit le fil conducteur dans sa main.

Le siècle me semblait splendide & grandiose;
Et, lézard du vieux mur, je dormais au soleil...
Des cris m'ont réveillé! Je suis triste, morose;
Je ne demandais rien, moi, qu'un plus long sommeil.

VENEZ VENDANGER.

« Venez vendanger
Si votre cœur est en peine,
Venez vendanger
Madeleine,
Venez vendanger.

Vous êtes toute morose
Et nous fuyez, mais pourtant
Ici nous vous aimons tant!
Vous nous cachez quelque chose...
Venez, &c.

Allons, belle vigneronne,
Allons, prenez vos paniers,
Suivons les ménétriers
Dont le chant gaîment résonne.
Venez, &c.

Les blés ont jonché nos granges;
Les ceps sont noirs de raisins;
Venez, comme nos voisins,
A la fête des vendanges.
Venez, &c.

Pourquoi rester solitaire,
Dites, belle, qu'avez-vous?

Venez, venez avec nous,
Et puissions-nous vous distraire!
Venez, &c.

— Vous voulez savoir la cause,
La cause de ma douleur!
J'ai frappé chez le bonheur
Et j'ai trouvé porte close. —
Venez, &c.

— Nous refrapperons, qu'importe!
Le bonheur nous ouvrira.
S'il résiste, on lui fera
Sauter les gonds de sa porte.
Venez, &c.

— Oh! ma peine est trop profonde.
Plus de gaîté désormais;
J'ai perdu ce que j'aimais,
Tout ce que j'aimais au monde. —
Venez, &c.

— Vous avez perdu, ma belle,
Ce qui se retrouvera;
Le bon Dieu vous enverra
Un autre amant plus fidèle.
Venez, &c.

— Non! La cause est plus amère,
Et plus cruel est mon sort.
Laissez-moi pleurer la mort
De mon enfant! J'étais mère.
— Venez vendanger

Si votre cœur est en peine,
Venez vendanger,
Madeleine,
Venez vendanger. »

LE JOUR DES MORTS
A LA NOUVELLE-ORLÉANS.

C'est la fête des morts. Apprêtez leurs parures :
Les couronnes de jais, les splendides flambeaux,
Les bouquets odorants, les branches, les tentures,
Vous qui gardez toujours le respect des tombeaux.
Allez couvrir de fleurs vos pères & vos mères,
Vos époux, vos amis, & vos sœurs & vos frères,
Vos femmes, vos parents, vos fils. Priez pour eux.
Priez pour les amants, priez pour les amantes
Et les petits enfants, chères âmes absentes,
Puisqu'il faut des anges aux cieux.

Chacun fait ce qu'il peut, & selon sa richesse.
Le plus pauvre est souvent le plus riche en tristesse;
Et l'humble coquillage aux dessins en festons,
Et la pieuse fleur sur la rugueuse pierre,
Sont plus touchants au cimetière
Que tous les orgueilleux frontons...

Et l'on n'a pas besoin, à la place *murée*
Où l'on vient honorer la mémoire pleurée,
De couvrir le tombeau d'objets si précieux...
Et les morts aiment mieux, à leur anniversaire,
Pour tout ornement funéraire,
Les larmes qui tombent des yeux.

VOIX D'UNE TOMBE.

Et moi, passants, & moi... tout le monde m'oublie...
Une seule prière, oh! je vous en supplie;
Nul ne jette une fleur sur mon humble tombeau.
Je suis un étranger mort ici sans famille...
Priez pour moi, passants; priez, ô jeune fille!
Laissez tomber quelque rameau.

LILAS.

A MAURICE DE CHATILLON.

Toute fleur a, dans sa corolle
Et dans son calice entr'ouvert,
L'avertissement, le symbole
Où cependant l'esprit se perd...

On préfère pour une cause :
Qui l'œillet, le lis ou la rose;
Qui le parfum d'une autre fleur.
Chacune garde en elle-même
Un souvenir d'amour suprême
Épanoui pour notre cœur.

Des lilas l'arome m'enivre!
Il me rappelle l'heureux temps
Où, quand je commençais à vivre,
J'allais en cueillir au printemps,
Plein mes petits bras, pour ma mère;
Et j'étais si sûr de lui plaire
Que fier j'attendais son retour.
Je profitais de son absence;
Et j'avais, pour ma récompense,
Un baiser parfumé d'amour.

Fleurs, parfums de ce temps prospère,
O frais lilas, qu'elle aimait tant!

A toutes fleurs je vous préfère.
Et quel fils n'en dirait autant?
Dans l'ordre de la Providence,
Tout est mystérieux, immense...
Lilas! qui m'entourez, je dis :
« Que votre arôme tutélaire
Contient de l'âme de ma mère,
Bien qu'elle soit en paradis! »

TRISTESSE.

Toutes larmes un jour sèchent sous la paupière ;
Car les glaces du temps viennent figer les cœurs.
Et nos bonheurs perdus, & toutes nos douleurs,
Laissent moins que nos corps qui tombent en poussière.
Toujours avec le temps s'efface le regret;
Tout fuit, s'envole ou passe ou meurt; tout disparaît.

Ce que l'on a rêvé fuit toujours comme l'ombre,
Et l'oiseau qui s'envole emporte sa chanson.
Le temps passe sur tout, &, comme fait un son,
La douleur s'affaiblit, mais le chant devient sombre.
Toujours avec le temps s'efface le regret ;
Tout fuit, s'envole ou passe ou meurt ; tout disparaît.

Quand, au tombeau caché, nous cueillons une rose
Sur le buisson grandi que planta notre main,
Et qu'un insecte ailé bourdonne son refrain,
Voilà ce qu'il murmure où la cendre repose :
« Toujours avec le temps s'efface le regret;
Tout fuit, s'envole ou passe ou meurt; tout disparaît. »

O vous, dont la blessure est encore saignante,
Espérez, & plus tard vous serez consolé.
Moi dont l'unique amour au ciel s'est envolé,
Je ne puis oublier!... C'est en vain que je chante :
« Toujours avec le temps s'efface le regret;
Tout fuit, s'envole ou passe ou meurt ; tout disparaît. »

CHANSON DU NAIN.

A CHARLES SOEHNE.

Au beau soleil couchant,
Mon chant
Est doux
Pour vous.

Aimez le plus que vous pourrez.
Après,
Allez errer sur les coteaux ;
Regardez les champs, les hameaux,
Les prés.
Et ne pensez jamais aussi
Ceci :
Que tout s'efface ou disparaît,
Que tout bonheur laisse un regret.
Ainsi,

Quand vous aurez quelque douleur,
Rêveur,
Vous ouïrez au fond des bois
Le vent dire, sonore voix :
Erreur!...
Car, un souvenir est encor
L'accord

Que l'on écoute & que l'on suit,
Comme le son triste, qui fuit,
Du cor.

Au printemps où tout reverdit,
Sourit,
Tout renaît, l'âme avec la fleur;
Tout me console, & dans mon cœur
Me dit :
« Si dans les forêts tout est noir
Le soir,
Dans nos nuits comme dans nos jours,
Ce qui resplendit est toujours
L'espoir! »

Espérons! & nains harassés,
Blessés...
Nous irons où les vieilles tours
Nous disent que sont leurs beaux jours...
Passés!...
Salut, ô coucher de soleil
Vermeil!
Jamais nul ne te reverra...
Jamais Dieu ne te refera
Pareil.

Au beau soleil couchant,
Mon chant
Est doux
Pour vous.

LE VOYAGEUR.

BALLADE.

« Oh! monsieur, prenez garde aux loups!
Partir si tard! Restez chez nous.

— Mes bras sont forts, la route est claire,
De la neige on a la lueur.
J'embrasserai plus tôt ma mère.
Adieu, mes amis, j'ai du cœur.

— Restez chez nous, la table est mise,
Le feu flambe dans le foyer.
Vous partirez dès l'aube grise.
Restez, monsieur le cavalier. »

Le cavalier se mit en selle,
Chacun eut beau le supplier;
A la clarté d'une chandelle,
Il but le coup de l'étrier.

Un pied de neige est sur la glace.
A chacun il serre la main.
La route à travers les bois passe.
On lui héla dans le lointain :

« Oh! monsieur, prenez garde aux loups!
Partir si tard! Restez chez nous... »

Il fend l'air, son bruit sourd s'efface;
Et lui se perd dans le brouillard...
Chacun de nous, droit à sa place,
Augura mal de ce départ.

La nuit, sait-on ce qui se passe...
Qu'importe! Il eut un sort fatal.
On n'a jamais retrouvé trace
Du cavalier ni du cheval.

Jeunes gens, prenez garde aux loups,
Quand vous passerez par chez nous!

RONDE DU BERGER.

Un berger avec sa bergère
Passaient sur le gazon des champs,
Tout joyeux un jour de printemps.
Ils allaient, compère & commère,
Suivant le chemin le plus long,
Tous deux sur un petit ânon.

Tout était verdure & lumière,
Et l'oiseau chantait sa chanson,
Les cloches tintaient : Dig, ding, don.
Ils côtoyaient une rivière,
Suivant le chemin le plus long,
Tous deux sur le petit ânon.

Ils côtoyaient une rivière,
Tous deux sur le petit ânon.
La bergère répondait : Non!
Au berger assis par derrière,
Suivant le chemin le plus long,
Tous deux sur le petit ânon.

Au berger assis par derrière
La bergère répondait : Non!
Le berger, pour toute raison

L'embrassa, ne pouvant mieux faire,
Suivant le chemin le plus long,
Tous deux sur le petit ânon.

Le berger, ne pouvant mieux faire,
L'embrassa pour toute raison.
En retournant à la maison,
On s'en alla chez le notaire,
Suivant le chemin le moins long,
Tous deux sur le petit ânon.

A LA FERME.

Mon ami Mathieu, le fermier,
Sur la route de Normandie,
Me loue une chambre garnie
Donnant sur les champs, au premier.
Selon que l'or me favorise,
J'y vais à pied de temps en temps ;
Parfois l'hiver ou le printemps,
Ou l'été, l'automne, à ma guise.

Mais aujourd'hui le ciel est noir,
Encore un peu j'aurais l'onglée...
Quel hiver & quelle gelée !
Il fait un froid de loup ce soir ;
Et mon manteau doublé de laine
M'abritera jusqu'au foyer
De ce grand chaume hospitalier
Estompé là-bas dans la plaine.

Le feu flambe, le vitrail luit.
Ce que l'on raconte aux veillées,
Fait rester longtemps éveillées
Bien des filles, pendant la nuit.
Quand, assis dans la cheminée,
J'écoute un récit tout au long,

L'horloge en bois & le grillon,
Et le vent, chanteurs à l'année ;

Il arrive que par moment
Le feu m'endort, le vent m'achève ;
Puis, entre la veille & le rêve,
J'entends parler tout en dormant...
Et je m'intéresse à l'histoire ;
Et quand j'ai peur je suis content.
Beaucoup n'en diraient pas autant,
Et moins encor le voudront croire ;
Car il n'est pas de loups-garous,
De revenants sur cette terre.
On le dit... Mais tout est mystère,
Et parfois j'y crois comme eux tous.
Courons vite, la nuit est sombre,
Tout est lugubre autour de moi...
Comme on frissonne d'un tel froid !
On n'est pas rassuré dans l'ombre...

Ces grands chemins sont tout gelés,
Ces buissons crochus, pleins de givre.
Courra bien qui voudra me suivre...
Mes pas rendent des sons fêlés.
Comme ils vont m'ouvrir leur grand'porte
S'ils reconnaissent mon frapper !
Je vais là trouver bon souper,
Bons amis & fermière accorte.

Lors, au milieu de gens joyeux,
Mains & gobelets me font fête.
Mais le cidre porte à la tête
Et grise comme du vin vieux,

Peut-être même davantage...
Qu'importe quand on a bon nid?
C'est-à-dire bon feu, bon lit,
Et des rideaux verts à feuillage!

Aussi, je ne demande rien
A madame la Providence,
Que de me rendre à l'évidence,
Et me trouver toujours si bien.
Vite! On a dû rôtir une oie,
Ah! quel régal! Gare au retard!
Je ne veux pas perdre ma part.
Courons toujours. Vive la joie!

RONDE-BALLADE.

La belle à la rivière
Laissa tomber son anneau d'or.
Et le batelier Pierre,
La voyant pleurer sur le bord,
Lui dit : « Mademoiselle,
Pourquoi pleurer ainsi?
— Mon anneau d'or, dit-elle,
Vient de tomber ici.

— Ne pleurez pas, la belle :
Je vous aime, & le trouverai.
— Pour cela, répond-elle,
Oh! quē je vous embrasserai! »
Alors jetant sa veste,
Sa veste sur le bord,
Il plonge, & longtemps reste
A chercher l'anneau d'or.

Quand il revint sur l'onde,
Il dit : « Ne désespérez pas;
La rivière est profonde,
Et votre bague, un peu plus bas. »
Pierre, au pied d'une roche,
Ayant trouvé l'anneau,

A des algues l'accroche,
En remontant sur l'eau.

L'anneau retombe... Et Pierre,
Le cœur plein d'espoir, dit encor,
A la belle en prière :
« Vous aurez votre bague d'or. »
Il refouille l'abîme,
Mais efforts superflus!
De son amour victime,
Pierre ne revint plus.

RONDEAU.

A M[lle] R.

C'est un rondeau qu'il faut que je vous fasse?
Observez donc comme un rondeau se fait.
Attention au tour de passe-passe!
Allez, rondeau, rondel ou rondelet.

J'aimerais mieux danser un menuet,
J'aimerais mieux rêver qu'on vous embrasse,
Chanter au sourd ou parler au muet.
C'est un rondeau qu'il faut que je vous fasse!

A tout hasard je vais, rempli d'audace,
Du moins tenter de faire le trajet
De ce chemin qui parfois embarrasse.
Observez donc comme un rondeau se fait.

Si je me perds en traitant ce sujet,
Un plus heureux saura prendre ma place;
Mais je ferai ce rondeau très-complet.
Attention au tour de passe-passe!

Que donnez-vous si, traversant l'espace,
Oiseau, j'échappe aux gluaux du couplet?

Si d'un *chàamant!* vous m'obtenez la grâce,
Allez rondeau, rondel ou rondelet.

Avec un ton l'on peint une surface.
Avec deux sons l'on produit peu d'effet.
J'ai voulu rire & j'ai fait la grimace.
Mais cependant, je vous le dis tout net,
C'est un rondeau.

A A. GAULIER.

BATTERIE D'ARTILLERIE. SOUVENIR DE 1830.

Regardez, ô petits enfants,
Passer nos machines de guerres,
Nos canons, ces Léviathans
Qui vous enlèvent à vos mères.

Voyez, ils sont encor fumants...
Ces hydres marchent avec peine;
Lourdes de fer, lourdes de haine,
Leurs gosiers sont toujours béants.

Comme des dogues à la chaîne
Qui grondent encor sourdement,
Et qu'à reculons on entraîne,
Et qui s'arrêtent par moment;

Regardez-les, la gueule basse
Comme pour mordre les pavés,
Chacun d'eux va choisir sa place
Aux barricades, vous savez...

L'ordre est donné. La mort les pousse.
Prenez garde d'être écrasés.

Le sol tremble sous leur secousse.
Et les grès sont pulvérisés.

Chevaux, cavaliers, équipages,
Ce long deuil rend un bruit de fer...
Seul, dans ces sombres attelages,
Le canon luit comme un éclair.

Silence! Leur course est rapide...
Ils sont en ligne... Écoutez tous
Au lointain ce bruit homicide...
Ceux de là-bas meurent pour vous!

Heureux enfants, dignes d'envie,
Puissiez-vous avoir meilleur sort!
Quand nous organisons la mort,
Un jour organisez la vie.

MÈRE.

Mon cher enfant désolé
D'être un instant isolé
  (On pleure à tout âge...),
Il naît quelque part, pour toi,
Un petit ange; crois-moi,
  Il faut être sage!

Cet ange est blond, aux yeux bleus;
Ou brun, aux soyeux cheveux
  Noirs comme l'ébène.
Peut-être qu'il pleure aussi,
Dans son berceau, près d'ici,
  Seul avec sa peine.

Porte à ses petits genoux,
Mon fils, tes plus beaux joujoux;
  Car c'est une femme!
Petite elle est; mais, un jour,
Aux reflets de son amour,
  Grandira ton âme.

Si le sort vient t'accabler,
Elle peut te consoler

De toute misère.
Et chaque jour de bonheur,
Resplendissant pour ton cœur,
Luira pour ta mère.

A MON AMI E. C.

COMPOSITEUR A LA NOUVELLE-ORLÉANS.

1847.

Il est des airs qui font époque dans la vie.
A ces chants d'autrefois on se sent tressaillir...
Notre âme aux temps passés se reporte, ravie,
Laissant les temps présents pour mieux se recueillir.

Hier j'entendis chanter, au pied de ma fenêtre,
Un orgue, rien de plus. Comme un magicien,
Ce chant vint évoquer & me fit apparaître
Bien des êtres aimés, & dont je n'ai plus rien.

Ce chant me rappelait une époque finie.
Je suspendais mon âme aux ailes de ce chant;
Ses notes lentement vibraient... & l'harmonie
M'emportait dans l'espace, au beau soleil couchant.

Comme tout bonheur fuit, toute note s'achève.
J'étais par ce chant d'orgue encor tout en émoi...
L'instrument s'arrêta; fit envoler mon rêve...
Et l'actualité se dressa devant moi!

Ainsi, l'art est la chose immortelle, sonore;
L'art est la seule voix, mon cher musicien,

Qui partout retentisse, & qui console encore...
Chante, chante toujours, toi qui chantes si bien.

Compose, avec ton cœur, bien des mélancolies...
Compose tes doux airs, suis aussi ton destin.
Au temps où j'entendais tes fraîches mélodies,
Nous étions quatre amis qui nous tenions la main ..

FÊTE.

RENTRÉE DE L'ARMÉE D'ITALIE

1859.

Je n'aime pas la gloire,
La gloire des combats;
Et, défaite ou victoire,
Je plains tous les soldats.
J'entrai, ce jour de fête,
Au cabaret d'un coin,
Pour me monter la tête
Avant d'aller plus loin.

La chaleur était forte,
Et, pour cette raison,
Je restais à la porte,
Sur un banc de gazon.
Lors je voyais les choses
Comme j'aime à les voir;
Je vis couleur de roses
Ce qui me semble noir.

Comme un torrent qui roule
En envahissant tout,
D'abord l'immense foule

Monta, monta partout;
Sur les tilleuls, les hêtres,
Les échelles, les bancs,
Sur les murs, les fenêtres;
Les tréteaux, les auvents.

Et les balcons & les façades
Étaient pavoisés d'étendards;
Comme aussi toutes les estrades
En coteaux sur les boulevards.
Comme un serpent, la grande armée
Allait nous montrer ses tronçons;
Tant cette gloire bien-aimée
Sait faire payer ses rançons!

Au loin s'entendaient les fanfares.
L'armée avançait. Les tambours
Aux roulements bruyants, barbares,
Firent vibrer les alentours.
Du piédestal qui l'emprisonne,
Le capitaine en bronze noir
Put distinguer chaque colonne,
Depuis le matin jusqu'au soir.

Cuivres, hurlez au ciel des sons de funérailles.
Des crêpes aux tambours!... Sur de noirs étendards
Qu'on nous montre, oh! cela fixerait les regards,
Le chiffre de nos morts dans ces grandes batailles.
Non! Toujours la Victoire aux drapeaux en haillons!
J'avais le cœur serré de voir nos bataillons...

Le deuil marchait en tête;
Et les rangs des blessés

Rappelaient, dans la fête,
Tant d'autres rangs laissés!
Les lignes épargnées
De nos vaillants soldats
Suivaient, accompagnées
De triomphants vivats!

Car de chaque contrée
Les populations
Mêlaient à leur rentrée
Leurs acclamations.
Et sur les édifices,
Sur les toits des maisons,
Des foules spectatrices
Masquaient les horizons.

Dans ces confus mirages
D'hommes & de chevaux,
De canons, d'attelages,
D'échelles, d'échafauds,
Par la vivante houle,
Contre mon mur, heurté,
Étouffé par la foule,
Et portant & porté,

Je vis des baïonnettes
Se mouvant comme blés,
Puis le sommet des têtes,
Et des drapeaux criblés!...
Devant la foule immense,
Tous ces hommes brunis
Défilaient en silence,
Vêtus d'habits jaunis...

Et nos dames de France,
Ces suprêmes pouvoirs,
Pour la gloire en garance
Agitaient leurs mouchoirs.
Il en était plus d'une
Qui chez elle pleurait!...
Raisonner m'importune:
Rentrons au cabaret...

A L'OPÉRA.

On jouait la *Lucie*, & la salle encombrée
De femmes & de fleurs était toute parée :
Cercle resplendissant, où plus d'un cœur battait
En entendant chanter l'amour qu'il ressentait.
Et pendant ces accents d'exil & de souffrance,
Pendant ces chants d'adieux & ces chants d'espérance,
Pendant que tout ce drame aimé se déroulait,
Et que sous les bravos la salle s'ébranlait;
Un homme se plaça dans le silence & l'ombre.
Il avait été vu de la foule sans nombre;
Mais lui ne voyait rien. Son regard triste & doux
Semblait vaguer au fond de l'orchestre en courroux;
Car cet homme, ô malheur! ô misère! ô folie!
L'un de ces créateurs qu'enfante l'Italie,
C'était Donizetti, le grand compositeur,
Écoutant en pleurant, & demandant l'auteur!

QUAND MON PETIT ENFANT DORT.

Quand mon petit enfant dort,
Il dort comme un ange.
Son souffle est pour moi l'accord
D'un concert étrange...
Ses traits charmants sont si doux,
Sa bouche est si rose,
Que je l'admire à genoux
Sitôt qu'il repose.

Mais je suis folle, au surplus...
Pendant qu'il sommeille,
J'ai peur qu'il n'existe plus,
Et je le réveille!
Lors, ce cher petit enfant
Me sourit encore...
Je le berce en l'embrassant
Jusques à l'aurore.

Il est aussi pomponné
Qu'un prince de France.
C'est mon petit nouveau-né,
C'est mon espérance!
Et s'il me perd à son tour,
Car tout est misère...
Je veux qu'il se dise un jour :
J'avais une mère!!

CONFIDENCE.

« Regarde-le, ma bonne sœur; tiens, le voilà!...
Je suis troublée & mon cœur bat dès qu'il s'avance;
Dès qu'il s'en va, je le regrette, & le silence
Qui règne alors, me fait pleurer. Pourquoi cela?

— Enfant, c'est de l'amour! Il faut y prendre garde.
Comment as-tu connu ce garçon singulier?...
— Une fois, en passant, & je crois par mégarde,
Il m'a fait un salut, en montant l'escalier.

— Il ne t'a pas parlé? — Non, ma sœur, je te jure.
— Il ne t'a pas écrit? — Hélas! non, encor moins.
— Alors deviendrais-tu folle par aventure?
Et de quelque docteur te faudra-t-il les soins?

— Écoute tout, ne gronde pas! Dans mes prières,
Je pense à lui plus qu'à Dieu même! En mon sommeil,
J'ai cru sentir comme un baiser sur mes paupières,
Qui me brûlaient encor, ma sœur, à mon réveil.

— Oui, c'est bien de l'amour! Que veux-tu que je dise?
Quoi faire? Je ne sais rien de ce cavalier.
Si tu peux l'oublier, que Dieu te favorise
De ne jamais le voir remonter l'escalier. »

EN VOYANT LE DÉPART D'UN RÉGIMENT.

Voici les lignes des tambours,
Ils s'avancent... les alentours
De leurs bruits stridents retentissent.
Après eux les cuivres mugissent,
Et l'air vibre au loin, tour à tour,
De leurs chants de guerre ou d'amour.

Alors passe, aux sons des trompettes,
Aux froissements des baïonnettes,
Une belle fille en soldat,
Vivandière de son état.
Ainsi qu'un homme elle est armée;
Jeune femme, elle suit l'armée;
Elle affronte toutes les morts.
C'est la grâce parmi les forts,
C'est une Vénus militaire
N'aimant que les hommes de guerre,
Et leur versant à boire au feu.
Pour elle la guerre est un jeu.

Lorsque la sombre artillerie
Hurle & bombarde avec fracas,
Et, sous les boulets en furie,

Au loin quand tout vole en éclats;
Lorsque l'immense boucherie
Couvre les champs ou la prairie
Des corps mutilés des soldats;
Pendant qu'on saccage les vignes,
Les blés, les arbres, les maisons;
Lorsque les régiments en lignes
S'étendent jusqu'aux horizons...
Lorsque fusils, sabres & lances
Peuplent de morts les ambulances;
Quand se sauvent de tous côtés
Les habitants épouvantés;
Regagnant un front de bandière,
Pendant ces terribles débats,
Partout on voit la vivandière
Son petit baril sous le bras;
Et quand une balle s'adresse
A quelques pauvres jeunes gens
Ou quelque ancien qui l'intéresse,
Femme alors aux soins diligents,
Vers eux surtout elle s'empresse.
Comme une sœur de charité,
Elle, mieux que son eau-de-vie,
Ramène, comme par magie,
Plus d'un mourant à la santé.

Les femmes sont vraiment étranges,
Tiennent des démons & des anges,
Grandissent avec le danger.
Elles sont toutes courageuses,
Et nous les supposons peureuses
Pour l'orgueil de les protéger.

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

1849.

Des beaux temps éternels présages,
Oiseaux qui traversez les airs,
Les deux mondes, les grandes mers:
Qui passez sur tous les rivages;
Dites celui qui vaut le mieux
De tant de pays sous les cieux?

J'ai fait plus d'un lointain voyage;
Mais hélas! je n'ai rien appris;
Rien, qu'à regretter davantage
Mes amis, la France, Paris.
Eh bien, oiseaux, je veux m'instruire:
Mais vous ne me répondrez pas...
Moi qui parle, je peux vous dire
Où je voudrais porter mes pas.

Le plus beau pays de la terre,
C'est celui qui nous donne, enfant,
Tous les soins d'une bonne mère;
Homme, notre amour triomphant!
C'est là, rapides hirondelles,
Où sont les arbres les plus beaux,
Où sont les rives les plus belles,
Où sont les plus riants coteaux!

S'il ne restait même plus trace
D'arbre, de rive, de coteau,
L'homme encor dirait : C'est la place,
C'est la place de mon hameau !
Allez, légères hirondelles,
Volez de la mer Noire au Nil ;
Je suis captif dans mon exil.
Si comme vous j'avais des ailes !

MAUSOLÉE.

Aux cieux elle s'en est allée!
Je n'ai plus rien d'elle à présent.
Mon âme reste désolée.

C'était l'espérance étoilée
De ma vie. Oh! chagrin cuisant!
Aux cieux elle s'en est allée!

Sous les arbres de cette allée
Je la vois encor m'embrassant.
Mon âme reste désolée.

Sa bouche était tout emperlée,
Et son regard resplendissant.
Aux cieux elle s'en est allée!

L'année est à peine écoulée,
Mon bonheur est mort en naissant.
Mon âme reste désolée.

Vois mes pleurs, ma pauvre envolée,
Et montre-les au Tout-Puissant.
Aux cieux elle s'en est allée!

Mon âme reste désolée.

A MON COUCOU.

Quand ton balancier monotone
Imperturbablement résonne
Sitôt que je rentre chez moi,
Je ressens alors comme un froid.
A la mort de celle que j'aime,
Ton tic-tac sec était le même
Qu'au jour où partit son enfant.
Seul ton tic-tac est triomphant.

Je dis, en mon âme éperdue :
Ta voix, que nous avons connue,
Insoucieux marqueur du temps,
Par moi seul est seule entendue.
C'est ton seul bruit, depuis longtemps,
Qui retentit dans ma demeure.
Mais je me souviens... & je pleure
Bien amèrement par instants.

Oui, souvent la douleur me mène,
Quand au logis je me promène...
Ils pendent aux murs, accrochés,
Tous les objets qu'ils ont touchés!
J'éprouve un incessant martyre;
Meubles, objets, semblent me dire :

Hé bien! que sont-ils devenus?
Je préférerais mes murs nus.

Sur ce canapé, sa couchette,
Je ne vois plus sa blonde tête.
Ce cher petit garçon est loin.
Voilà ses joujoux, sa raquette,
Le volant est dans quelque coin;
Avec cette petite veste,
De lui c'est tout ce qui me reste,
Horloge, impassible témoin.

Toi, tu bats toujours ta mesure.
Tu fais ainsi que la nature,
Tu marches sans émotions.
Moi, j'allais, plein d'illusions...
Coucou, je t'aime & te déteste!
Quand, par événément funeste,
Tout change, croule sous mes pas,
Seul ton tic-tac ne change pas.

LA TRISTESSE ME SUIT.

La tristesse me suit,
Ma belle;
Mon cœur loge à la nuit...
Nul feu, nulle étincelle
Ne luit
Pour lui.

Mes châteaux en Espagne
Se sont tous écroulés.
Mes pays de Cocagne
Ont tous été brûlés.
J'ai perdu ma compagne!

Mon cœur loge à la nuit,
Ma belle;
La tristesse le suit.
Nul feu, nulle étincelle
Ne luit
Pour lui.

Je reste solitaire.
Ceux qui m'aimaient sont morts.
Et ma pensée austère
Lutte parmi les forts.
Mais je ne puis le taire :

La tristesse me suit,
    Ma belle;
Mon cœur loge à la nuit..
Nul feu, nulle étincelle
    Ne luit
    Pour lui.

Quand, dans ma rêverie,
Ange blond sans pareil,
En mon âme ravie
Vous passez, doux soleil,
Je renais à la vie;

Mon cœur a moins de nuit,
    Ma belle!
La tristesse s'enfuit.
Hors vous, nulle étincelle
    Ne luit
    Pour lui.

TRIOMPHE.

On chante un *Te Deum* au bruit des grandes orgues!..?
Qui n'a vu par hasard, en entrant dans nos morgues,
Un homme étendu là, mort d'un coup de couteau?
C'est un spectacle affreux; mais quand ce corps est beau,
Chacun à son aspect se dit : Mourir si tôt!
On s'éloigne... en songeant à la douleur amère
De celles qui l'aimaient, amante, ou sœurs, ou mère;
Et, pendant bien longtemps, ce cadavre inconnu
Surgit en notre esprit, pâle, immobile & nu.

Eh bien! je parle à vous, femmes, à vos entrailles.
Voici cent mille morts en un jour de batailles.
Dans cet informe amas d'habits, de chairs & d'os,
Cherchez qui vous aimiez parmi tant de lambeaux.
Les morgues sont partout, sur les monts, dans les plaines,
Les ruisseaux, les buissons, les puits & les ravins;
Ils sont amoncelés & couchés par centaines,
Et dans l'immensité se perdent les chemins...
Mais, à la nuit tombée, allumez vos lanternes.
Aux lugubres clartés de ces lumières ternes,
Cherchez encor, parmi ces morts, les morts à vous,
Vos frères, vos amis, vos soutiens, vos époux;
Et si vous n'avez rien vu d'eux dans la nuit noire,
Étouffez vos sanglots... C'est un jour de victoire!

Taisez-vous, écoutez... On tire le canon.
Rendez grâce au Seigneur, & ne dites pas : Non!
Devant un si grand deuil séchez toutes vos larmes.
Nous aimons les combats, nous aimons les hauts faits;
Tous ont bien soutenu la gloire de nos armes;
Chantons un *Te Deum* & soyons satisfaits!

AU BORD DE LA MER.

J'écoutais sur un roc & les vents & les mers.
La vague, en s'y brisant, venait perler ma joue.
Comme une aile d'oiseau, la voile sous les airs
S'inclinait en penchant son grand mât sur sa proue.

Sur ce roc se dressaient deux frêles arbres verts,
Deux jumeaux éplorés, tournant comme une roue
Sous la trombe qui fouille au fond des flots ouverts.
La vie, autre ouragan, ainsi de nous se joue.

Je me disais, au bruit de ces deux grandes voix,
De ces immensités qui grondent à la fois,
Quand le flot sous les vents en montagnes s'entasse :

« Tout lutte : ces jumeaux contre les vents du nord,
Les vents contre les mers, l'homme contre le sort. »
Je me disais : « Tout lutte, & c'est en vain... tout passe ! »

MONTMORENCY.

Coteaux à l'air si pur, aux villas sous l'ombrage,
Bois de Montmorency, bois charmants, préférés,
Bois où j'ai tant rêvé!... recevez mon hommage.

Salut! ô bois fleuris, pour mon cœur consacrés.
Et vous, qui sourirez de cette préférence,
Parcourez-les, ces bois, & vous les aimerez.

Je voudrais vivre là; tout a son éloquence,
Tout me parle : arbres, vigne, étang, sentiers en croix;
Et sous les châtaigniers j'écoute le silence...

Sonorité profonde, où chantent à la fois
L'herbe, les moucherons, les plantes rassemblées,
Et les fruits mûrissants, mystérieuses voix!

Il me semble parfois, au détour des allées,
Que je vais voir surgir tous ceux que j'ai perdus...
Tous ceux qui m'ont aimé! Feuilles sèches, roulées,

Vous gémissez aussi... Que sont-ils devenus?
Qui sait? autour de moi leurs âmes sont peut-être...
S'ils me voient à présent, hélas! je ne ris plus.

J'ai regardé dehors & fermé ma fenêtre;
Il a fait froid pour moi. Voilà pourquoi mon chant
Est triste. Mais alors que je me sens renaître

Dans ces bois, au soleil qui s'incline au couchant,
Avec mes souvenirs je me plais en arrière.
Je ne suis pas pressé, j'ai mon rêve en marchant.

On arrive toujours au bout de la carrière...
Et comme je ne puis marcher à reculons,
J'aime de temps en temps m'asseoir sur la bruyère,

Et rêver, comme on dit. Hélas! si nous allons,
C'est bien souvent ainsi que l'écureuil en cage;
Il s'épuise à courir, & les mêmes jalons

L'arrêtent essoufflé. Je rêve, c'est plus sage...
Et puis, je ne crois pas aux grands progrès humains.
Dieu veut ce qui doit être, en tout temps, à tout âge.

Sommes-nous bien plus grands que les Grecs, les Romains?
Eux, avaient-ils fait plus que ceux de Babylone?
Sommes-nous plus heureux, malgré nos orgueils vains,

D'être par un vapeur traînés quand il détonne;
D'avoir un éclairage au gaz, & nos portraits
Au daguerréotype? Une chose m'étonne,

C'est d'être indifférent à d'aussi grands bienfaits.
Donc, en rêvant, je crois que les enfants de Rome,
D'Athènes, de Paris, sont également faits.

Est-ce que notre époque est plus heureuse en somme?

On trouve de nos jours que tout est encor mal.
Les hommes ont beau faire, ils ne refont pas l'homme.

Dans mon rêve, abrité, ce qu'ils font m'est égal.
Les cieux sont toujours purs aux beaux temps de l'année,
Et les bois toujours frais. Dieu seul est libéral.

L'onde est toujours limpide & la pelouse ornée;
La fleur est toujours belle & fascine mes yeux.
Mon âme paresseuse aime la destinée.

Je hais le changement & d'idée & de lieux;
Cela m'ennuie. Assez veulent changer le monde:
J'y trouve encor du bon, moi, bien qu'il soit très-vieux.

Allons, ô ma pensée! allons faire une ronde,
Au beau soleil couchant, jusqu'à Montmorency!
Traversons l'Océan. Honni soit qui m'en gronde,

Je suis en Amérique... hélas! hélas! Ainsi,
Bonjour, beaux cerisiers où la vigne se lie;
Bonjour, halliers touffus, qui m'entourez aussi;

Bonjour, vallée ombreuse où la peine s'oublie.
Comme une mer d'azur, tu bordes les chemins;
Tu t'étends, orgueilleuse, & toujours embellie

De tes riches villas dans les arbres lointains.
Une poussière d'or se tamise, où scintillent
Tes murs dorés, rangés comme dans des écrins.

Les pampres rougissants aux arbres s'entortillent.
Perdus dans l'horizon, tes massifs ondoyants,

Comme une mer houleuse, au soleil jaune brillent

Des cigales j'entends les roulements bruyants;
Je vois luire l'étang d'Enghien; j'en suis la trace
Parmi les peupliers & les chalets riants.

Et de ce tertre même, à cette même place,
J'ai peint, à même époque, un même effet de soir,
Voici bientôt dix ans... Oh! comme le temps passe!

Et sur ce monticule où je reviens m'asseoir...
En pensée!... une brise, agitant le feuillage,
Comme lorsque le temps menace de pleuvoir,

M'apporta de ces mots où l'on marque la page,
Et qui restent gravés en souvenir charmant.
Deux dames, à cheval, rieuses sous l'ombrage,

En passant près de moi, dirent ce que vraiment
Je n'oserais ici répéter, je vous jure,
Tant ce qu'elles ont dit m'était un compliment.

Comme je me rappelle encor cette aventure
Arrivée en automne, au beau soleil couchant!
Le métal se dissout; mais un souvenir dure.

Je rentrais aussitôt que j'entendais le chant
De la chouette. Alors, j'avais choisi mon gîte
A l'auberge *Gosset*. Là-bas, sur le penchant

Où s'étend le village, un chemin tourne vite
Et descend de la place à la route d'Enghien.
C'est *Au noble jeu d'arc*, où mon humble visite

Était toujours fêtée. Oh! comme ils aimaient bien
L'artiste qu'ils logeaient à leur premier étage,
Et qui leur avait peint le portrait de leur chien!

Quand le vent s'élevait & tournait à l'orage,
Et que la nuit tombait, j'entendais aux lointains
Les murmures confus des voix dans le village,

Et le bruit cadencé des grelots argentins
Du voiturier qui passe & que le souper presse...
Pourrais-je retrouver maintenant mes chemins?

J'avais la blouse bleue, & la boîte traîtresse
Sur le dos. Quel bon temps! Quand je passais, le soir,
Les filles m'accostaient, & me prenaient sans cesse

Pour un marchand forain. Elles voulaient avoir
Des rubans, des lacets, du coton, des dentelles,
Des épingles, du fil, gros ou fin, blanc ou noir.

En vain je leur disais : Je suis peintre, mes belles!
Et ces *bons* paysans! Eux voulaient m'assommer...
Mes moustaches alors me causaient des querelles,

Et j'étais d'un bâton obligé de m'armer.
Chaque âge a ses chagrins. Salut, ô mes fenêtres!
Salut, perron de pierre, où je venais fumer!

C'est toujours la maison, mais non les mêmes maîtres...
Je ne les verrai plus... Époux hospitaliers,
Ensemble ils sont allés retrouver leurs ancêtres :

Toujours, de père en fils, les *Gosset*, tonneliers.

UNE NUIT DE NOËL.

A GUSTAVE MATHIEU.

Quittant ses châteaux en Espagne
Pour un chaume au gai réveillon,
Tout esprit qui bat la campagne
Peut, ainsi que fait le grillon,
Se blottir dans la cheminée,
Écouter le dire & le son;
Et puis vous chanter sa chanson
Quand la Noël est terminée.
Aussi comme un grillon je fais.
Mais le grillon, quand il résonne,
Chante bien mieux que je ne sais,
Avec son doux chant monotone.

Sous un ciel sombre & constellé;
La maison regarde la plaine.
Un seul petit sentier y mène:
Aux alentours, tout est gelé.
Cette maison n'a qu'un étage,
En dehors se voit l'escalier.
Le grand vent agite un pommier
Rayant le mur de son branchage.
Le toit fume & le vitrail luit,

C'est bientôt l'instant de la fête.
L'horloge, en cette maisonnette,
Marque trois quarts moins de minuit.

« La table, Madeleine, Hortense!
Allumez un grand feu de pins.
Sortez toute notre faïence
Où des coquelicots sont peints!
Une lumière de chapelle...
La grande nappe en damassé
Qu'on déploya, je me rappelle,
A la Noël de l'an passé.

Le dindon & l'oie à la broche
De leur jus sont-ils caressés?
Mes filles, qu'on ne les approche
Du feu, ni trop, ni pas assez.
Le ménétrier du village,
Notre ami Jacque va venir.
Vous placerez pour son usage
La huche, qu'il faudra couvrir
Et doubler d'une forte planche.
Jacque a le pied comme un marteau,
Et d'un coup de sabot, dimanche,
Il a défoncé son tonneau. »

Et la main devant sa chandelle,
Pierre, descendant au caveau,
Se dirigeait vers la cannelle
S'allongeant au meilleur tonneau,
Quand survint chaque dignitaire,
Chaque grand nom de ce souper :
D'abord Urbain, fils du notaire,

Qui partout entrait sans frapper;
Gervaise & Mathieu, fils du maire;
Jeanne & Joseph, un gros fermier;
Le vieux Claude, propriétaire;
Un vigneron & le barbier.
J'oubliais, dans la compagnie,
Un dogue aux poils roux, à l'œil bon,
Qui, sans plus de cérémonie,
Au feu s'étendit de son long.
C'était un gendarme d'élite.
Les loups rôdaient cet hiver-là.
Ce chien les étranglait si vite
Qu'on l'estimait fort pour cela.

Et pendant qu'entrait cette bande,
Pierre étant à la cave encor,
A Madeleine, la plus grande,
On fit présent d'une croix d'or.
Hortense reçut en partage
Un anneau d'argent seulement;
Mais il avait cet avantage,
D'être donné par son amant.
Un amour a tant d'importance,
Que peut-être voudrait-on bien
Savoir lequel aimait Hortense...
C'est son secret, & non le mien.

Devant le grand foyer l'on passe;
On commence à s'entretenir.
Les amants causent à voix basse,
Les autres haut, pour s'enhardir.
Cette lumière éblouissante,
Cette table resplendissante,

En avaient imposé d'abord ;
Mais, en voyant pareille fête,
La gaîté montant à la tête,
On parla de plus en plus fort.
On se disait : Où peut-il être?
Où Pierre peut-il se blottir,
Qu'on ne le voyait point paraître?
Mais son pas vint à retentir...

Il entra, tenant sa chandelle,
Portant deux grands brocs d'une main,
Et chantant une ritournelle
Composée en l'honneur du vin.
Il était fier, comme on doit l'être,
D'offrir bonne hospitalité.
En lui respiraient le bien-être,
La bonne humeur & la santé.

« Bonsoir, mes amis! L'âtre brille,
Et d'un tel froid on est heureux
D'entendre, quand le feu petille,
Un vent à décorner les bœufs. »
Il montra ses deux brocs immenses :
« Jeunes filles, à vous les danses,
C'est de votre âge, non du mien;
Mais j'en sais dans mes connaissances
Qui dansent mal & boivent bien. »
Chacun s'écria : « Quelle fête!
Que de lumières! que c'est beau!
C'est à faire perdre la tête,
A se croire dans un château! »

L'heure impassible & régulière

Lentement vint à retentir
D'un beffroi près du cimetière.
Je vis Pierre se découvrir.
« Saluons Noël! Minuit sonne...
Écoutons la voix du clocher. »
On n'eût ouï souffler personne :
Tous se signèrent sans broncher.

« Maintenant, à notre service.
Noël, Noël! soyons contents.
Fêtons Dieu pour qu'il nous bénisse
Et qu'il nous donne du beau temps.
— C'est parler! dit Jacque, & j'arrose
Ton souhait d'un verre de vin;
Et l'après-souper je propose
Que l'on danse jusqu'au matin. »
Jacque était né dans la Touraine;
On l'appelait le Tourangeau.
Il portait des habits de laine,
Un gilet rouge, un grand chapeau.
Ses longues guêtres boutonnées
Montaient par-dessus ses genoux.
Bien qu'âgé de soixante années,
Il était aussi vert qu'un houx.
Ce n'est qu'à son titre d'artiste
Qu'il doit d'être représenté.
Quant aux autres, Dieu les assiste!
Qu'importe à la postérité?

Comme passe un nuage sombre,
On s'aperçut, s'étant compté,
Qu'on était treize!... Fatal nombre
Fait pour refroidir la gaîté;

Mais bientôt le retardataire,
Le grand Mathias, vint à frapper.
Son pied s'accroche, il roule à terre...
Rire immense... jusqu'au souper!
Bref, chacun prend sa place à table
Où tout brille & fascine l'œil.
Pierre, à cet instant mémorable,
Se redressant avec orgueil,
Dit : « Que l'on serve, ménagères! »

On entendit tinter soudain
Un bruit de fourchettes, de verres,
De brocs, de faïence & d'étain.
Le gardien roux faisait sa ronde...
Tournant la queue, & plein d'espoir,
Sous les coudes de tout le monde
Allongeant son gros museau noir,
Il attendait les os de l'oie
Et les os du dindon aussi;
Chacun se faisant une joie
De le récompenser ainsi.

Dehors, l'hiver & la rafale;
Dedans, grande hospitalité,
Grand feu, grand souper, grande salle,
Grand bruit, grands brocs, grande clarté,
Grand appétit chez tout le monde;
Rires secouant le vitrail;
Chansons du cru, brocs à la ronde,
Vacarme de joie en travail;
Tel! que le dogue formidable,
Se dressant debout à son tour,
Mit ses deux pattes sur la table,

En aboyant avec amour.

Sur la huche, Jacque en goguette
Faillit faire éclater la peau
Du gros ventre de sa musette,
Tant il soufflait dans son pipeau.
Il donna cours à son génie ;
Tous, de cette outre d'harmonie,
Du pied, comme avec un marteau,
Suivant bruyamment la cadence,
Menèrent jusqu'au jour la danse.
Au grand jour, un festin nouveau
Se prolongea bien tard encore.
Chaque autre heure aussi se passa
Si vite, que jusqu'à l'aurore
Cette fois encore on dansa.
Et la Noël de cette année
Compta deux nuits, une journée,
Dura jusqu'au surlendemain ;
Puis chacun reprit son chemin.

Esprit... Ta chanson terminée
Ne vaut pas celle d'un grillon ;
Il dit plus dans la cheminée
Que toi dans tout ce réveillon.

RECOIN

Il faut quelquefois rire un peu,
A moins d'être un homme inflexible;
Car être très-gai, nul ne peut;
Mais faire semblant, est possible.
J'ai donc placé dans ce RECOIN,
Deux ou trois chansons drôlatiques,
Comme un grainetier a du foin
Pour satisfaire ses pratiques.
« C'est déplorable, dira-t-on,
De publier de telles choses! »
Oui! mais je sais plus d'un Caton
Qui s'en amuse, portes closes.

LA LEVRETTE EN PALETOT.

A ÉTIENNE CAYAT.

Y' a-t'y rien qui vous agace
Comme un' levrette en pal'tot!
Quand y' a tant d' gens su' la place
Qui n'ont rien à s' mett' su' l' dos?

J'ai l'horreur de ces p'tit's bêtes,
J'aim' pas leux museaux pointus;
J'aim' pas ceux qui font leux têtes
Pass' qu'iz' ont des pardessus.

Ça vous prend un p'tit air rogue!
Ça vous r'garde avec mépris!
Parlez-moi d'un chien boul'dogue,
En v'laz' un qui vaut son prix!

Pas lui qu'on encapitonne!
Il a comm' moi froid partout;
Il combat quand on l'ordonne;
Et l'aut' prop' à rien a tout!

Ça m' fait suer, quand j'ai l'onglée,
D' voir des chiens qu' ont un habit!
Quand, par les temps de gelée,
Moi j' n'ai rien, pas même un lit.

J'en voudrais bien crever une!
Ça m' f'rait plaisir ; mais j' n'os' pas.
Leux maît'es ayant d' la fortune,
Y' m' mettraient dans l'embarras.

Ça doit s' manger, la levrette.
Si j'en pince une à huis clos...
J' la f'rai cuire à ma guinguette.
J' t'en fich'rai, moi, des pal'tots!.

LA SABRETACHE.

Ha! que ne peux-tu me voir
Quand, passant sur un trottoir,
Je retrousse ma moustache
A ce bruit, sur mon talon,
D'un flic-flac de sabretache
Qui me pend tout de son long!

Zéphyr! porte à ma payse
Les sentiments de mon cœur.
Mon âme est toujours soumise;
Son amour seul est vainqueur!
Sans me donner pour exemple,
Que de temps perdu vraiment!
Je suis son fidèle amant;
Chacune en vain me contemple!

Ha! que ne peux-tu me voir
Quand, passant sur un trottoir,
Je retrousse ma moustache
A ce bruit, sur mon talon,
D'un flic-flac de sabretache
Qui me pend tout de son long!

Toute femme est subjuguée,
Je me balance avec *fion*,

Ayant la taille élaguée;
Sans autre explication.
Et, je me sens fier, ingambe,
D'un plumet sur mon colbac,
D'un bancal, & du flic-flac
De ce machin sur ma jambe.

Ha! que ne peux-tu me voir
Quand, passant sur un trottoir,
Je retrousse ma moustache
A ce bruit, sur mon talon,
D'un flic-flac de sabretache
Qui me pend tout de son long!

Des gens aigris, pleins de bile,
Des grognons, des envieux,
Disent que c'est inutile...
Mais tous ceux-là sont des vieux!
A quoi sert la sabretache?
Ça sert à ravir les cœurs;
Ça fait rager les sapeurs :
A nous la beauté s'attache.

Ha! que ne peux-tu me voir
Quand, passant sur un trottoir,
Je retrousse ma moustache
A ce bruit, sur mon talon,
D'un flic-flac de sabretache
Qui me pend tout de son long!

Toute la cavalerie,
Même les carabiniers,
Et l'immense infanterie,

Du premier jusqu'aux derniers,
Nous jalousent! Ça les fâche...
Tant pis! C'est comme cela.
Pour être aimé, tout est là :
Il faut une sabretache!

Ha! que ne peux-tu me voir,
Avant d'aller au lavoir,
Me retroussant la moustache
A ce bruit, sur mon talon,
D'un flic-flac de sabretache
Qui me pend tout de son long!

Zéphyr! porte à ma payse
Les sentiments de mon cœur.
Mon âme est toujours soumise;
Son amour seul est vainqueur!
Sans me donner pour exemple,
Que de temps perdu, vraiment!
Je suis son fidèle amant;
Chacune en vain me contemple!

Ha! que ne peux-tu me voir
Quand, passant sur un trottoir,
Je retrousse ma moustache
A ce bruit, sur mon talon,
D'un flic-flac de sabretache
Qui me pend tout de son long!

SUIVANT LE TEMPS.

Les ouragans livraient bataille,
Et la pluie en était aussi.
Un pauvre oiseau mouillé, transi,
Disait, du trou d'une muraille :
« Quel temps de *merle!* quel temps de chien!
Qu'un temps où l'on ne mange rien! »

Il crevait de faim, sans nul doute,
Pour se servir de pareils mots.
Plus tard, il chantait aux pierrots
Quand je l'ai revu sur ma route :
« Quel temps superbe! quel temps de bien!
Que le temps où l'on mange bien! »

TIQUETONNE.

ÉPOQUE 1865.

Quand Tiquetonne doit venir,
Je ne sais plus que devenir...
Ma souveraine Tiquetonne
Est la plus étrange personne;
Elle a, ce vampire nouveau,
Bouche rouge, teint de tombeau.
C'est l'amour qui nous mène...
Tiqueton, tiqueta, tiquetontaine!
Nargue de tout Caton!
Tiqueton, tiqueta, tiquetonton!

Je ne puis me tenir tranquille;
Je deviens comme un imbécile;
Je crois même que je le suis
Alors que partout je la suis.
Je vois, que je dorme ou je veille,
La Tiquetonne sans pareille.
Nargue de tout Caton!
Tiqueton, tiqueta, tiquetonton!
C'est l'amour qui nous mène...
Tiqueton, tiqueta, tiquetontaine!

Elle a des cheveux à la chien,
Ce qu'on me dit être très-bien;

Par un défaut de ma nature,
Je déteste cette coiffure;
Mais à Tiquetonne elle plaît :
Je l'admire telle qu'elle est.
C'est l'amour qui nous mène...
Tiqueton, tiqueta, tiquetontaine!
Nargue de tout Caton!
Tiqueton, tiqueta, tiquetonton!

Sa crinoline est insensée;
Elle dépasse la pensée,
Les portes de toute maison.
Pour moi, privé de ma raison,
Tiquetonne est toujours charmante.
J'aime cette morte vivante.
Nargue de tout Caton!
Tiqueton, tiqueta, tiquetonton!
C'est l'amour qui nous mène...
Tiqueton, tiqueta, tiquetontaine!

En moi, je me dis, mais de loin :
Elle est bête à manger du foin!
Cela m'attache davantage.
Je vois sa bêtise, j'enrage;
Je sais qu'elle me ruine encor...
Rien n'y fait; j'ai le diable au corps.
C'est l'amour qui nous mène...
Tiqueton, tiqueta, tiquetontaine!
Nargue de tout Caton!
Tiqueton, tiqueta, tiquetonton!

Ma famille en vain s'évertue
A me dépêtrer d'une grue

Qui n'a ni cœur, ni foi, ni loi;
Aimant tout le monde, hormis moi;
Mais, menteuse comme elle-même,
Elle ose jurer qu'elle m'aime!
Nargue de tout Caton!
Tiqueton, tiqueta, tiquetonton!
C'est l'amour qui nous mène...
Tiqueton, tiqueta, tiquetontaine!

Tiquetonne a je ne sais quoi
Qui me tient captif malgré moi.
Morte de corps & de figure,
C'est une complète imposture...
Et je l'aime ainsi. Quel destin!
Faut-il que je sois un crétin!
C'est l'amour qui nous mène...
Tiqueton, tiqueta, tiquetontaine!
Nargue de tout Caton!
Tiqueton, tiqueta, tiquetonton!

Tiquetonne est comme un squelette.
Son petit nez est en trompette.
C'est toujours un signe d'esprit;
Hormis pour elle, qui m'apprit
Qu'on ne pouvait trouver plus bête.
Tout se trouble en ma pauvre tête.
Nargue de tout Caton!
Tiqueton, tiqueta, tiquetonton!
C'est l'amour qui nous mène...
Tiqueton, tiqueta, tiquetontaine!

Oh! qui me délivrera donc
De ce gnôme de Tiqueton

Qui fait le tourment de ma vie
Et me domine par magie!...
Qu'on dise tout ce qu'on voudra,
Je tûrai qui me la prendra!
C'est l'amour qui nous mène...
Tiqueton, tiqueta, tiquetontaine!
Nargue de tout Caton!
Tiqueton, tiqueta, tiquetonton!

Grand Dieu! Tiquetonne s'avance...
Il me faut garder le silence.
Mon cœur, avili désormais,
Souffre, sans te plaindre jamais:
Reste son esclave fidèle;
Sois encor plus stupide qu'elle!
Nargue de tout Caton!
Tiqueton, tiqueta, tiquetonton!
C'est l'amour qui nous mène...
Tiqueton, tiqueta, tiquetontaine!

TABLE

Pages.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.


Imprimeur